

**Je hais la Saint-
Valentin
(Harlequin Red
Dress Ink)**

Rushby, Allison

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RED
DRESS
I N K®



ALLISON RUSHBY

JE HAIS 
LA SAINT-VALENTIN



**RED
DRESS**
I N K®



— ALLISON RUSHBY —

JE HAIS 
LA SAINT-VALENTIN

ALLISON RUSHBY

JE HAIS LA SAINT-VALENTIN



*VENDREDI 5 FEVRIER 9 JOURS AVANT
LE GRAND JOUR...*

1

Après avoir dessiné un gros nez rouge sur le visage de la mariée, je me recule pour admirer mon œuvre, pas mécontente du tout. Sally, qui arrive à ce moment précis, se campe derrière ma chaise et pose une main sur mon épaule.

— Liv, ma chérie, je te l'ai déjà dit des centaines de fois : tu es censée corriger les défauts des gens, pas en rajouter !

— Oui, chef !

Je soupire et sans me retourner, je m'empare de mon stylet numérique que je promène sur la tablette de saisie posée sur mon bureau. Je continue à retoucher l'image sur l'écran : la mariée dans son hôtel entourée d'une nuée de demoiselles d'honneur. Cette fois, j'ajoute une paire de cornes au-dessus du diadème de la mariée et des crocs de vampire sur ses dents récemment blanchies. Sally, qui est toujours postée derrière moi, se penche pour m'ôter le stylet des mains. En quelques secondes, des petits points rouges apparaissent dans les yeux de la pauvre mariée. Je vérifie le résultat sur l'écran et j'éclate de rire.

Sally se dirige vers la table de travail qui court le long du mur du studio.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. Cette fille était une vraie peste. Tu t'en souviens ?

— Non, pas du tout.

Sally revient vers mon bureau pour jeter un dernier coup d'œil à la photo.

— Je ne lui donne pas plus de trois ans, à ce mariage. Tu veux du café ?

Toute guillerette, elle file dans la cuisine en faisant claquer ses sandales bleu lavande sur le parquet vitrifié et voler derrière elle une cascade de cheveux châtons rehaussés de quelques mèches plus claires.

— Volontiers, merci.

Je la regarde s'affairer dans la minuscule kitchenette. Elle remplit la cafetière et dispose quelques biscuits sur une assiette. Pour la

dernière fois, j'y vais de mon petit couplet.

— Pourquoi faire des paris stupides de ce genre ? Je ne comprends vraiment pas. Trente ans, trois ans, trois mois... Tu n'as même pas le temps de voir si tu avais raison ou pas.

Sally s'arrête pour me regarder.

— J'ai bien le droit de m'amuser un peu, non ? Je fais ça avec les gens que je connais, alors pourquoi pas avec les autres ?

Elle inspecte le rebord du mug qu'elle a dans la main et passe un doigt dessus, comme pour enlever quelque chose. Sans doute des traces de son gloss à lèvres préféré.

— Je suis certaine que j'ai raison. J'ai toujours mis en plein dans le mille avec tous mes maris. Trois ans et demi avec Simon, deux avec Tom, sept mois avec Luke...

Mieux vaut entendre ça que d'être sourde ! Je me retiens de rire. *Tous mes maris...* Voilà qui sonnerait bien dans un mélo de série B ! Et puis avec les ex de Sally, on ne serait pas à court de personnages ni de situations. On pourrait s'en donner à cœur joie, entre les corrompus, les désaxés, les disparus, les comateux qui réapparaîtraient dans la saison quinze, frappés d'amnésie.

Je me lève et je m'étire avant d'aller chercher mon café. Nous emportons nos mugs dans le coin salon et je me laisse tomber dans le fauteuil jaune, Sally optant pour le canapé rouge où elle s'allonge, les pieds sur un coussin. Elle me propose l'assiette de biscuits (elle s'est déjà servie car j'en vois un sortir de sa bouche) et grommelle quelques mots tout en mâchonnant.

— Regarde ce que tu me fais faire ! Comme je ne peux pas fumer, je vais manger la moitié du paquet de biscuits pour compenser...

Je prends un biscuit.

— Non, pas de cigarette.

— Ça va, je connais la règle ! C'est seulement si je te le demande à genoux, et à condition de la fumer *dehors*. Je sais.

— Dis donc, je te rappelle que c'est toi qui as fixé ces règles ! Moi, je suis censée t'obliger à les respecter.

Il y a quelques semaines, Sally a décidé d'abandonner, je cite, « le goudron de la mort ». Et elle s'est dit que la meilleure façon de réussir, c'était de me remettre tous les paquets qu'elle avait en sa possession. Il faut dire que je suis l'une des rares non fumeuses qu'elle connaisse.

Nous sommes convenues que si elle avait envie d'une cigarette, elle devait me donner une bonne raison pour la fumer. Jusqu'à présent, je ne lui ai donné mon accord qu'une dizaine de fois, généralement chaque fois qu'elle a reçu un appel de son troisième ex-mari concernant la procédure de divorce. Et dix cigarettes, c'est vraiment très peu quand on pense que jusqu'ici, elle fumait au rythme

d'un paquet par jour ! Je commence d'ailleurs à me demander si elle n'a pas une planque quelque part.

— Je n'ai aucune envie de te supplier, pas un vendredi après-midi. Bon, changeons de sujet. Tu es fin prête pour la semaine prochaine ?

Je réponds par un vague grognement, vu que c'est à mon tour d'avoir la bouche pleine. Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle que dimanche prochain, c'est la Saint-Valentin, et pas seulement parce que ma vie privée est un vrai désastre. Quand on est spécialisé dans la photo de mariage, on sait très bien que ce jour-là, on bat des records ! D'autant que depuis deux ans, la Saint-Valentin tombe un week-end. Cette année, c'est un dimanche. Dans notre métier, les week-ends sont des jours bénis, alors imaginez si vous ajoutez la fête des amoureux ! C'est bien simple, la *Sally Bliss Photography* a reçu des commandes un an et demi à l'avance.

Sally rigole.

— Si tu voyais la tête que tu fais ! C'est incroyable ce que tu peux changer à l'approche de la Saint-Valentin. Tu deviens ronchon... Et puis cesse de plisser le front ou tu auras des rides pour de bon. Et crois-en mon expérience, quand on arrive à l'âge que j'ai, il y a des miracles que même L'Oréal ne peut pas faire ! Même si *on le vaut bien...*

Je m'exécute.

— Voilà, c'est mieux. Pour revenir à la Saint-Valentin, pense à tout l'argent que tu vas gagner et souviens-toi de notre devise : « Faute de mieux, prends des photos. » Tu verras, ton sourire reviendra.

Nous voilà en train de lever les mains à la hauteur du visage comme si nous brandissions un appareil photo, en souriant bêtement...

S'il y a deux nanas qui ont tout intérêt à prendre des photos, c'est bien Sally et moi. Sally est incapable de rester mariée, et moi, eh bien... je n'ai pas le courage de me marier.

Tandis que nous retournons avec délectation à notre pause-café, le silence se fait. Nous avons toutes les deux une soudaine baisse de tonus. C'est le syndrome du vendredi après-midi. Tous les habitants de la ville partagent la même sensation d'épuisement.

C'est Sally qui me fait lever le nez de mon mug.

— Au fait, n'oublie pas les obsèques de Mme Batty-Smith, lundi.

Nous nous tournons avec un bel ensemble vers le bureau de notre ancienne collègue, dans un coin de la pièce.

— Il faudra commander une couronne. Est-ce qu'il existe des fleurs grises ?

— Je ne crois pas, non.

Sally jette un coup d'œil à sa montre.

— Je la commanderai plus tard. Zut...! Il faut absolument que je file.

Elle boit une dernière gorgée de café et se propulse hors du canapé.

— C'est la séance photos pour les fiançailles ?

Sally confirme et passe la main sur son pantalon cigarette noir pour en effacer les plis.

— Je ne reviendrai pas cet après-midi. Alors si tu pouvais fermer la boutique, tu serais un amour...

Elle me fait un clin d'œil.

— ... j'ai un rendez-vous important ce soir.

— Sans blague ? Moi qui croyais que tu voulais faire une pause côté mecs... en attendant d'en trouver un qui vaille le coup.

— Mais... c'est ce que j'ai fait.

— Oui. Pendant une semaine...

— Ecoute, j'ai arrêté de fumer ! Alors j'ai besoin d'un hobby pour m'occuper.

Elle attrape son agenda sur la table basse et feuillette les pages à toute allure.

— Génial. C'est encore dans ce parc à l'autre bout du monde. Je n'avais vraiment pas besoin de ça !

Elle soupire en fourrant l'agenda dans son sac et se dirige vers la porte.

Je lui lance un regard compatissant et je récupère mon café posé sur mon ordi. C'est vrai que ce parc est notre bête noire ! Lorsque Sally signe un contrat pour la couverture d'un mariage particulièrement lucratif, Sally s'engage à faire en prime une séance photo le jour des fiançailles, et c'est au couple de choisir leur lieu de prédilection. Le studio Bliss n'est qu'à quelques minutes du centre-ville, mais on dirait que tous les couples se donnent le mot pour choisir le parc le plus éloigné du centre.

— Amuse-toi bien !

La porte claque derrière ma patronne qui me fait un petit signe derrière la vitre en articulant *Salut !*

Je reprends ma place à mon bureau et, le nez devant mon écran, je commence à effacer le nez rouge, les cornes, les canines de vampire et les taches rouges dans les yeux. Juste au moment où je m'apprête à retoucher le dessous du bras de la mariée (que je trouve personnellement un peu flasque...), je vois Sally démarrer en trombe dans sa Ferrari.

Une cigarette à la main !

C'est donc là qu'elle les planque... Et puisqu'on aborde le sujet des promesses non tenues, je trouve incroyable qu'elle ait un rendez-vous

ce soir ! Il y a tout juste deux semaines, lorsque son divorce numéro trois a été prononcé et que Sally s'est retrouvée seule, elle m'a dit le plus sincèrement du monde que c'est moi qui étais dans le vrai et qu'elle allait essayer de vivre seule pendant un temps. Elle se ralliait enfin à ma façon de voir les choses, qui peut se résumer ainsi : les hommes ne vous apportant que des ennuis, il est plus simple d'adopter le style de vie « crème glacée » qui est le mien depuis un bon moment. Entendez par là que je m'installe tous les soirs devant la télé avec un grand pot de glace qui me tient lieu de repas et de compagnon... En général, c'est du cinq cents millilitres, mais il m'arrive de passer au litre si la journée a été particulièrement difficile !

Bref, la vie de célibataire de Sally a été de courte durée. Moins d'une semaine, à partir du moment où le mec lui a effectivement demandé de sortir.

Je me concentre de nouveau sur le bras de la mariée — lequel n'est d'ailleurs pas flasque du tout — et je retire un poil de graisse du dessous. Ni trop, ni trop peu. Juste ce qu'il faut. Je m'adosse à ma chaise pour mieux juger du résultat : s'il s'agissait de moi, j'en enlèverais bien encore un tout petit peu.

J'ai beau essayer de me concentrer un maximum, tout en déplaçant mon stylet sur la tablette, je ne peux m'empêcher de regarder le bureau de Mme Batty-Smith du coin de l'œil. Tout en continuant mon travail de retouche, je pense à lundi. Ça me fera tout drôle d'assister aux obsèques de cette femme que je connaissais à peine.

Le peu que je sais sur elle, je l'ai appris au fur et à mesure de la bouche d'autres photographes. Tout le monde est d'accord sur un point : c'était *la* spécialiste des photos de mariage des années 60. A l'époque, elle avait à peu près mon âge. Mais elle n'était pas encore devenue Mme Batty-Smith, elle n'était que Mlle Smith, et c'était vraiment la meilleure. Elle demandait les honoraires les plus élevés de tout le pays, et c'était la photographe attitrée des grands mariages, dans le monde des célébrités et de la politique.

En revanche, les gens ont toujours été un peu évasifs concernant sa vie privée. On m'a dit que son mari l'avait quittée alors qu'elle était au sommet de sa carrière, et qu'à dater de ce jour, tout a basculé. La descente aux enfers... Une dizaine d'années après, elle a complètement cessé d'exercer son métier. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne s'est jamais remariée et qu'elle a passé le restant de ses jours à confectionner des albums pour tous les grands photographes de la ville.

Mon regard quitte l'écran de mon ordi pour se poser sur le bureau là-bas, dans le coin. C'était une drôle de petite bonne femme, cette Mme Batty-Smith. Toujours grognon... sauf lorsqu'elle parlait de ses

chats. Elle pouvait parler des heures entières de ses dix-huit chats ! Et si jamais on essayait de changer de sujet, elle se refermait comme une huître et ne disait plus un mot.

Nous ne parlions donc que de ça tous les mercredis, le seul jour de la semaine qu'elle passait au bureau. Ses chats... Je suis encore capable de citer leur nom dans l'ordre où elle les a eus : Betsy, Shushu, Mitsy, Sunshine, Pokey, Hortense... et j'en passe !

Et puis Mme Batty-Smith s'habillait toujours, je dis bien *toujours*, en gris. Je ne l'ai jamais vue porter autre chose. Des collants gris, des gilets gris, des robes grises, des cheveux gris... D'où le commentaire de Sally tout à l'heure à propos des fleurs.

Certes, cela faisait un peu *cliché*. Et pourtant, en dépit de cette image un peu grise, il y avait un je-ne-sais-quoi en elle qui m'attirait. Je me sentais en phase avec elle. Je n'ai jamais réellement compris pourquoi. L'explication devait se trouver quelque part sous ces vêtements gris et ces airs grognons.

Allez, Liv, au travail. Et cesse de penser à autre chose ! En maugréant, je me concentre de nouveau sur ma mariée. Je finis de retoucher le bras (qui ne le mérite pas), j'efface quelques ridules sous les yeux ainsi que le paquet de cigarettes que la mère de la mariée est en train d'agiter en arrière-plan, comme si elle faisait de la pub pour le produit. Je ne suis pas mécontente d'avoir repéré son geste sur la photo. Empêcher ma patronne de fumer fait peut-être partie de mon travail, mais supprimer les cigarettes sur les photos, ça, c'est un bonus !

Les minutes s'écoulent lentement. Je prends l'appel d'un client et lui donne rendez-vous dans deux semaines. Puis je téléphone à une cliente pour lui annoncer que son album de mariage est prêt et qu'elle peut passer le chercher.

Les minutes continuent de s'égrener lentement. N'ayant rien de mieux à faire, je commence à travailler sur la photo suivante. Je me souviens de ce couple : lui était français (il l'est toujours, j'imagine), et la mariée, une sacrée emmerdeuse ! Sur ma photo, on voit le marié observer les demoiselles d'honneur en train d'attacher le corset de la mariée. C'est reparti pour un tour : effacement des ridules et des peaux flasques... Puis je dessine une bulle qui sort de la bouche du marié dans laquelle j'écris ces quelques mots « Oui, ma chérie, tu as raison. Ce corset fait ressortir ton gros postérieur. »

Non, mais dis donc, ça ne va pas ?

Je me donne mentalement une petite tape sur le poignet et je supprime la bulle. Puis je me remets sérieusement au travail, réussissant même à terminer mes retouches sans remettre les choses au lundi suivant. Mais lorsque je charge le fichier suivant, je sais déjà qu'il m'est impossible de continuer. J'ai la capacité de concentration

d'un poisson rouge qui vient d'hériter d'un nouveau rocher dans son bocal ! Inutile de continuer à me torturer, ce que je m'apprêtais à faire peut très bien attendre la semaine prochaine.

Je jette un nouveau coup d'œil sur la pendule. 16 h 30. Je n'ai qu'une envie : me sauver et faire un saut chez Rachel. Je lui passe un rapide coup de fil pour voir si elle est rentrée. Encore que je ne sois pas trop inquiète. Elle vient de se dénicher un nouveau boulot très tranquille : professeur d'anglais dans un lycée international, avec l'anglais en seconde langue. Je mettrais ma main à couper qu'à 15 h 02, elle est déjà sur le chemin du retour.

Comme je m'y attendais, elle décroche et me dit de passer. Je commence donc à rassembler mes affaires et à fermer la boutique. Puis je sors un album du placard de rangement, celui du mariage de Rachel et Ryan qui a eu lieu il y a trois semaines. C'est Sally qui a couvert l'événement. Je le pose sur la table basse et je m'assieds sur le canapé pour le feuilleter une dernière fois.

Je fais ce que font la plupart des gens (enfin, il me semble, ou alors c'est que je m'occupe trop de ma petite personne) : je balaie du regard la première photo pour repérer où je suis. Me voilà, habillée (une fois de plus) en demoiselle d'honneur. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. Sur cette photo — prise à l'hôtel pendant que je me préparais —, je porte un peignoir blanc, j'ai les cheveux relevés en chignon, et un maquillage impeccable. Je me penche pour mieux voir. J'ai des pommettes de rêve, là-dessus. Si seulement elles pouvaient être comme ça *en vrai*...

Je tourne quelques pages et je m'arrête sur l'une des photos prises juste avant le départ pour l'église. Dans sa robe ivoire, Rachel est d'une beauté à couper le souffle. Quant à moi, prise en sandwich entre les trois autres demoiselles d'honneur, j'ai l'air... presque maladif. Oui, c'est le mot qui me vient immédiatement à l'esprit. Il faut dire que ma robe à moi est en satin lilas. Un modèle qui ressemble furieusement à ceux que j'ai dans ma garde-robe, mais Dieu merci, dans d'autres tons : bordeaux, bleu marine, rose vif et bleu ciel.

Enfin, maintenant que Rachel est mariée, j'espère qu'elle va cesser d'organiser ses petits dîners pour essayer de me caser, moi. Il faut dire que Rachel adore recevoir et qu'elle voue un véritable culte à Nigella et Jamie. Tout ça m'irait très bien, à moi et à mon estomac, si elle ne s'obstinait pas à inviter par la même occasion des candidats masculins au mariage.

Tenez, un exemple : le dîner de la Saint-Valentin de l'année dernière... En fin de soirée, mon cavalier attitré m'a demandé de sortir avec lui. Nous avons décidé de dîner ensemble la semaine suivante et nous nous sommes fixé un rendez-vous dans un coin de la ville où les restaurants pullulent. Notre choix s'est porté sur un restau grec qu'il

connaissait et qu'il avait beaucoup aimé.

Le jour du rendez-vous, il m'a avoué qu'il avait oublié de réserver une table. Mais nous avons quand même tenté le coup en espérant que c'était notre jour de chance. Le restau était plein à craquer et les serveurs nous ont regardés comme si nous étions tombés de la planète Mars... Je me souviens que l'un d'eux nous a même carrément ri au nez ! Nous avons fini par errer de restaurant en restaurant dans l'espoir de trouver enfin quelque chose à nous mettre dans le ventre.

Après le huitième restaurant, voyant le côté comique de la situation, j'ai glissé à mon chevalier servant qu'il serait peut-être opportun de changer nos prénoms et d'opter pour ceux de Marie et Joseph...

Je trouvais l'idée tellement drôle, et j'avais tellement de mal à contenir un fou rire, que j'ai dû m'appuyer à un arrêt d'autobus pendant une minute avant de reprendre mon souffle. C'est alors que j'ai vu la tête qu'il faisait. J'ai donc repris un peu mes esprits, je l'ai regardé le plus sérieusement du monde et je lui ai susurré d'une voix très Deborah Kerr dans *Elle et Lui* : « Si nous réservions une table maintenant... Nous pourrions nous donner rendez-vous en haut de la rue dans six mois, à 17 heures. »

Il a pris la mouche : « Je ne pense pas qu'il y aura une seconde fois, Olivia. » Puis il a filé. Comme un voleur ! Je suis restée quelques minutes à me demander s'il allait revenir.

Il n'est pas revenu.

D'accord, j'ai peut-être été un peu loin quand je lui ai demandé où il avait garé son âne... Je ne sais pas. Personnellement, je trouvais ça drôle !

Pour finir, j'ai pris des ailes de poulet chez KFC en rentrant chez moi, avec du vrai Coca, pas du Light, et un supplément d'assaisonnement sur mes frites pour surmonter le choc d'avoir été plaquée *avant* le dîner.

Que voulez-vous, c'est comme ça...

Je baisse de nouveau les yeux sur l'album et je recommence à tourner les pages. A la fin, je ferme la couverture ivoire recouverte de tissu, je range l'album dans son coffret et je me lève du canapé.

Dehors, le soleil brille et le ciel est uniformément bleu. Il ne fait pas trop chaud. Je quitte donc sans regrets les locaux climatisés où je travaille depuis plusieurs heures. En revanche, ce sera sans doute un peu plus dur quand je me retrouverai au milieu des bouchons ! C'est qu'il n'y a pas d'air conditionné dans ma Ferrari jaune. D'ailleurs, je n'ai pas de Ferrari jaune, juste une petite Honda, une cinq-portes vert foncé, pas trop vieille, mais pas de la première jeunesse non plus. J'ouvre la portière et je me glisse dans ma voiture. Je dépose le coffret

sur le siège passager et je démarre, direction la maison de Rachel.

2

Dès qu'elle ouvre la porte, Rachel se rue sur moi.

— Fais-moi voir ! Allez, montre-le-moi !

Je lui tends le coffret, et c'est tout juste si elle ne me l'arrache pas des mains.

— Hé là... doucement ! Une vraie bête sauvage. Ne va pas te faire mal !

Elle éclate de rire.

— Tu veux un café ?

— Pourquoi pas ?

Je la suis à l'intérieur de la maison. Tandis que nous prenons la direction de la cuisine, je me demande pendant un quart de seconde si j'ai bien fait d'accepter ce café. Il faut dire qu'aujourd'hui, je me suis littéralement droguée à la caféine pour pouvoir tenir le coup. Bof... un de plus ne changera pas grand-chose. D'accord, mon cœur fera peut-être quelques ratés ça et là, mais je suis bien trop jeune pour être foudroyée par un infarctus.

Enfin j'espère.

Je m'assieds à la table de la cuisine et je regarde Rachel courir de tous les côtés pour essayer de fourrer en vrac dans le micro-ondes : les mugs, le café, le sucre, le lait et quelques muffins à la myrtille (qui m'ont d'ailleurs l'air bien sympathiques), tout ça en même temps pour pouvoir enfin se ruer sur l'album.

A force de la regarder, je me sens épuisée.

— Allez, assieds-toi ! C'est moi qui m'occupe du café.

Elle ne discute pas. Elle fonce droit sur la table, s'affale sur une chaise et ouvre le coffret pour en extraire l'album. Elle caresse le tissu de la couverture.

— Ce que c'est beau !

Le temps que j'apporte le café et les muffins et que je reprenne ma place à table, Rachel en est toujours à la deuxième photo. A ce rythme, nous serons encore là à Noël !

Elle tourne les pages lentement , méticuleusement, examinant

chacune des photos. Tout à coup, elle tombe sur un gros plan des quatre demoiselles d'honneur qu'elle étudie soigneusement avant de lever le nez pour me regarder, puis elle regarde de nouveau la photo, puis relève la tête une nouvelle fois.

— Très jolies, tes pommettes.

Je hausse les épaules.

— On se débrouille comme on peut avec les moyens qu'on a...

— Eh bien, je dois dire que tu as fait du beau travail.

Rachel continue de feuilleter l'album jusqu'à la dernière page, puis revient un peu en arrière.

— J'adore celle-ci.

Je jette un coup d'œil. C'est ma préférée ! Un instantané de Rachel et Ryan en train de se parler, leurs têtes penchées l'une vers l'autre. Sally a réussi à capter ce moment d'intimité alors qu'ils se croyaient à l'abri des regards. C'est vraiment une photo extraordinaire. Ces instantanés magiques, c'est la spécialité de Sally, et la raison pour laquelle elle se fait grassement payer.

Nous restons silencieuses un instant, puis Rachel referme l'album.

— Au fait, je... voulais te demander quelque chose.

Rachel s'interrompt, l'air embarrassé. Je lève le nez de mon mug et de mon muffin entamé, instantanément sur mes gardes...

— Ah oui, ça y est, je me souviens ! C'est bientôt la Saint-Valentin et...

Je la regarde d'un œil noir et je vois son visage se décomposer. Elle me demande :

— C'était quoi, ça ?

— Quoi donc ?

— Il m'a semblé t'entendre grogner...

— Ah bon...?

Non, je ne crois pas. Encore que... tout devient possible à partir du moment où l'on prononce devant moi ces deux mots fatidiques qui commencent par un S et un V !

— Bon, parfait...

Elle s'interrompt de nouveau, puis reprend en essayant de jauger ma réaction.

— Si tu t'es mise à ronchonner parce que j'ai osé parler de la Saint-Valentin, sache que je n'organise pas de dîner cette année. Je n'ai pas l'intention de t'ennuyer davantage. D'ailleurs, je suis à court de candidats... Non, ce que je voulais te demander avant que tu n'aies l'*impolitesse* de m'interrompre, c'est ton avis sur une idée de cadeau pour Ryan.

Elle me lance un regard appuyé, en insistant bien sur le mot « *impolitesse* ».

Elle balaie quelques miettes de muffin de ses doigts et fouille dans le panier fourre-tout posé sur la table. Elle en extrait un catalogue qu'elle se met à feuilleter. Une fois qu'elle a trouvé ce qu'elle cherchait, elle tourne le catalogue pour le mettre sous mes yeux et pointe le doigt sur une photo.

— Tu crois que ça lui plairait ou bien est-ce un peu trop... disons, original ?

Je jette un coup d'œil. La page est ouverte à la rubrique « vêtements de nuit ». J'approche le catalogue pour voir ce qu'elle est en train de me montrer. C'est un pyjama avec le mot GROGNON écrit en grosses lettres sur le côté.

Rachel guette ma réaction.

— Ça ne te paraît pas un peu puéril ? Je lui ai déjà offert des pyjamas avec le mot « Bonjour »...

Je le trouve plutôt mignon, celui-là.

— Non, je trouve que c'est une bonne idée. Mais le problème est de savoir si Ryan est grognon ou pas au réveil...

Rachel pouffe.

— Ah, ça oui...!

Elle s'interrompt, et nous nous regardons un instant sans rien dire.

— Alors... c'était si difficile ?

— C'est-à-dire...

Pas question de laisser Rachel gagner ! Je fixe la table, mon café, le plancher, le plafond...

— Rachel, tu as vu l'heure ?

Lorsque nos regards se croisent enfin, Rachel me lance :

— Tu sais ce qui serait vraiment bien ?

Ça y est, je le savais ! Elle a encore trouvé un mec à caser et elle a organisé un dîner. Et ce qui serait vraiment bien (d'après elle), c'est que je vienne à ce dîner, que je trouve le mec en question génial et que je jette mon dévolu sur lui avant le plat de résistance, et enfin que je l'épouse là, sur la pelouse devant la maison, juste après le dessert afin que nous puissions désormais nous retrouver tous les quatre à la même table !

Ceci dit, je fais semblant de mordre à l'hameçon.

— Qu'est-ce qui serait vraiment bien ?

— Que tu regardes ta montre avant de me dire : « Tu as vu l'heure ? »

J'en reste sans voix. Elle a l'air très contente d'elle.

Rachel : 2, Liv : 0.

Nous restons à bavarder un moment et je passe en revue les toutes dernières photos de leur lune de miel aux Maldives. Lorsque je regarde

ma montre pour de bon, je n'en reviens pas de constater qu'il est presque 18 heures.

Je me lève et je rassemble mes affaires. Je n'aurais jamais cru qu'il soit si tard, et Ryan ne va probablement pas tarder à rentrer.

— Oh, j'ai oublié de te dire un truc...

— Mmm ?

Je continue à chercher mes clés de voiture dans mon sac.

— Le 13, je suis en déplacement pour assister à une conférence. Voilà pourquoi je ne peux pas organiser de dîner. Je devrais être de retour le lendemain à la première heure.

— C'est noté.

— Merci d'avoir apporté l'album.

— A ton service, ma belle !

Je prends mon sac en bandoulière et je me dirige vers la porte.

Rachel me suit en blaguant.

— Je ne devrais plus avoir besoin de tes services...

Elle s'adosse au chambranle de la porte pendant que je descends les marches. Quand je me retourne pour un dernier au revoir, je suis frappée par l'expression de son visage... Ça ne colle pas du tout avec son rire. Je m'arrête, mais sans rien dire, pour lui donner le temps de parler si elle a quelque chose à m'annoncer.

Mais elle ne dit rien.

— Bon, j'y vais.

Je fais un nouveau pas vers ma voiture.

Rachel hésite un instant, l'air soucieux, comme plongée dans ses pensées.

Oh non... Je me fige sur place, attendant le pire.

Elle finit par dire :

— Tu crois vraiment que Ryan aimera ce pyjama ? J'hésite encore...

3

Au moment où je commence à descendre l'allée en marche arrière, j'aperçois la voiture de Ryan qui remonte la rue. En me voyant, il s'arrête le long du trottoir et attend que j'aie terminé ma manœuvre. Je lui fais alors un petit signe et je prends le chemin du retour.

Ryan...

Tout en descendant la rue, je le regarde dans le rétroviseur et mon estomac se noue, comme chaque fois que je le vois. A cause de son infidélité, bien sûr. Ou pour être précise, de la bêtise qu'il a failli commettre.

C'est arrivé environ un an après le début de leur liaison. J'étais dans un restaurant du centre-ville pour faire le portrait d'un jeune couple le jour de leurs fiançailles. Une fois ma mission accomplie, au moment où je m'apprêtais à partir, je l'ai vu... *Ryan*, assis sur une banquette de cuir rouge, en compagnie d'une femme qui n'était pas Rachel.

Je me suis figée sur place, incapable de bouger, de peur d'être repérée. J'ai dû rester plantée là un bon moment, bouche bée... Je n'arrêtais pas de me dire que je me faisais des idées, que ça ne pouvait pas être lui. Mais mes yeux ne m'avaient pas trompée, et ce qui se passait sur cette banquette n'était que trop évident. J'ignorais qui était cette fille, mais il avait la main posée sur elle, et elle sur lui. J'ai soudain eu l'impression que mon cœur s'était arrêté de battre, là, sur le parquet du restaurant. Pauvre Rachel...

Lorsque j'ai réussi à émerger du brouillard, je me suis réfugiée dans les toilettes pour essayer de me calmer et décider de ce que j'allais faire. Sous le coup de l'émotion, j'ai tourné en rond pendant un bon moment. Puis j'ai pris ma décision. J'ai décidé de ne pas affronter Ryan maintenant, dans ce restaurant. Je ne voulais pas provoquer une dispute. Je préférais attendre le lendemain pour le contacter et lui dire que j'étais au courant.

Et je m'en suis tenue à mon plan.

Le lendemain, je suis allée le trouver à son bureau, et très calmement, je lui ai expliqué ce que j'avais vu la veille au soir, et que

s'il n'avouait pas lui-même la vérité à Rachel, c'est moi qui le ferais. Je lui ai donné vingt-quatre heures.

Il lui a tout dit.

Après, elle est venue me voir et nous en avons longuement parlé. Je lui ai demandé ce qu'elle comptait faire. Elle m'a dit que sa première réaction avait été de le mettre à la porte. De rompre. Quand on vous trompe une fois, on ne peut plus avoir confiance. Et puis elle a réfléchi, et elle s'est dit qu'il ne l'avait pas vraiment trompée... Il avait failli le faire, mais il avait flanché à la dernière minute et lui avait tout avoué parce qu'il se sentait très mal dans sa peau. Parce qu'il se sentait coupable de lui faire du mal. Du coup, Rachel ne savait plus très bien comment se comporter.

Pendant qu'elle me racontait tout ça, j'ai bien été obligée de tenir ma langue. Je me suis dit que Ryan avait eu au moins la décence de cacher le rôle que j'avais joué dans cette confession. J'étais soulagée, bien sûr, qu'il ne m'ait pas impliquée dans cette histoire, et en plus, il avait laissé à Rachel quelque chose à quoi se rattacher. Il lui avait fait comprendre qu'au fond, il n'était pas si mauvais que ça.

Pendant la nuit, Rachel a repassé en boucle dans sa tête toutes les données du problème : Ryan l'avait trompée une fois, il pouvait recommencer..., mais dans ce cas précis, pouvait-on vraiment parler d'infidélité ? Et la nuit suivante, elle a continué à cogiter.

De mon côté, j'ai appris pas mal de choses pendant ces deux jours. Sur Rachel et Ryan, et sur les couples en général. Des choses auxquelles je n'avais jamais pensé. Je n'avais jamais remis en question le couple Rachel et Ryan. Pour moi, c'était un fait établi.

C'est seulement une semaine après qu'ils ont commencé à sortir ensemble que Rachel s'est mise à me parler d'« âme sœur », à me dire que c'était « le bon »... Bref, l'éternel couplet. Et moi je l'ai crue. Mais après le faux pas de Ryan, j'ai commencé à me demander si leur couple n'était pas une sorte de mirage auquel j'avais voulu croire de toutes mes forces. J'ai remis en cause la notion même d'*âme sœur*... Est-ce que ça existait vraiment ? J'avais tendance à penser que non, car j'avais cru moi-même rencontrer *le bon* un jour, et il m'avait quittée. En plus, on ne peut pas dire que le couple de mes parents ait été un modèle ! Mais Rachel et Ryan m'avaient redonné de l'espoir, jusqu'à cette fichue soirée...

Les difficultés de Rachel m'ont confortée dans ma décision de rester célibataire. Je n'avais pas envie de passer par les mêmes questionnements, de faire de nouveau aveuglément confiance en quelqu'un pour apprendre un jour, au moment où je m'y attendrais le moins, que... Bref, j'ai mis ma théorie en pratique en m'interdisant de penser au mec que j'avais repéré à l'époque, un nouveau photographe qui s'était installé à l'autre bout de la ville. Et au Salon du Mariage qui

a suivi, je l'ai évité. Je n'avais aucune envie de souffrir comme Rachel.

Rachel en était à sa troisième journée chez moi lorsque Ryan l'a appelée pour la centième fois au moins, sur son portable cette fois. Et Rachel a répondu sans se méfier. Il l'a suppliée de prendre un café avec lui.

Ils ont annoncé leurs fiançailles quelques semaines plus tard.

Peu de temps après, Ryan est venu me voir au boulot. Il voulait, soi-disant, m'expliquer la situation. Je lui ai répondu que je n'avais pas envie d'en savoir plus, que c'était entre Rachel et lui. Mais il a insisté pour m'en parler, pour tout me dire. Il n'arrêtait pas de me répéter qu'il avait commis une grave erreur, que ce n'était arrivé qu'une fois, qu'il était désolé, qu'il s'en voulait d'avoir fait autant de peine à Rachel et qu'il se sentait vraiment mal dans ses baskets. Naturellement, il m'a assuré qu'il ne recommencerait jamais, car il ne pourrait supporter de voir de nouveau sur le visage de Rachel cette expression qu'il avait vue au moment où il lui avait avoué la vérité.

Je ne l'ai pas cru, je ne pouvais pas le croire. Pendant qu'il parlait, je n'arrêtais pas de repenser à cette scène, au restaurant. Lui et cette fille qui se touchaient. Le couple Rachel/Ryan avait représenté tant de choses pour moi, c'était comme un nouvel espoir qui s'était envolé. Alors non, je ne l'ai pas cru. Mais j'espérais de tout mon cœur qu'il me disait la vérité.

Pour Rachel.

*SAMEDI 6 FEVRIER PLUS QUE HUIT
JOURS...*

— Salut !

Je fais mon entrée dans le salon en pyjama, les cheveux en pétard, puis je bâille et je m'étire comme un chat. En ouvrant les yeux, je m'attends à trouver Justine pendue au téléphone (j'ai entendu la sonnerie il y a quelques minutes). Erreur, ce n'est pas elle. Il y a bien quelqu'un dans la pièce, mais ce n'est pas Justine.

C'est Drew.

Je stoppe net au beau milieu de mon étirement, bien réveillée cette fois.

Il lève le nez des journaux étalés devant lui sur la table.

— Bonjour ! C'est à cette heure que tu te lèves ?

Je jette un coup d'œil sur la pendule murale de la cuisine. 7 h 30.

— Ça me semble une heure normale pour des gens normaux, non ?

J'envisage un moment d'aller me changer pour accueillir comme il se doit notre visiteur, mais je me ravise. Ça ira très bien comme ça. Je me laisse tomber sur une chaise.

— Ne me dis pas que tu viens encore de faire ton jogging ?

— Bien sûr que si.

— Mon Dieu, quelle horreur ! Vous les mecs, vous êtes vraiment des malades. Ça veut dire que tu t'es levé vers... 6 heures ?

— 5 h 30.

Rien que d'y penser, j'en frissonne.

Drew me tend deux pages de journal à bout de bras.

— Divertissements ou Infos ?

J'essaie de réfléchir à toute vitesse. Si je réponds « Infos », je passerai pour une fille bien, digne de respect. Mais si je choisis l'autre, la rubrique que j'ai *vraiment* envie de lire... ?

— Divertissements !

Je lui prends la page des mains. Drew croise mon regard.

— Tu as gagné. Il faudra que j'attende un peu pour passer mon cerveau en mode « futilité ».

J'éclate de rire. Si je comprends bien, il n'est pas plus intello que moi !

Nous nous mettons à lire nos pages respectives sans dire un mot. J'en suis à la moitié d'un article sur les bienfaits du mariage (il faudra que je pense à l'ajouter à la liste des choses à faire aujourd'hui...) lorsque je sens son odeur. Comment se fait-il que les mecs sentent aussi bon après l'effort (ceux qui mettent du déodorant, bien sûr), alors que moi, dès que je m'agite un peu, j'ai tendance à sentir le putois ?

Derrière mon journal, mes yeux se promènent du côté de Drew. Ces derniers temps, il vient de plus en plus souvent. La semaine dernière, j'ai fait part à Justine de mes interrogations, mais elle m'a juré qu'il n'y avait rien entre eux. Elle m'a dit qu'ils étaient sortis une ou deux fois ensemble avant de s'apercevoir que c'était totalement ridicule : mieux valait qu'ils restent amis et partenaires de jogging... La nouvelle m'a un peu surprise, car Justine n'est généralement pas le genre de fille à garder les restes pour le déjeuner du lendemain. Mais personnellement, je n'y vois aucune objection. Drew a l'air très gentil, il est loin de faire tache dans le décor (il est plutôt beau garçon) et une fois, il a même été jusqu'à faire la vaisselle ! Il est clair que Justine a raison : ce mec, c'est quelqu'un de sûr.

Devant moi, le journal de Drew se déplace lentement vers le côté, et nous nous retrouvons bêtement face à face. Je décide de prendre la parole :

— Au fait, je... je me demandais où était passée Justine.

Drew n'a pas le temps de me répondre. Justine vient de faire son entrée et me fait un petit signe de la main. Comme je le pensais, elle est au téléphone et fait les cent pas dans l'appart avec son sans-fil. Elle prétend que bouger l'aide à réfléchir.

Je pose mon journal et je me tourne vers Drew.

— A qui parle-t-elle ?

— Euh... à la petite amie de ton père, je crois.

Justine arrive et me tend le téléphone. Mais avant de le lâcher, elle pose une main ferme sur le micro.

— Il faut que je t'explique...

Je connais suffisamment Justine pour savoir qu'il faut s'attendre au pire quand elle commence une phrase comme ça.

— Voilà : j'ai réservé des billets pour un bal organisé par « Cupidon ». Je suppose que tu en as entendu parler... Ils organisent des rencontres assistées par ordinateur. Bref, c'est samedi prochain et je sais que tu ne peux pas venir à cause de ton boulot, mais ton père et Eileen ont l'air de dire que tu devrais venir, et...

Je tends la main pour attraper le combiné en la foudroyant du regard, et elle s'empresse de battre en retraite.

— Salut Eileen ! Ça va ?

Nous passons une minute à échanger des civilités, puis Eileen me pose des questions sur mon travail. Quant à moi, je m'informe, entre autres, de sa santé, de celle de mon père — sans oublier celle du chat — et de ses problèmes d'intendance. Elle se décide alors à passer aux choses sérieuses.

— Ce bal dont Justine vient de me parler, ça me paraît plutôt *fun*, non ? Elle se dénicherait peut-être un type sympa, qui sait ?

Je soupire. Et je pense à mon prochain week-end tout en préparant ma réponse. Il faut dire que je ne vais pas être à la fête ! Couvrir deux mariages en deux jours, c'est déjà un vrai supplice, mais trois dans la foulée, c'est carrément l'angoisse. Naturellement, Sally m'a présenté les choses sous leur meilleur jour... en me précisant que tout l'argent était destiné à une bonne œuvre, ce qu'elle appelle « le Fond » pour, je cite, « cette garce qui va s'installer à son compte pour me piquer tous mes clients ».

En d'autres termes, moi.

Ce qui n'est pas entièrement faux. Mon grand projet, c'est bien de créer mon propre studio photo d'ici un an.

— Je ne peux pas, Eileen, c'est impossible. J'ai trois séances photo de prévues. Mais n'oublie pas de remercier mon père de t'avoir poussée à me convaincre, d'accord ?

Eileen en attrape une quinte de toux.

— Mais non, je t'assure qu'il n'a rien à voir avec ça. Il, euh... Oh, et puis zut ! Je te le passe, il veut te dire bonjour.

— C'était bien joué, papa. Comme tu ne pouvais pas m'attaquer directement, tu fais faire le sale boulot par Eileen.

— Tu te trompes, c'est totalement faux ! J'ai déjà essayé et je me suis planté. Rappelle-toi ce fiasco avec Clarence, le fils de Bob. Pourquoi veux-tu que j'aie envie de recommencer ?

Bonne question. Je me souviens de ce rendez-vous foireux, l'an dernier, avec ce Clarence. Un mec qui, pour gagner sa vie, s'était spécialisé dans l'œil de verre, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père l'avaient fait avant lui. Et il ne parlait que de ça ! A la fin de la soirée, je pense que j'aurais été capable de fabriquer un œil de verre comme une vraie pro...

— Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, papa. Et ce qui pourrait te pousser à retenter le coup.

Je repense à un autre de ses exploits. Comme par hasard, c'était encore le jour de la Saint-Valentin...

Il faut dire que mon père est un professeur des écoles à la retraite qui joue les nounous pour trois fillettes de son quartier. A l'occasion de chaque grande fête, il leur sort le grand jeu. Pour Noël, ils jouent à *Secret Santa*, décorent un sapin, fabriquent des colliers avec du popcorn et des guirlandes en papier pour décorer le salon. A Pâques, elles

font cuire des œufs durs qu'elles décorent avec des colorants alimentaires, et se mettent des oreilles de lapin sur la tête. Vous voyez ce que je veux dire... C'est le paradis des petites filles... et de mon père ! Mon père a toujours eu un côté petite fille...

Attendez... qu'est-ce que vous allez penser ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit !

La vérité, c'est qu'il a toujours adoré se déguiser. Il ne voit aucune objection à porter des ailes de fée argentées et scintillantes, à se peindre la figure pour se faire une tête de chat ni à s'asseoir par terre dans le jardin pour faire semblant de prendre le thé avec une dînette en faïence. Jouer comme un gosse, c'est son truc. Ça le rend heureux comme un pape. Quant aux gamines, elles sont aux anges et leurs parents au septième ciel. Mon père peut passer des journées entières à jouer, pourvu que ça fasse plaisir aux gamines. Et moi, je suis contente de le voir heureux, parce que je l'ai vu longtemps malheureux, bien après que ma mère nous a quittés.

Les gamines dont il s'occupait l'année dernière étaient toutes âgées de quatre ans et avaient un net penchant pour le rose. Ils ont donc sorti le grand jeu le jour de la Saint-Valentin. Les fillettes se sont lancées dans la fabrication de petits gâteaux roses saupoudrés de sucre glace rose qu'elles ont ensuite offerts à leurs parents. On peut dire qu'ils ont fait une orgie, ce jour-là !

Bref... A l'époque, mon père hébergeait sous son toit pour quelques jours un de mes vagues cousins germains qui voulait chercher du travail dans la région. Nous ne nous étions pas revus depuis des années, mais dès qu'il a mis un pied dans la maison, mon père a passé sa vie au téléphone pour essayer de m'attirer chez lui. Tout ça parce que le cousin en question était devenu, à l'entendre, « très séduisant ».

Apparemment, le fait que nous soyons cousins germains ne l'effrayait pas... Il nous voyait déjà mariés, sans penser une seconde que nos enfants puissent avoir, selon toute probabilité, deux têtes et six doigts à chaque main ! Non, il fallait que j'arrive sur-le-champ.

Après le quatrième coup de fil en deux jours, je n'ai plus supporté ce harcèlement et j'y suis allée. Pour lui rendre justice, disons que mon cousin était réellement devenu très séduisant depuis que son acné avait disparu. Mais cette façon qu'avait mon père de nous laisser seuls dans la cuisine pour « mettre la dernière touche aux gâteaux de la Saint-Valentin », c'était un peu *too much* ! Alors dès que mon père a eu le dos tourné, j'ai dévoilé ses projets à mon cousin, sans oublier de parler au passage des enfants à deux têtes et à six doigts...

Mon cousin a eu un peu de mal à s'en remettre. Il s'est étranglé avec le morceau de gâteau qu'il venait d'enfourner dans sa bouche. J'ai même cru voir du sucre glace rose lui sortir par les narines, et

mon père a dû rappliquer d'urgence pour lui verser un verre d'eau.

Juste après ça, il a eu le culot de me demander à voix basse comment ça se passait entre nous ! Il faut dire qu'Eileen n'a pas arrangé les choses lorsqu'elle s'est mise à hurler dans le couloir : « Mais laisse donc cette pauvre fille tranquille ! »

J'ai apprécié le geste de mon père, mais depuis, chaque fois qu'il organise son pique-nique annuel dans le parc, avec toute la famille réunie, je m'attends à voir tous les hommes célibataires me regarder bizarrement et garder prudemment leurs distances... Pauvre papa ! Je sais qu'il est déçu. Il est convaincu que me dénicher un petit ami — n'importe lequel — serait la solution à tous mes problèmes. Lorsque j'en aurai trouvé un, il est persuadé que je nagerai dans le bonheur jusqu'à la fin de mes jours.

Le problème, c'est que ce qu'il considère lui comme la *solution* à tous mes maux, je le considère moi comme la *cause* de tous mes maux... Franchement, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est bien d'un nouveau mec qui vienne bouleverser ma vie et me causer un tas de soucis.

Je pousse un nouveau soupir. Et soupirer trois fois un samedi matin, surtout à cette heure, c'est quand même un peu beaucoup ! Je sais que j'aurais dû réagir plus tôt. Voilà une bonne quinzaine de jours que je me dis qu'il faut absolument aborder le problème... *avant* que ça ne devienne un problème, précisément. Alors voilà, l'heure est venue de leur sortir le grand jeu.

Je prends le temps de me calmer pendant une seconde, puis je lève le téléphone à bout de bras et je crie à la cantonade.

— Votre attention, s'il vous plaît !

Près de moi, Justine fait un bond. En face, Drew se cale dans son siège. Une sorte de grognement me parvient à l'autre bout du fil. Je profite de l'effet de surprise pour débiter mon petit couplet :

— Cette année, vous allez tous me lâcher les baskets. Je sais ce que vous êtes en train de manigancer, mais tout va bien pour moi. Je n'ai pas d'états d'âme. Je suis active, je travaille, je n'ai pas besoin de mec. Cette année, il n'y aura pas de coups montés, de rencontres « accidentelles ». Pas d'amis d'amis qui ont des amis et qui se retrouvent par hasard dans mon périmètre. Voilà ce que j'avais à vous dire aujourd'hui... Je vous remercie de votre attention. Et maintenant, nous allons tous pouvoir reprendre une vie normale...

Près de moi, Justine s'étouffe. Quant à Drew, il a l'air perplexe. Le téléphone émet un nouveau son bizarre, et je le recolle à mon oreille.

— Alors papa, tu as entendu ?

— Euh, oui... au fait, je voulais te demander... ton boulot, ça va ?

Je le savais ! Je savais qu'il manigançait quelque chose. C'est le passe-temps préféré de mon père, jouer les marieuses ! Mais je

n'insiste pas, je préfère lui parler de mon boulot, de l'emploi du temps de ministre qui nous attend, Sally et moi, le week-end prochain. Il me pose quelques questions avant de rebasculer en mode « père ».

— N'en fais quand même pas trop, tu risques de tomber malade. Tu devrais peut-être te mettre à boire ces trucs qu'Eileen me fait prendre.

— Ah bon, c'est quoi ?

Je commence à ôter les peluches à la nappe, l'air absent.

— Ecoute, je préfère te passer la spécialiste. Elle est à côté de moi, elle te dira tout ce que tu veux savoir.

Et il me repasse Eileen.

— De quoi parle-t-il ?

J'entends un claquement de langue agacé. Je suis prête à parier qu'elle est en train de jeter à mon père un de ses regards noirs dont elle a le secret (et qui sont loin de lui déplaire, d'ailleurs).

— Ce sont les fameuses boissons au lactobacille. Ton père en a besoin pour compléter son régime. Je sais très bien qu'il ne peut s'empêcher de se goinfrer de cacahuètes en douce quand il va au pub !

J'entends les protestations de mon père en bruit de fond.

— Bon, revenons à nos moutons. De quoi parlions-nous, déjà ? Ah oui... le bal.

Je cesse de triturer la nappe. Décidément, pas moyen de leur faire comprendre quoi que ce soit... Et j'ai épuisé mon quota de soupirs pour la journée.

— Bien, il faut que j'y aille, Eileen. Désolée. J'ai... quelque chose qui brûle sur le feu !

Drew jette un œil vers la cuisinière éteinte puis me regarde et part d'un fou rire.

Eileen s'étonne.

— Je ne t'ai jamais vue faire cuire quoi que ce soit...

— C'est de la pellicule.

On se demande le rapport qu'il peut y avoir entre une cuisinière et de la pellicule photo, mais sur le fond, elle n'a pas tort. A part des nouilles à cuisson rapide, je ne crois pas avoir jamais préparé quoi que ce soit sur cette cuisinière. Mon excuse n'est donc pas très crédible.

— Bon, d'accord, je te laisse... Sois gentille, repasse-moi Justine, tu veux bien ?

— D'accord. Bye, Eileen.

Je tends le téléphone à Justine qui était restée près de moi et n'a pas perdu une miette de notre conversation.

— C'est encore moi !

Justine me prend l'appareil des mains et se remet à arpenter la pièce.

Je me tourne vers Drew.

— Tes parents, je suppose ? me demande-t-il.

Je ne peux m'empêcher de rire. J'ai dû lui paraître un peu nunuche avec mes « Oui, papa ! Non, papa ! » Et ces prétextes pour écourter la conversation avec Eileen...

Dans un coin de la pièce, Justine se met à pouffer. Il y en a au moins qui trouve ma vie hilarante.

Je me lève de table pour rejoindre la cuisine.

— Un café ? Un thé ?

Drew me suit.

— Qu'est-ce que tu prends, toi ?

— Un café. Sans la moindre hésitation ! Une tasse de café bien fort, peut-être même deux.

— Ça me va.

Je pose la bouilloire sur la table, et j'attrape deux mugs et deux sachets de café lyophilisé. Drew s'assied sur le banc. Tout en prenant le sucre et le lait, j'entends de nouveau Justine glousser.

— Non, Eileen, elle ne te cache rien. Puisque je te dis qu'elle n'a personne !

L'air de dire : vous les belles-mères, vous êtes bien toutes les mêmes...

Je prends Drew à témoin.

— Alors là, vraiment, ça commence à bien faire ! Il y a tout de même des limites... Je ne voudrais pas que tu t'imagines que je suis une chiffé molle !

— Et c'est quoi, tes limites ?

— Si l'une des deux s'avise de me demander si je suis lesbienne, c'est fini ! Je les raye pour de bon de mon carnet d'adresses. Plus de cartes de Noël !

— Ça me paraît sensé. Il faut bien finir par mettre les points sur les i...

Je lui tends son mug. Assise face à lui, je sirote une gorgée de café. C'est seulement à ce moment-là que je percute... D'abord Justine et Rachel, et voilà maintenant que mon père et ma pseudo belle-mère s'y mettent à leur tour. Tiens, au fait, pourquoi est-ce que je parle d'elle comme d'une pseudo belle-mère ? Ça fait plus de dix ans que je connais Eileen, alors il serait peut-être temps de l'appeler autrement, non ?

Le problème, c'est que ça risque de durer encore un moment, vu que mon père est un peu — comment dire ? — *contrarié* à l'idée de se remarier. Je dirais même carrément *terrifié*. Je suis certaine qu'il doit s'imaginer que s'il épouse Eileen, elle le quittera, comme ma mère. Mais moi, je sais qu'elle ne le fera pas, et Eileen aussi le sait. En fait,

nous attendons toutes les deux qu'il se décide.

Qu'est-ce que j'étais en train de dire, déjà ? Ah oui... Justine, Rachel, mon père et Eileen m'ont tous fait comprendre aujourd'hui à leur façon qu'ils n'ont plus l'intention de faire la chasse au mari pour moi. Ils ont baissé les bras avant même que j'aie prononcé mon petit discours.

Drew m'arrache à mes pensées.

— Je voulais te demander quelque chose. Est-ce que je peux passer à ton studio la semaine prochaine pour bavarder un peu ? J'aimerais que tu me présentes les différentes formules que vous proposez pour les mariages.

Je me dépêche d'avalier la gorgée de café que j'ai dans la bouche avant de m'étrangler.

— Tu veux dire que tu vas te marier ?

Il éclate de rire.

— Non, je vais juste être garçon d'honneur. Et j'ai dit aux fiancés que je connaissais une excellente photographe spécialisée dans les mariages...

Je joue les offensées.

— Tu peux me dire de qui il s'agit ? Tu ne devrais pas parler de la concurrence devant moi, c'est très impoli.

— Désolé.

Il sourit, et une petite flamme s'allume dans ses yeux. Je remarque pour la première fois les minuscules taches vertes de ses iris... Et puis c'est fou ce qu'il sent bon !

Je prends une seconde pour réfléchir à mon emploi du temps.

— Tu peux passer n'importe quel jour sauf le lundi, car je serai en vadrouille toute la journée. Mais à part ça, c'est quand tu veux.

— Disons mardi, à l'heure du déjeuner ?

— Pas de problème.

Justine, qui a enfin raccroché, nous rejoint sans se presser.

— Enfin !

— Oh, ça va. Un de ces jours, je vais t'échanger contre ta future belle-mère.

Drew s'en mêle.

— Et moi, je vais t'en chercher une. Personnellement, je n'ai qu'une belle-mère, mais une *vraie*.

— Voyez-vous ça ! Une seule *vraie* belle-mère. Avec ça, tu n'es pas en reste !

Elle se laisse tomber sur le banc à côté de Drew et se tourne vers moi.

— Nous allons prendre le petit déj dehors. Tu veux venir ?

— Je ne peux pas, j'ai un rendez-vous.

Justine pige tout de suite ce que je veux dire.

— Je vois. Tania...

— J'ai encore deux heures devant moi, mais je comptais bien prendre un bain et me détendre un peu sur le canapé avec un bouquin. C'est que je suis censée garder des forces pour le week-end prochain !

Bon, d'accord, garder des forces sept jours à l'avance, c'est une piètre excuse, mais il faut que je m'économise un peu. L'an dernier, j'ai commis l'erreur de ne pas le faire, et dès que j'ai levé le pied, j'ai attrapé une grippe carabinée.

Justine râle un peu pour la forme.

— Comment peux-tu « te détendre » avec ces bouquins ?

Elle fait un mouvement du menton en direction de la table de la salle à manger où je garde toute ma collection des œuvres de Dickens.

— Il te faudrait un chariot élévateur pour poser ça sur le canapé !

— N'aie pas peur, je suis sûre que j'y arriverai. Je ne vais pas tout de même pas à la gym faire travailler mes biceps pour rien...

Justine joue les enjôleuses.

— Oh, je t'en prie, viens avec nous ! Allez, viens !

Je me hisse de mon banc pour aller poser mon mug vide dans l'évier.

— Si je te dis non, c'est non. Et maintenant, je vais me faire couler un bain. Amusez-vous bien, les enfants ! Mais ne dépensez pas tout votre argent de poche d'un coup.

Je verse dans l'eau un peu d'huile de bain aux agréables senteurs de vanille et de mandarine, un cadeau de Noël d'Eileen (« ça t'aidera à te relaxer, ma chère »). Mais j'ai beau passer dix bonnes minutes à me prélasser dans l'eau en regardant le plafond, mon cerveau ne cesse de travailler.

Il y a quelque chose qui cloche.

Et ça a un rapport avec mes réflexions de tout à l'heure, dans la cuisine, quand je me suis dit que tout le monde avait renoncé à me convaincre. Il y a d'abord eu Rachel, qui a prétendu qu'elle n'avait plus d'homme dans sa manche pour son traditionnel dîner de la Saint-Valentin. Puis mon père qui y est allé de son petit couplet (« J'ai déjà essayé et je me suis planté... pourquoi veux-tu que j'aie envie de continuer ? ») Et enfin Justine a été étonnamment compréhensive lorsque je lui ai dit que je ne pouvais pas assister à sa dernière trouvaille, la soirée branchée un peu dingue pour célibataires.

Il y en avait toujours un pour tenter quelque chose : un dîner entre couples, une partie de paint-ball pour célibataires (là, j'ai vraiment craqué !), un autre dîner entre couples... L'année dernière, Justine m'a poussée à la dernière minute à tenter une expérience terrifiante, le *speed dating*... Il m'en a coûté quatre-vingts dollars pour me rendre compte que parmi les mecs présents, un seul était tout juste acceptable. Et naturellement, il ne m'a même pas sélectionnée ! C'était un informaticien, un programmeur de trente-neuf ans qui avait pour animal domestique un rat répondant au doux nom de Stevie.

Quand je vous dis que j'ai toujours de la chance...

Franchement, j'ignore complètement pourquoi, ces derniers temps, tout mon entourage se ligue pour me chercher désespérément un partenaire. Stop ! Non, c'est un mensonge éhonté ! Je sais très bien pourquoi : ils ont tous la frousse. La frousse que je fasse la grève des rendez-vous après ma pénible rupture.

Après tout, c'est peut-être normal... Et puis, à quoi bon reculer si vite devant l'obstacle, d'autant que je risque quoi, en définitive ?

De retomber sur un second Mike !

Non, décidément, je ne comprends pas l'insistance de ces trois-là. Encore que... Je me souviens qu'ils ont tous pleuré en regardant *Titanic* pendant que moi, je riais comme une folle et je m'étranglais avec mon pop-corn. Je me suis même fait violence pour ne pas applaudir lorsque Leo a fini par se noyer (nous savons tous que ce couple n'aurait jamais marché, il était très mal assorti...) Peut-être qu'il y a un tas de choses que je ne comprendrai jamais à leur sujet, et qu'il faut ajouter à la longue liste de mes interrogations ! Car croyez-moi, la liste est longue...

O.K. Maintenant, je sais que j'ai tout d'une ingrate. Que tout le monde se décarcasse pour mon bien... et que je ne leur suis même pas reconnaissante de l'affection qu'ils me portent. A n'importe quel autre moment de l'année, je suis capable d'encaisser leur serviabilité sans broncher, mais à l'approche de la Saint-Valentin, désolée, je ne peux pas. Tania, ma psy, estime que la façon dont j'ai réagi en voyant le film *Titanic* est très « signifiante »... Je ne suis pas certaine d'avoir compris ce qu'elle entendait par là, mais ce n'était sûrement pas un compliment.

Tania me dit aussi souvent que je devrais essayer de regarder le côté positif des choses au lieu de voir tout en noir... Mais vous voyez des côtés positifs à la Saint-Valentin, vous ? Moi pas. Je vous jure que j'ai cherché... pour en trouver ne serait-ce qu'un seul ! (Cette femme me coûte une fortune, et mon rendez-vous de tout à l'heure va encore porter un sacré coup à mon compte en banque. Ce qui tombe plutôt mal...)

Je grogne en regardant le plafond.

— Je hais la Saint-Valentin !

Et je vous jure que je le pense. Il faut croire que les senteurs de mandarine et de vanille n'ont pas encore eu le temps de faire leur effet...

Je prends conscience de ce que je suis : une sorte de *Scrooge* — le héros de Dickens qui déteste Noël et qui râle à longueur de temps — version Saint-Valentin. Il faudrait donner un nouveau nom à cette « fête », pour bien souligner ce qu'elle est devenue : la Toussaint des Célibataires. Ça correspond bien à ce que je ressens.

Enfin, presque.

Parce que, je le vois gros comme une maison, vous allez me dire que j'y pense un peu trop pour être honnête...

Voici les cinq raisons qui me font détester la Saint-Valentin (pas nécessairement dans cet ordre) :

1. C'est une sombre comédie, d'un ridicule achevé.

Bon, d'accord. Et Noël ? Au départ, cette fête devait célébrer la

naissance du Christ, et maintenant, pour la plupart des gens, ce n'est qu'une foire commerciale où le sentiment religieux se résume à dénicher le tout dernier modèle d'Elmo chez Toys R Us ! Eh bien, pour la Saint-Valentin, c'est pareil. Ce n'est qu'un vaste coup de pub destiné à vendre un maximum d'idioties ! Le problème, c'est que personne ne se lève pour le dénoncer. Pourquoi ?

Parce que tout le monde a bien trop peur.

Si vous rompez le silence pour dire la vérité sur la Saint-Valentin, vous passez soit pour un radin qui n'a pas envie de s'embêter à acheter un cadeau, soit pour une vieille fille — ou un vieux garçon — aigrie qui n'a personne avec qui partager cette fête.

Voilà pourquoi tout le monde joue le jeu.

Personnellement, j'ai beaucoup de mal à saisir pourquoi on devrait fêter ce saint-là plutôt qu'un autre, et qui plus est, tout le monde en même temps ! Les saints, ce n'est pas ce qui manque... Pourquoi un seul ? Il y a le saint patron des architectes (sainte Barbara), celui des auteurs (saint François de Sales), celui des boulangers (sainte Elizabeth de Hongrie) et des banquiers (saint Matthieu). Il y a un saint pour les malades mentaux (sainte Dymphne) et les skieurs (saint Bernard). Il y en a même un pour les chauffeurs de taxi (saint Fiacre). Mais personne ne les aime.

Personnellement, je trouve que nous devrions nous en tenir à nos saints respectifs et organiser une fête ce jour-là. En plus, si les gens en savaient davantage sur la Saint-Valentin, ils préféreraient passer à autre chose.

Il y a quelques années, j'ai fait ma petite enquête pour des raisons strictement professionnelles. Et ce que j'ai découvert m'a sidérée. Pour commencer, l'origine de la Saint-Valentin date de l'époque romaine, et plus précisément d'une fête baptisée *Lupercalia* au cours de laquelle on sacrifiait des chèvres et des chiens et on fouettait des femmes dans les rues avec des lanières en peau de chèvre. Les lanières en peau de chèvre étaient censées les rendre fécondes et faciliter les accouchements.

Ben voyons...

Dans mon esprit, il n'y a pas de doute : la Saint-Valentin est une farce ridicule qui n'a, à mes yeux, aucun rapport avec le « véritable » amour, celui qui vous donne le courage de nettoyer le vomi de votre partenaire sans être malade à votre tour.

2. C'est très mauvais pour le couple.

En fait, c'est très simple : les mecs détestent la Saint-Valentin.

Car ils ne sont pas dupes de ce qui les attend. C'est pourquoi la

plupart d'entre eux en ont une frousse bleue. Comme ils ont pas mal évolué, ils sont capables de voir ce qui se cache derrière tout cet étalage de mièvreries : à savoir que ce jour-là, ils ont intérêt à faire les choses dans les règles de l'art s'ils ne veulent pas se faire enguirlander.

C'est ainsi que pour éviter les ennuis, ils se fendent d'une gerbe de fleurs hors de prix, de gourmandises en forme de cœur et de petits week-ends en amoureux... Tout le monde est content. Et quand s'achève la journée, ils peuvent enfin pousser un grand soupir de soulagement.

Mais ce que j'aimerais savoir, moi, c'est combien de disputes, de ruptures et de divorces surviennent le jour de la Saint-Valentin par rapport aux autres jours de l'année...

Les hommes restent cloîtrés chez eux, morts de trouille à l'idée d'être à côté de la plaque. Quant aux femmes qui ne reçoivent pas de fleurs sur leur lieu de travail, elles rentrent dare-dare à la maison pour manifester leur mécontentement. Il y a tellement de pression sur les couples ce jour-là que c'en est presque intolérable. Aux quatre coins du globe, les hommes se croient obligés de faire des demandes en mariage alors qu'ils ne sont pas encore prêts à le faire. Croyez-moi, j'en ai vus, des mecs qui arrivent au boulot à la mi-mars avec des yeux effrayés de cheval sauvage, cherchant désespérément une issue de secours dans toute la pièce. Ces pauvres types mettent des mois à s'en remettre.

La Saint-Valentin ne fait que dévoiler au grand jour tous ces sordides problèmes de couple qui sont mis en veilleuse le reste de l'année.

3. Personnellement, ce jour-là, mon boulot vire au cauchemar.

Une photographe spécialisée dans le mariage et qui déteste la Saint-Valentin, ça peut paraître stupide, d'autant que le reste du temps, j'adore mon travail. C'est génial de participer à l'un des événements les plus marquants de la vie des gens. Quand je suis en déplacement pour une séance photos, il m'arrive souvent de prendre conscience que le fruit de mon travail sera la seule chose qui restera de cette journée, même si ça n'a rien de particulièrement glorieux ni spectaculaire. C'est ma modeste contribution personnelle. Oui, c'est vraiment un boulot super. Tout le monde se met sur son trente et un, tout le monde s'amuse. Au fond, qui n'aime pas les mariages ? Je parle de ceux où l'alcool n'est pas prohibé, bien sûr.

Mais moi qui suis si enthousiaste le reste de l'année, je perds un peu de ma confiance quand arrive la Saint-Valentin. Car ce jour-là, les

mariages basculent plus facilement dans l'eau de rose et la mièvrerie. Les gens se croient toujours obligés, je dis bien *toujours*, de mettre en scène des Cupidons et des chérubins dorés, ou autres fadaises du même genre. Je n'aime pas les Cupidons ni les chérubins, surtout quand ils sont dorés. Je hais ces petites choses grassouillettes qui brillent...

4. C'est le seul jour de l'année où vous ne pouvez pas vous permettre d'être seule.

Le reste du temps, il n'est pas rare que mes amis mariés me fassent des commentaires du genre : « Tu en as de la chance d'être encore célibataire ! » Mais jamais à l'approche de la Saint-Valentin. Pas question ! Ce jour-là, la *vida sola* est strictement *verboten*.

Ma pauvre Liv... Alors que les autres reçoivent des petits cœurs en sucre pastel avec des mots doux écrits dessus, moi, on ne m'offre rien, même pas un petit cœur avec « Restons amis » gravé dessus.

Le jour de la Saint-Valentin, les gens font toutes sortes de suppositions à mon sujet, sous prétexte que je n'ai pas de petit ami conforme aux diktats du père Noé, lequel, comme chacun sait, était un ardent défenseur du couple... On s'imagine, par exemple, que je n'aime pas les hommes, ce qui est totalement faux. Ou que j'ai une sainte horreur des rendez-vous galants, ce qui est totalement inexact puisque j'en ai quelques bonnes dizaines à mon actif. J'ai même eu ma période de frénésie, j'étais devenue une vraie maniaque ou accro des rendez-vous. Quelqu'un m'a même fait remarquer que je faisais peut-être la *difficile* ! Mais ça ne m'a pas arrêtée pour autant. J'ai continué à ce rythme pendant six bons mois (sous le coup de la déception, naturellement). Je sortais sans arrêt avec n'importe qui, juste histoire de tâter le terrain et de voir si ça valait le coup.

J'appelais ça le *crazy dating*...

Mais ça n'a pas marché.

Je suis sortie avec un mec qui a bu cul sec quatre Martini d'affilée avant de me proposer de me raccompagner chez moi en moto. Un mec m'a confié qu'il fumait le cigare parce que ça lui donnait l'air *cool*. Un troisième m'a assuré, entre la poire et le fromage, qu'il ne voyait pas l'avenir sans moi. Lorsqu'il m'a fait au revoir de la main et qu'il a quitté le restaurant pour sauter dans un taxi, j'ai failli lui demander s'il parlait de l'avenir *immédiat*...

Bref, c'est devenu une habitude. J'ai essayé... je ne sais combien de fois.

Mais ça m'a servi de leçon. J'en ai déduit que les hommes et moi, nous ne sommes pas faits pour être ensemble.

Tout ce qui est jeu de séduction, tout ce qui vise à accrocher quelqu'un, ce n'est pas mon truc. Moi, je ne triche pas avec ce que je suis, et c'est bien mieux pour tout le monde, pour les hommes comme pour moi. Eux, ils savent tout de suite à qui ils ont affaire, je leur montre le vrai visage de Liv. Et s'ils n'aiment pas ce qu'ils voient, eh bien, ça nous évite de perdre du temps.

J'ai donc choisi ce qui m'apparaissait comme une évidence : vivre heureuse en célibataire. Après mon énième délit de fuite après un énième rendez-vous, j'en ai eu marre. Ça ne m'amusait plus. C'est alors que j'ai pris la décision de rester temporairement célibataire. J'en suis arrivée à la conclusion qu'il était stupide d'attendre, d'espérer et de mettre ma vie en attente pour quelque chose qui ne se produirait peut-être jamais. Il fallait que je passe à autre chose, que j'apprenne à être heureuse seule. Après cette décision, il m'est arrivé d'avoir encore quelques rendez-vous par ci par là, mais au bout d'un moment, je me suis lassée de ça aussi. Voilà presque un an que je ne suis pas sortie avec un mec.

Ça n'a d'ailleurs pas l'air de les gêner beaucoup.

Naturellement, Rachel m'a répété je ne sais combien de fois que ma petite théorie (« L'amour et la vie en couple, c'est bon pour les autres ») était bien commode. Et que la raison invoquée (« Je n'ai pas envie de me remettre en danger ») était nulle ! Chaque fois qu'elle dit ça, elle remet Mike sur le tapis, le type avec lequel je suis sortie pendant un an et demi avant qu'il ne me quitte. Mais d'après moi, Mike a été un simple coup de bol...

En ce moment, le fait de n'avoir personne dans ma vie me permet de consacrer plus de temps à ma petite personne. J'ai décidé tout à coup de m'améliorer. J'ai commencé à suivre des cours d'espagnol, je me donne des coups de pied dans les fesses pour aller à la gym trois fois par semaine (c'est le plus dur) et je lis davantage. Comme Justine me l'a fait remarquer tout à l'heure, j'en suis à la moitié des œuvres complètes de Dickens.

Je suis fière de dire haut et fort que j'apprécie ma vie de célibataire. Au point que pour abandonner cette vie-là, et recommencer à sortir avec un mec, il faudrait que je tombe sur l'oiseau rare.

Quelqu'un de vraiment spécial.

5. J'ai été plaquée par l'amour de ma vie le jour de la Saint-Valentin, il y a deux ans. Et je ne peux ni ne veux surmonter cette épreuve.

Et zut ! Je déteste en arriver au numéro cinq... Allez savoir pourquoi, j'ai toujours l'impression qu'il fait apparaître les quatre points précédents sous un jour défavorable, alors que ce sont sans doute les plus significatifs et que j'ai passé beaucoup de temps à les analyser.

J'inspire une dernière grande bouffée de vanille et de mandarine, je me laisse glisser au fond de la baignoire jusqu'à ce que l'eau recouvre ma tête, et je fais quelques bulles. Si j'étais un personnage de B.D., je crois qu'on me ferait dire : « Je vous en supplie, mon Dieu, accordez-moi une pause cette année. Faites qu'on me laisse tranquille et que j'échappe au piège de la Saint-Valentin ! »

6

Les gens que je croise à la terrasse des cafés ont l'air heureux. C'est logique. Il fait un temps merveilleux, le ciel est d'un bleu immaculé, et la chaleur étouffante de l'été ne s'est pas encore abattue sur la ville. Ils sont entourés de leurs amis et dégustent de bons petits plats qu'ils ont été dispensés de préparer eux-mêmes.

Je meurs d'envie de les rejoindre. Si seulement j'avais pu ce matin enfiler mon jean et mon T-shirt, visser une casquette puis flâner avant de déguster un de ces muffins à la myrtille bio accompagnés d'un grand cappuccino sans crème ! Bon, d'accord : disons plutôt un de ces muffins aux pépites de chocolat avec un grand *mocha*¹ brûlant et un supplément de sauce au chocolat... Mais l'envie reste la même. Je me raconte des histoires, je me dis que dans une seconde, je vais faire signe à l'une de ces bandes de copains. Puis j'irai m'asseoir avec eux pour passer ma commande et je papoterai jusqu'à 11 heures. Peut-être même midi.

Seulement voilà, je ne fais rien de tout ça.

Je me contente de continuer à marcher en me disant que je n'aurais jamais dû prendre rendez-vous avec Tania un samedi. En général, je la vois l'après-midi, en semaine, au moment où les gens se jettent sur des cafés à emporter avant de retourner vite fait au boulot. Ces jours-là, je me sens bien. En revanche, les samedis me flanquent le cafard. Mon moral est en chute libre, il atteint même des profondeurs insoupçonnées.

J'aurais mieux fait d'éviter de prendre ce bain pour sortir avec Justine et Drew. Trop tard ! Je me consolerais peut-être un peu plus tard avec une part de gâteau au fromage passé au four.

Quand j'arrive dans la zone des immeubles de bureaux, je repère l'immeuble de briques rouges sans conteste le plus moche du lot, et je pousse la porte de verre pour me diriger vers les ascenseurs. Au troisième étage, je longe le couloir jusqu'à la porte de bureau dont toutes les vitres sont dissimulées de l'intérieur par des stores vénitiens de bois. J'ai compris plus tard que c'était pour éviter les regards indiscrets sur la salle d'attente, contrairement aux autres salles

d'attente de l'étagé. Je passe sur la droite devant un bureau plein de gosses qui arborent des appareils dentaires style « Requin » dans les films de James Bond. Et sur ma gauche, la pièce est remplie de gens assis à côté de leurs béquilles.

Mais rien de tout ça là où je vais.

Lorsque je pousse la porte, je sais exactement ce que je vais voir, et je ne suis pas déçue. C'est un cabinet de psy, et en m'asseyant à proximité de la pile de revues, je comprends pourquoi les stores vénitiens sont relevés. Ici, ce sont les esprits qui sont malades, pas les corps, et les gens sont très gênés à l'idée qu'on puisse les apercevoir. Je suis certaine qu'ils appellent tous Tania leur « thérapeute », comme moi. Et que tous sans exception vont chez leur médecin généraliste une fois par mois en traînant des pieds pour prendre l'ordonnance qui leur prescrit de faibles doses d'anti-dépresseurs, et qu'ils avalent leur comprimé tous les soirs. Comme moi.

Oui, il est certain que le mot « thérapeute » sonne beaucoup mieux que « psychologue ».

Attention, je ne dis pas que tous ces gens sont dérangés. Cette salle d'attente est tout simplement déprimante, et pleine de gens déprimés, même si l'endroit est plutôt agréable et haut de gamme. Ils ne sont ni dingues ni cinglés. Non, ce sont des gens comme moi dont la vie n'est pas telle qu'ils l'avaient imaginée. Chaque semaine, je me pose des questions sur les gens qui attendent avec moi, sur le monde dans lequel ils gravitent. La femme qui est assise en face de moi, par exemple... Peut-être que son mari l'a quittée, ou que son enfant est mort, ou qu'elle ne peut pas avoir d'enfant. Ou peut-être est-elle simplement génétiquement prédisposée au malheur. Qui sait ?

— Liv ? Si vous voulez bien entrer...

Je lève la tête. Tania prend mon dossier préparé par sa secrétaire et je la suis dans son bureau. Elle ferme derrière nous l'épaisse porte de bois et s'assied pour compulsier ses notes.

— Bien ! Si nous reprenions là où nous en étions restées la semaine dernière...?

Je lui demande de me rafraîchir la mémoire. En général, je m'en souviens car tout tourne toujours autour des mêmes sujets. Je les appelle mes M&M's : Mike et ma mère. Mais aujourd'hui, je suis perdue, et Tania est obligée de me mettre sur la voie. Le plus drôle de l'histoire, c'est que chaque fois que j'aborde ces thèmes, je préférerais de loin parler d'autre chose, par exemple du chocolat qui ne fond pas dans la main.

Une heure et quart plus tard, je pose la question qui me tient le plus à cœur.

— C'est quoi, le gâteau au fromage du jour ?

Aujourd'hui, je suis dans une période faste : c'est un gâteau aux baies, mon préféré. Ouf ! J'ai eu un passage à vide quand la serveuse m'a parlé de citron vert...

J'en commande une part, avec une large ration de crème et de la glace par-dessus (j'ai besoin de calcium). Je sais que je devrais plutôt être chez moi pour faire tout ce que je n'aurai pas le temps de faire le week-end prochain, à savoir : nettoyer la douche, récurer les toilettes, briquer l'évier... Mais tant pis ! Après la petite discussion que je viens d'avoir avec Tania, le gâteau au fromage est la seule chose qui puisse m'aider à tenir le coup jusqu'à la semaine suivante.

Ce qui est chouette, c'est que la semaine prochaine, je n'ai rien de prévu : pas de Tania, pas de M&M's (du moins, la version thérapeutique du terme...)

En attendant mon gâteau et mon café, je jette un coup d'œil autour de moi. Les tables sont occupées par des couples. Il fut un temps où je sortais moi aussi en couple. J'allais comme eux boire un café et partager une part de gâteau, le samedi. L'esprit un peu ailleurs, je me demande si je ne devrais pas me lever pour les avertir. Mettre en garde toutes les filles, leur dire de partir sur-le-champ avant que le gâteau au fromage ne devienne, comme pour moi, une *addiction*.

Mais je sais très bien que si je passais à l'acte, si je passais de table en table, toutes ces femmes seraient persuadées que j'ai perdu la raison. Comme je l'aurais sans doute fait moi-même à l'époque où je sortais avec Mike, si on était venu me tenir le même discours. Car à l'époque, il va de soi que jamais je ne me serais doutée de ce qui m'attendait... Je n'ai rien vu venir. Ni le premier, ni même le dernier jour. Pour moi, ces choses-là n'arrivaient qu'aux autres. A ceux qui, la journée, appellent les Macha et autres Madame Soleil des émissions de radio.

Entre Mike et moi, ça a fait *tilt* tout de suite, dès la première

seconde. Lorsque nos routes se sont croisées, il essayait de se remettre de sa séparation avec sa femme, et pourtant, je ne me suis pas méfiée. Quelles raisons avais-je de me méfier, d'ailleurs ? Pour commencer, Amanda — sa femme — ne lui manquait pas. Elle était partie depuis un bon moment déjà et il avait l'air de penser que c'était une bonne chose, pour l'un comme pour l'autre. Mais pas pour Toby, j'imagine. Car si Mike avait désespérément voulu être papa, ce n'était pas du tout le truc d'Amanda.

Ce n'est pas le fait d'être enceinte qui la gênait, au contraire. Elle adorait faire les boutiques de layette et elle était ravie qu'on soit aux petits soins pour elle. Mais quand le neuvième mois est arrivé à son terme, elle n'était pas précisément folle de joie de pouponner. Tout ce désordre, ces braillements... ça lui faisait peur. Ce qu'elle aurait aimé, c'est occulter la phase « bébé », et n'avoir Toby qu'à l'âge de cinq ans. L'âge qu'il a maintenant...

Rien que de penser à lui, j'ai le cafard. C'est qu'il me manque, ce petit bonhomme. C'était vraiment un amour de gosse, et je suppose qu'il l'est toujours.

Bref, alors que Toby était encore bébé, Amanda a jugé bon de mettre un terme à son expérience de mère de famille comblée et de prendre ses cliques et ses claques. Pour être plus précise, elle a disparu pendant un an et demi, puis elle a décidé de refaire surface. C'est l'époque où je suis passée des émissions pour âmes en détresse aux talk-shows de Jerry Springer.

— Un gâteau au fromage et un cappuccino écrémé ?

La serveuse pose une assiette et un verre sur ma table et bat en retraite. Je m'aperçois qu'elle a oublié le couvert, et je me lève pour la rattraper, mais elle me devance.

— Excusez-moi, j'ai oublié...

Elle pose sur la table une fourchette à gâteau enveloppée dans une petite serviette. Le kit du célibataire.

— Désirez-vous autre chose ?

Je regarde le misérable couvert, puis le morceau de gâteau géant nappé d'une bonne cuillerée de crème accompagné d'une énorme portion de glace.

Si je veux autre chose ? J'essaie d'avoir une tête normale.

J'espère que je n'ai pas l'air trop déprimé.

LUNDI 8 FEVRIER J MOINS 6...

En sortant la voiture du garage le lundi matin, je prends conscience qu'elle n'a pas vu le jour depuis vendredi soir. J'ai vraiment tenu ma promesse d'économiser mes forces pour le prochain week-end.

Je tourne à droite pour prendre le chemin du studio, en comptant les fois où j'ai quitté mon appartement ce week-end. Pour ça, une seule main me suffit, et même quatre doigts... La première fois, c'était pour mon rendez-vous avec Tania, puis pour mon cours de gym, une autre fois pour chercher le journal et mes croissants du dimanche matin et enfin hier soir, pour suivre mon cours d'espagnol au lycée du coin. Et j'y suis allée à pied.

Je devrais avoir une incroyable dose d'énergie car j'ai passé mon temps allongée sur le dos à lire ma collection de Dickens et à manger des *Clinkers* (pas les jaunes... je déteste les jaunes). En fait, j'ai dépensé si peu d'énergie durant ces deux jours que ça m'a rappelé le temps où les Tamagoshi faisaient fureur : un jour, j'ai donné tellement de crème glacée virtuelle au petit compagnon de Sally pour lui donner des forces qu'il a fait une overdose et qu'il en est mort.

Vous me direz, c'est d'un intérêt limité...

Mais mieux vaut encore penser à ça qu'à ce qui me turlupine depuis deux jours, à savoir les obsèques de Mme Batty-Smith. Je vérifie l'heure sur le tableau de bord : 8 h 52. La cérémonie commence dans une heure et je dois dire que je redoute ce moment. Ce n'est d'ailleurs pas une surprise, il faudrait être vraiment dingue pour s'en faire une joie !

A 8 h 59, je gare ma voiture à ma place de parking devant le studio. Je vois Sally faire les cent pas autour de sa Ferrari, la portière ouverte. Lorsqu'elle m'aperçoit, elle se dépêche d'écraser sa cigarette et lève un doigt. Ce n'est pas ce que vous croyez, ça n'a rien à voir avec les doigts d'honneur qu'il lui arrive de faire en voiture. Cette fois elle lève l'index, comme pour me dire « une minute ! » Je la vois plonger dans la Ferrari et émerger avec son sac à main, puis claquer la portière derrière elle. Je note qu'elle porte pour l'occasion une robe de

lin gris foncé, un ton discret qui n'a pas grand-chose à voir avec les couleurs tapageuses de sa garde-robe, les jaunes vifs, les roses fluo et j'en passe...

Je déverrouille la portière côté passager, et Sally passe la tête.

— On n'a pas intérêt à s'éterniser ici. C'est un peu comme un mariage, ça ferait plutôt mauvais effet de faire la course derrière le cercueil, non ?

— C'est très probable, oui.

— Tu es d'accord pour prendre ta voiture ? La mienne est un peu trop clinquante pour un enterrement.

Tu crois ? Oh, si peu...

Je me contente d'acquiescer sans faire aucun commentaire.

— Tu connais le chemin ?

Je passe la main sur le siège arrière de ma voiture, à la recherche du plan. Sally ricane.

— Ce crématorium est au diable ! Ne me dis pas que tu ne sais pas où c'est...

— Désolée, mais les fiancés me demandent rarement d'y faire leurs séances photos !

Nous passons quelques minutes à localiser les lieux et nous démarrons en trombe. Sally a raison, ce fichu crématorium est au bout du monde. Il va nous falloir une bonne heure pour y aller.

Dès que nous roulons sur l'autoroute, je lui demande comment se sont passés les deux mariages de samedi. Il faut dire que j'ai eu une sacrée chance d'avoir mon week-end de libre à cette période de l'année. La pauvre Sally, elle, était sur le pied de guerre pour photographier des couples qui réclamaient Sally Bliss *et elle seule*, quitte à payer un supplément.

Elle bâille.

— Ennuyeux à mourir. Du blanc, des roses, des dragées. Et puis du bœuf ou du poulet, de la mousse au chocolat, et un gâteau aux fruits dont tout le monde s'est empressé de gratter le glaçage. Tu veux d'autres détails ou ça te suffit comme ça ?

— Merci, ça ira.

Il faut dire que moi aussi, je suis passée par là. A peu près un million de fois...

— Et ton rendez-vous galant ?

— Ah oui... Eh bien, nous sommes juste sortis boire un verre vendredi.

— Bien sûr.

Au premier rendez-vous, Sally se contente toujours de les inviter à boire un verre et si ça se passe bien, elle passe à la vitesse supérieure, c'est-à-dire au dîner. Si le courant ne passe pas, elle se contente de

leur annoncer qu'elle a des choses à faire et prend les jambes à son cou comme un rat pris au piège dans un tuyau d'égoût.

— Ensuite nous avons dîné et le dimanche, nous avons déjeuné ensemble sur son yacht. Dis, je peux prendre une cigarette ?

— Il me semblait t'avoir vue en fumer une, non ?

— S'il te plaît...!

J'attends, en espérant qu'elle renoncera.

— Et si j'insiste en me mettant à genoux ?

— Bon, d'accord.

J'attends qu'elle allume sa cigarette et qu'elle exhale sa première bouffée par la vitre.

— Alors ?

— Je l'ai largué le dimanche soir...

— Quoi ?

Je la regarde, et machinalement, mes yeux tombent sur ses jambes.

— Mais oui, j'ai mis des sous-vêtements. N'oublie pas que nous allons à une *crémation* !

Je souris.

— Je voulais juste vérifier.

Lorsque Sally se retrouve subitement célibataire, il lui arrive de se laisser aller à ses vieux démons de l'exhibitionnisme, juste pour s'amuser. Son tour favori, c'est de rouler en Ferrari sans sous-vêtement et en micro-jupe ! Ce qui ne déplaît pas du tout aux employés des postes de péage auxquels elle tend sa monnaie... Elle excelle aussi dans l'art de se tartiner le corps de lotion au beurre de cacao dans son salon bien éclairé et sans rideau situé au vingt-quatrième étage...

— Si nous n'avions pas été au large sur son fichu bateau, je crois bien que je l'aurais plaqué juste après le déjeuner.

— Que s'est-il passé ?

— Je l'ai vu à la lumière du jour.

— J'ignore ce que ça sous-entend, mais ça prouve au moins que ce n'est pas un vampire.

— J'aurais préféré... Le problème, c'est qu'il avait des implants capillaires. A l'avenir, j'éviterai soigneusement les bars où la lumière est tamisée, car j'y étais allée deux fois avec lui et je n'avais rien remarqué. A partir de maintenant, je les draguerai en plein jour ou alors j'apporterai une lampe électrique miniature dans mon sac à main pour un petit contrôle surprise. Je ne peux pas supporter les implants capillaires ! Et puis, je ne supporte pas les hommes vaniteux non plus. Point barre.

Sally se tortille dans son siège pour se tourner face à moi.

— Chérie, crois-en le conseil éclairé de ton aînée : ne sors jamais avec un mec qui risque de se battre avec toi pour se regarder dans la

glace. Ça finira forcément par des larmes. N'oublie jamais ça.

— J'essaierai.

Elle parle avec un tel sérieux que je fais des efforts pour ne pas éclater de rire. Tout en changeant de file, je repense à ce que Sally vient de me raconter. C'est incroyable ce que Justine et Sally se ressemblent en matière de largage de mec. Elles sont capables de surmonter ces « incidents de parcours » sans que cela ne bouleverse leur vie. Or il faut bien avouer que les trois divorces de Sally sont des incidents de parcours non négligeables... Elle aurait pu les vivre beaucoup plus mal.

Non, ce genre de chose ne les perturbe pas. Elles continuent leur petit bonhomme de chemin, apparemment sans effort. J'aimerais tellement leur ressembler. Considérer mes ex comme de simples ralentisseurs, juste des obstacles à surmonter pour repartir du bon pied. Seulement voilà, j'en suis incapable. Pendant mes séances chez Tania, ma consommation de mouchoirs en papier est toujours aussi élevée. Dès que j'ai à affronter une rupture, je deviens pareille à l'héroïne d'Emily Brontë qui traverse la lande en criant le nom de Heathcliff !

C'est vraiment pathétique.

Mais c'est comme ça. Pourtant, lorsque j'entends Sally et Justine parler d'elles, je me surprends à regretter de n'avoir pas joué ma vie comme on joue aux échecs... en planifiant mes objectifs, en anticipant les coups pour avancer vers mon but. Il suffirait d'un minimum de concentration et je finirais enfin par gagner. Mais avec moi, la méthode ne marche pas. Ce qui s'est passé avec Mike le montre bien.

Tout à coup, Sally s'écrie :

— Oh, non !

— Quoi ?

— Je connais ce regard.

— Quel regard ?

— Le regard que tu as quand tu penses à Mike.

Et zut ! Elle lit en moi comme dans un livre ouvert.

— C'est si évident que ça ?

— A l'approche de la Saint-Valentin, toujours...

C'est vrai que Mike et moi avons rompu le jour de la Saint-Valentin. Et quand je dis « avons rompu », ce n'était pas vraiment par consentement mutuel.

— Tu veux savoir ce que je pensais ? J'aimerais te ressembler, être capable de me dire « Bon, O.K., ça n'a pas marché » et de continuer sans jeter un seul regard en arrière.

Je lance un coup d'œil à Sally, guettant sa réaction. Mais au moment où elle ouvre la bouche pour me répondre, elle la referme

aussitôt.

— Quoi ?

— Mon chou, tu n'as pas la moindre envie de me ressembler. Je t'assure.

— Ecoute, je sais que je suis pathétique. Je sais que tout le monde me plaint parce que je mets un temps fou à essayer de l'oublier.

— Personne ne dit ça.

— D'accord, peut-être pas en ces termes, mais les gens ne comprennent pas pourquoi je continue à tirer sur ma laisse au lieu de m'en débarrasser... C'est fou la façon dont ils voient les choses, j'ai l'impression de vivre avec une bande de pom-pom girls qui passent leur temps à m'encourager ! Allez, vas-y, Liv ! Un petit effort ! *Sors avec un mec !*

Sally se marre.

— J'imagine ton père en jupe plissée avec des pompons dans les mains. Ecoute, tu sais qu'ils ne te veulent que du bien. C'est juste qu'ils ont oublié à quel point ça peut faire mal... Eux, ça fait un bail qu'ils n'ont pas joué avec le feu, alors que toi, tu t'es retrouvée avec le cœur brisé en deux. Tu veux savoir ce que j'en pense ?

— Dis toujours...

— Il s'agit de tomber sur le bon, la Perle Rare. Et quand ça t'arrivera, tu oublieras Mike en moins de temps qu'il ne faut pour le dire... Et même si ce n'est pas tout à fait le Prince charmant, ça fera l'affaire. A condition qu'il n'ait pas de perruque, bien sûr.

— Tu as déjà vu une Perle Rare avec une perruque sur la tête, toi ?

Sally baisse soudain la voix.

— Je vais te confier un secret. Le premier homme qu'on a aimé est toujours le plus difficile à oublier.

— Combien de temps t'a-t-il fallu pour oublier Simon ?

Simon était le premier mari de Sally et c'est le mariage qui a duré le plus longtemps.

— Mon Dieu... je n'en sais rien, moi...

Elle réfléchit, puis croise mon regard avec un pétilllement dans les yeux qui n'appartient qu'à elle.

— ... au moins six jours !

Je ne peux m'empêcher de rire.

Sally exhale sa dernière bouffée par la vitre avant d'écraser son mégot sur un mouchoir en papier qu'elle a sorti de son sac à main.

— Bien, assez parlé de moi. Alors, où en es-tu côté festivités ? Y a-t-il quelque chose à l'horizon pour la Saint-Valentin ?

Sally est très au courant des efforts déployés chaque année à la même époque par Rachel, mon père et Justine, pour me trouver

l'homme idéal.

— Ils m'ont vaguement parlé d'un bal, mais rien de concret.

— Pas de billet d'entrée ? Pas de robe ? Rien ? Est-ce que ton père serait malade, par hasard ?

Sally connaît toutes les ruses de mon entourage pour m'empêcher de ruminer... J'imagine ce qui se dit derrière mon dos.

— Je suis aussi surprise que toi ! J'ai l'impression qu'ils ont conclu une sorte de pacte pour me laisser tranquille cette année. Naturellement, je ne pose pas de questions. Ce petit break ne me fait pas de mal...

— C'est bien. Et surtout, ne fais pas de vagues ! D'autant que tu as raison, cette journée est une vraie plaie. Je ne vois pas ce qui les excite autant, tous les trois. Tout cet étalage de chocolat...

Sally passe la main sur ses abdos parfaitement plats qu'elle fait travailler trois fois par semaine avec l'aide de son coach personnel.

— J'en ai marre de manger tous ces trucs, surtout depuis que j'ai arrêté de fumer. Et puis, tout ce que je récolte ce jour-là, c'est de la lingerie à dix balles et d'énormes boîtes de chocolats fourrés. Et je déteste ça.

— Ma pauvre... Comme je te plains.

— Oh, toi, ça va ! Tu me comprendrais peut-être si tu sortais avec un mec au moins une fois de temps en temps. Toi aussi, tu aurais droit à ta lingerie bas de gamme et à tes boîtes de chocolats fourrés.

— Je peux très bien me les acheter moi-même. A propos, je te signale que moi aussi, je déteste ça.

— Mais bien sûr. Vive la Libération de la Femme ! Vive les petites culottes noires fendues, et à bas la cellulite fourrée à la fraise ! J'espère que notre Perle Rare pense comme nous.

Je ricane.

— Nous verrons bien... quand je finirai par le rencontrer.

Au bout d'un quart d'heure de conduite à vive allure sur l'autoroute, je commence à me demander si ce crématorium existe vraiment. En plus, Sally ne m'aide pas beaucoup.

— Dis-moi, tu consultes le plan ou est-ce que tu fais juste semblant ?

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Moi aussi, je cherche !

Elle regarde le panneau qui apparaît devant nous, puis jette un nouveau coup d'œil sur son plan et relève la tête. Elle tend alors le doigt vers la bretelle de sortie juste à notre droite.

— C'est là ! Prends cette sortie...

Je freine à mort à la toute dernière seconde pour prendre la bifurcation.

— Merci de m'avoir prévenue à temps...

— Pas de problème. Bien, maintenant tu prends la première à droite, la seconde à gauche et puis... Si on allait prendre un café avant ?

— Sal !

— Oh ! Je plaisantais. Ne t'inquiète pas, je saurai me tenir...

Elle ferme le plan d'un geste théâtral.

— ... mais une fois la cérémonie terminée, nous nous dépêcherons de déguerpir, si ça ne t'ennuie pas. J'ai plein de boulot qui m'attend.

Quelques minutes plus tard, nous nous garons dans le parking du crématorium. Sally consulte sa montre.

— Regarde-moi ça. Pile à l'heure !

Je vérifie sur la pendule du tableau de bord avant de couper le moteur et de retirer la clé de contact. 9 h 55... C'est vrai, nous sommes à l'heure. Ou plus exactement, nous avons cinq minutes d'avance. Le temps pour Sally de griller une cigarette...

Nous descendons de voiture et nous traversons rapidement le parking jusqu'à l'entrée du crématorium. Il y a là un tableau avec six noms différents et des indications pour se rendre vers les six chapelles respectives où les cérémonies de crémation ont lieu. Le service

religieux de Mme Batty-Smith a lieu dans la Chapelle de la Sérénité. Ou si vous préférez, il faut descendre le chemin et tourner à droite juste après les toilettes.

Pauvres de nous ! Ça donne vraiment envie de choisir cet endroit pour faire le dernier voyage...

Lorsque nous arrivons à la chapelle, un nouveau tableau nous confirme que la cérémonie aura lieu à 10 heures. Ne voyant personne, nous glissons la tête derrière les épaisses portes de bois poli pour voir si la cérémonie a déjà commencé.

Pas du tout. Les gens sont assis, le cercueil exposé devant eux, mais le service religieux n'a pas encore commencé, si j'en crois les rares personnes debout dans la travée centrale. Sally me lance un regard éloquent, du genre « Ouf ! Nous sommes dans les temps... »

— Tu es prête ?

Je hoche la tête.

Nous pénétrons dans la chapelle et nous nous asseyons à mi-chemin du cercueil. A part nous, il doit y avoir une douzaine de personnes et si nous nous serrions un peu, il est probable que nous tiendrions tous au premier rang.

Les gens se retournent pour reluquer les nouvelles arrivées. Nous répondons à leur regard par un bref sourire, et nous nous asseyons. Il y a là Pip, Susan, Matt, Karen, Bill, Miranda, Sam n° 1 (la femme), Sam n° 2 (l'homme), Trudy et Chris. Tous sont des photographes spécialisés dans le mariage, des anciens employeurs de Mme Batty-Smith.

Il n'y a que deux personnes que je ne connais pas dans cette chapelle. Elles sont au premier rang et font sans doute partie de la famille : l'une doit avoir à peu près l'âge de la défunte et l'autre est plus jeune. Je n'ai aucune idée de leur identité.

Lorsque la pendule de la chapelle marque 10 h 05 et que tout le monde est assis, quelqu'un se lève et s'avance vers le cercueil. C'est la plus jeune des deux femmes du premier rang. Compte tenu de son âge, il doit s'agir de la fille de Mme Batty-Smith, Veronica. J'en ai vaguement entendu parler, mais je ne l'ai jamais rencontrée ni même vue en photo, bien que j'aie posé à plusieurs reprises des questions à son sujet. Je l'observe avec intérêt... Vêtue d'un tailleur bleu marine, la cinquantaine, elle me semble on ne peut plus normale.

L'atmosphère de la chapelle a changé. Les gens attendent que la femme prenne la parole. Elle toussote discrètement avant de commencer.

« Bonjour. Je m'appelle Veronica Batty-Smith, et je suis la fille d'Edna. Je tiens à vous remercier de vous être déplacés aujourd'hui, en particulier ses anciens employeurs. Comme vous le savez, pour ma mère, son travail était toute sa vie. Et elle a brillamment réussi dans sa

carrière. A présent, si vous voulez bien vous tourner vers... »

Fin du discours. Nous avons droit à un cantique, puis quelqu'un lit un court texte. Lorsque le cercueil est placé sur une sorte de tapis roulant, et que les petits rideaux de velours rouge se referment derrière lui, je n'en sais toujours pas plus sur Mme Batty-Smith. *Edna Batty-Smith*.

Je m'assieds, perplexe. Je croyais qu'au cours de la cérémonie précédant l'incinération, on faisait une photo et que quelqu'un était chargé de dire quelques mots sur la vie du défunt et de sa famille. Pour apporter une touche un peu plus personnelle.

Mais là... rien !

Les rideaux rouges sont toujours fermés et les gens commencent à sortir de la chapelle. Je reste assise, les yeux rivés sur l'endroit où se tenait le cercueil... jusqu'à ce que Sally me décoche un coup de coude dans les côtes.

— Dis donc, quelle ambiance ! J'étais à deux doigts d'entonner une version entraînante de *Ding-dong, la Sorcière est morte*. A partir de maintenant, je vais faire un effort pour être plus gentille avec les gens, du moins avec ceux qui s'occuperont de mes funérailles...

Sur ces bonnes paroles, elle se lève, défroisse sa robe et me fait signe de la suivre.

— Nous sommes censées sortir à notre tour pour parler aux gens, nous mêler à eux.

Je lui lance un regard vide.

— Oh, bien sûr. Désolée.

Sally se penche vers moi et scrute mon visage.

— Tu es sûre que ça va ? Tu n'as pas l'air en forme.

— C'est juste que... c'est un peu triste, non ? Finalement, nous ne savions rien d'elle... Et avant aujourd'hui, j'ignorais même à quoi pouvait bien ressembler sa fille.

Sally se rassied et me tapote le bras.

— Nous lui avons pourtant posé des questions, rappelle-toi. Mais c'était une femme un peu excentrique, voilà tout. Elle ne voulait pas qu'on la connaisse, elle était plus heureuse comme ça.

Elle a raison. Je l'ai interrogée plus d'une fois au sujet de sa fille, de ses amis, du reste de sa famille. Et aussi de ce qu'elle avait fait pour Noël, de la date de son anniversaire. Mais je n'ai jamais obtenu de réponse. Elle ne me parlait que de ses chats.

— C'est triste, je te l'accorde. Mais c'était la seule façon pour elle d'affronter la vie. Elle prenait souvent l'amitié des autres pour de la pitié. C'est dommage... Bon, maintenant viens ! Allons respirer un peu d'air pur. Tu en as bien besoin.

Nous sommes les dernières à quitter la chapelle.

Dehors, Veronica dit quelques mots aux gens au fur et à mesure qu'ils sortent. Arrivée devant elle, Sally fait les présentations.

— Bonjour ! Je suis Sally Bliss et voici ma collègue, Liv Hetherington. Votre mère a travaillé pour nous. Nous vous présentons nos plus sincères condoléances.

Veronica hoche la tête comme si nos noms lui disaient quelque chose.

— Merci. C'est très gentil à vous d'être venues.

Puis le silence s'installe. Sally se croit obligée de mentir.

— Elle nous parlait souvent de vous.

La phrase arrache un sourire à Veronica. C'est vrai qu'on la croirait extraite du recueil des 101 formules à utiliser lors des funérailles.

— Même si je suis convaincue du contraire, sachez que votre attention me touche beaucoup. En fait, je voyais rarement ma mère. Et vers la fin, elle s'est pratiquement coupée du monde. Elle ne voyait même plus ma tante..., sa sœur jumelle.

Elle fait un signe en direction de la femme âgée qui bavarde avec les gens.

Sally elle-même en reste sans voix, ce qui est pour moi une grande première.

— Votre nom est bien Bliss ? Comme le studio Sally Bliss ?

— C'est ça.

— Vous savez, c'est avec vous deux qu'elle aimait le plus travailler. Parce qu'il n'y avait pas d'hommes. Ma mère n'était pas particulièrement attirée par la gente masculine, vous vous en êtes certainement rendu compte.

Nouveau silence embarrassé. Du coup, je me crois obligée de parler et je sors la première chose qui me vient à l'esprit (ce qu'il ne faut jamais faire !)

— Elle nous parlait beaucoup de ses chats.

— Alors là, je vous crois...

Elle se tourne vers Sally, puis vers moi.

— Vous avez un chat... ?

Nous répondons non d'une même voix. J'ignore ce qu'en pense Sally, mais moi, je trouve bizarre qu'elle nous pose la question. Elle est sans doute attirée par les nouvelles tendances psy...

— Si je vous pose la question, c'est que Betsy et Shu-Shu n'ont toujours pas trouvé de nouvelle maîtresse. Les autres chats sont beaucoup plus jeunes, ils ont été tout de suite adoptés. Mais ces deux femelles ont dans les douze ans, et sont issues de la même portée. Naturellement, elles ont été opérées.

Sally ne sait plus quelle contenance prendre.

C'est alors que Veronica fait un nouveau pas vers nous pour nous porter l'estocade.

— Elles sont très sages et n'ont aucun problème de santé. Et puis elles mangent très peu. Ce qu'elles aiment, c'est paresser au soleil toute la journée...

A ce stade, Sally juge bon d'intervenir.

— Désolée, mais j'ai un berger allemand de un an. Je doute qu'ils puissent s'entendre.

Quelle menteuse ! J'en reste bouche bée. Je sais très bien que Sally n'a pas plus de chien que moi. Et un berger allemand en plus, où va-t-elle chercher tout ça ! Veronica, elle, la croit sur parole, mais elle est visiblement très déçue. Du coup, je regarde fixement mes pieds.

Liv, ma fille, il faut absolument te trouver une bonne excuse !

Veronica insiste.

— Je ne vois pas d'autre solution pour ces pauvres bêtes. Elles sont vieilles, leur poil est un peu dégarni, et...

Elle tait le reste, mais nous nous comprenons très bien. Ces bêtes sont déjà dans le quartier des condamnés à mort !

Lorsque je relève la tête, tout le monde a les yeux rivés sur moi.

— Ecoutez, euh... autant vous dire la vérité et ne pas chercher un quelconque prétexte. Je ne veux pas de chat, merci.

— Bon, très bien...

Veronica jette un coup d'œil presque désespéré vers les autres personnes, mais il est très clair que personne ne veut de ses bestioles. Et tout à coup, un sentiment de culpabilité m'assaille... comme un coup de poignard dans la poitrine.

Veronica répète d'un air résigné :

— Très bien...

Je me retourne pour regarder l'intérieur de la chapelle, jusqu'aux rideaux de velours rouge. Le poignard s'enfonce dans ma poitrine. Alors je regarde Veronica et je desserre lentement les lèvres, sachant très bien que je vais regretter mes paroles.

— Ecoutez, si personne d'autre n'en veut, je suis d'accord pour en prendre une.

Je comprends que le sort en est jeté. Que mon mini-break sans poils de chat, sans désordre et sans odeurs ne sera bientôt plus qu'un vague souvenir. Mais c'est bien le moins que je puisse faire pour Mme Batty-Smith, non ?

Aussitôt, le visage de Veronica s'éclaire et elle m'agrippe le bras.

— Vous êtes un ange. Mais je me demande ce que je vais faire de l'autre...

Et voilà. Au moment même où j'avais la sensation d'avoir fait mon devoir, un second coup de poignard m'atteint en plein cœur. Et ce

poignard-là est empoisonné. Comment puis-je proposer de ne prendre qu'un seul animal ? Ces pauvres chattes sont sœurs, elles n'ont jamais été séparées et elles viennent de perdre leur maîtresse. En plus, elles ont douze ans, ce qui devrait leur valoir sous peu un courrier de la reine pour les féliciter en personne de leur longévité... Combien d'années leur reste-t-il encore à vivre ?

Je finis par céder.

— C'est entendu, je prends les deux.

Sally émet un vague grognement, mais Veronica est aux anges. Cette fois, elle m'agrippe par les deux bras en m'assurant que je suis un trésor. Une fois calmée, elle prend mes coordonnées et bat prudemment en retraite avant que je ne change d'avis.

— Je vous appelle...

Ça, il y a peu de chances qu'elle oublie !

Dès que Veronica est hors de portée de voix, Sally me dit en rigolant :

— Tu t'es fait avoir en beauté !

Nous passons une demi-heure à papoter avec les autres photographes. Tandis que nous traversons le parking pour rejoindre la voiture, j'imagine que je dois toujours faire une drôle de tête car Sally me lance son coude dans les côtes.

— On dirait que Mme Batty-Smith et toi aviez plus de points communs que vous ne le pensiez...

— Comment ça ?

Mais je sais déjà que je ne vais pas aimer la réponse de Sally.

— Eh bien, pas d'hommes, une collection de chats... Si tu ne fais pas gaffe, tu finiras avec dix-huit matous, un chignon en guise de coiffure et ton armoire pleine de vieilles fripes grises !

Au secours, pas ça !

— Mais dis-toi aussi que tu vivras jusqu'à quatre-vingt cinq ans, que tu auras droit à trois Snickers par jour, tu te noieras dans deux litres de Coca et tu auras ton nom gravé sur une plaque dans un jardin. Alors arrête de faire cette tête !

Je pile sur place. Du coup, Sally m'imité.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— C'est exactement ce que j'ai pris ce matin au petit déj ! Et ça me fait peur.

Elle ouvre des yeux ronds.

— Tu veux dire, trois Snickers et deux litres de Coca ?

— Disons un Snickers et une canette de Coca Light. Mais ça fait réfléchir...

— Oui, je sais. J'ai toujours trouvé ça louche. Une octogénaire accro aux Snickers et au Coca... C'est vrai que c'est moins cher que le crack !

Je m'abstiens de répondre.

— Liv, tu m'entends ? Désolée, je n'ai pas compris. Qu'entendais-tu par « Ça fait réfléchir » ? Que voulais-tu me dire ?

Je marque une pause.

— Je... je ne sais pas.

Je pense alors au long trajet qui nous attend pour rentrer.

— Je ferais peut-être mieux de passer vite fait aux toilettes avant de repartir. J'en ai pour une minute.

Je lui lance les clés de la voiture.

Je ne peux m'empêcher de trouver cette coïncidence étrange. J'avais oublié que Mme Batty-Smith était accro aux Snickers et au Coca. Or c'est ce que je viens de prendre au petit déj, le matin même de ses funérailles... C'est quand même bizarre, non ? Surtout qu'en principe, j'avale au moins une tasse de café et je mange un ou deux toasts. Mais ce matin, j'ai dormi plus longtemps et j'ai dû me dépêcher pour passer prendre Sally au bureau. Alors au moment de partir, j'ai pris au vol une canette de Coca Light dans le frigo et un des Snickers que Justine conserve dans le compartiment congélateur (sous prétexte que ça leur donne meilleur goût et qu'ils durent plus longtemps). Et je suis partie en courant.

Tandis que je marche vers le bâtiment principal, la sueur commence à perler à mon front. Il doit déjà faire dans les trente degrés. Dans mon petit tailleur noir, je commence à me sentir à l'étroit et je suis déjà moite.

A dire vrai, je me sens un peu patraque. Je me souviens alors que la veille, j'ai oublié de prendre mon médicament, ce qui peut expliquer cet état nauséeux. Sur ma droite, le reflet aveuglant du soleil dans un rétroviseur me fait plisser les yeux. Je vois une sorte de flash rose. Je presse le pas.

Je finis par arriver aux toilettes. A ma grande surprise, l'endroit est plutôt classe, avec une petite salle équipée de miroirs et de quelques accessoires de toilette pour se refaire une beauté. Les toilettes proprement dites sont dans une pièce à part. Je traverse la « galerie des glaces » et j'aperçois mon reflet en marchant. Mon Dieu ! J'ai une tête pas possible !

Une fois dans les toilettes, je me sens mieux, un peu requinquée par la fraîcheur du carrelage. Ce que c'est beau, ici. Je pourrais m'étendre par terre et m'y installer pour la journée... Pendant une seconde, j'y réfléchis sérieusement mais je sais bien que c'est impossible. Sally m'attend dans la voiture...

Je me dirige vers les lavabos et je me contente d'ouvrir le robinet pour faire couler l'eau fraîche sur l'intérieur de mes poignets. Puis je

me penche pour asperger d'eau mon visage brûlant.

C'est au moment où je me relève qu'un vertige me prend, et je dois me retenir au bord du lavabo pour ne pas tomber.

J'aurais vraiment dû me lever plus tôt pour avoir le temps de prendre un vrai petit déjeuner. Franchement, un Snickers et une canette de Coca ! Je ferme les yeux une seconde, et lorsque je les rouvre, je me regarde dans la glace. Quelque chose derrière moi attire alors mon attention.

Mon cœur s'arrête, puis repart et s'emballe.

Je prends mon courage à deux mains et je regarde de nouveau. La personne, la *chose* qui se tient devant moi ressemble à s'y méprendre à... Mme Batty-Smith. Non, attendez... !

C'est bien Mme Batty-Smith. La défunte Mme Batty-Smith, celle qui vient d'être incinérée. Une Mme Batty-Smith grise et poussiéreuse, mais... au visage lumineux.

Mon rythme cardiaque grimpe en flèche, à présent et je suis obligée de m'accrocher au lavabo pour tenir debout. Ce n'est pas possible, je vais être malade. Je me penche au-dessus du lavabo et j'ai un haut-le-cœur, mais rien ne se passe.

Et lorsque je rassemble tout mon courage pour regarder de nouveau dans le miroir, Mme Batty-Smith a disparu.

J'aspire une grande goulée d'air, j'ai besoin de respirer. La tête me tourne, j'ai l'esprit confus, mais au moins, la nausée a cessé. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe. Je n'arrive pas à y croire. Je viens de voir une morte ! Une *morte* ! Je suis abasourdie. Ça ne m'était encore jamais arrivé... je veux dire, de voir « des choses ». Encore que... ce n'est pas tout à fait exact. Il m'arrive de faire des rêves si intenses que j'ai fini par en parler à Tania. Elle pense qu'ils sont dus au stress et qu'ils sont lourds de sens. Je crois qu'elle a raison. Parfois, ces rêves me paraissent si réels que Justine est obligée de me réveiller, et je me retrouve dans mon lit, trempée de sueur.

Mais aucun de ces rêves ne ressemblait à ce que je viens de vivre. Jamais encore je n'ai rêvé en plein jour.

Je m'asperge de nouveau le visage et au bout d'un moment, je commence à me sentir un peu mieux. Je me relève lentement et je lâche enfin le lavabo. Voilà, c'est mieux. J'ai encore l'esprit un peu confus, peut-être, mais à part ça, je ne me sens pas trop mal. Et le temps que je consulte la check-list de tous mes signes vitaux (température, rythme cardiaque, respiration), en bonne hypocondriaque que je suis, j'en ai presque oublié Mme Batty-Smith.

Le problème, c'est qu'elle ne m'a pas oubliée... Dès que je me retourne, mon regard croise le sien.

Elle est toujours là, au fond de la pièce, près des sèche-mains. Elle porte autour du cou une batterie d'appareils photo qui lui servent de

lest.

J'ouvre la bouche et je tente de crier, mais aucun son ne franchit mes lèvres. Je fais un pas en arrière, puis un autre, et un autre encore, sans même regarder où je vais. Et je heurte de l'épaule le mur qui sépare les toilettes de la « galerie des glaces ». Ça me fait un mal de chien. Mes yeux se mettent à me piquer, mais je suis incapable de fermer les paupières pour d'échapper au regard insistant de Mme Batty-Smith.

Car il n'y a pas d'erreur, c'est bien elle... Habillée de gris, comme toujours : bas gris, gilet gris, robe grise, cheveux gris coiffés en chignon, et de profondes rides qui marquent son front. D'ici, je les distingue parfaitement. C'est le genre de rides qu'on récolte après avoir passé toute sa vie à froncer les sourcils.

La seule différence, ce sont les appareils photo qu'elle porte autour du cou. Il y en a tellement qu'elle a le dos courbé. Attendez une seconde... il y a autre chose.

Ses yeux. C'est pour ça que je suis incapable de détourner mon regard : ses yeux sont *différents*. On dirait qu'elle est en état d'hypnose. Avant, ils étaient d'un bleu gris très doux, et ils en disaient long sur elle. Ils vous faisaient comprendre qu'elle n'était pas aussi insensible qu'elle voulait le faire croire. Alors que maintenant, ils sont juste gris. Gris et sans vie. Froids et durs.

Nous continuons à nous affronter du regard sans rien dire, chacune à un bout de la pièce. Et en l'observant, je vois bien qu'il y a quelque chose qui ne colle pas (en dehors du fait que nous venons d'assister à son incinération il y a une demi-heure avant qu'elle ne vienne tirer sa dernière révérence dans les toilettes du crématorium !) Ce qui ne colle pas, c'est l'expression de son regard. Mme Batty-Smith n'est pas venue me faire une petite visite de courtoisie... Elle n'est pas là pour m'emprunter mon tube de rouge à lèvres ni pour me demander si je ne pourrais pas la dépanner d'un mouchoir en papier.

Non, ses yeux me disent qu'elle est venue me parler affaires. Et ils ne me lâchent pas.

Après tout, ce sont ses funérailles. Si elle a envie de jouer les fantômes, je ne vois pas qui pourrait l'en empêcher !

Je me force à regarder ailleurs et à reprendre mes esprits. *Liv, ma fille, il est temps de te réveiller !* Car c'est sûrement ce qui vient de m'arriver... je me suis évanouie, non ? D'un instant à l'autre, quelqu'un pénétrera dans cette pièce et me secouera pour me réveiller, et cette étrange vision disparaîtra. Mais oui, bien sûr. Je regarde vers la porte, pleine d'espoir.

Mais il ne se passe rien.

Très bien. Et si j'essayais de me réveiller toute seule, après tout ? Je me pince le bras... c'est bien ce qu'on est censé faire en pareil cas,

non ? Je baisse la tête et je me pince très fort. Mais lorsque je relève la tête, Mme Batty-Smith est toujours là, à me regarder.

Mes yeux font rapidement le tour de la pièce, j'essaie de trouver une échappatoire. Comment faire pour me réveiller ? Je veux partir d'ici, maintenant. Je tente de m'écarter du mur, mais je suis incapable de bouger. C'est comme si j'étais collée à ce mur. *Réfléchis, Liv, réfléchis !* Mon souffle se fait de plus en plus court, j'ai l'impression que l'air ne pénètre plus mes poumons. Il faut absolument que je me réveille et que je sorte d'ici. L'œil toujours rivé à la forme grise, je m'efforce de me remémorer tous les trucs qu'on apprend dans les films d'horreur, et Dieu sait si j'en ai vus au fil des ans. Mais il ne m'en revient que quelques astuces.

D'abord, s'efforcer à tout prix de rester éveillée (c'est ce qu'on voit dans tous les films de Freddy Krueger, mais comme je me suis déjà évanouie, ça ne peut pas marcher). Le deuxième truc, c'est rester vierge (ça, c'est le leitmotiv de nombreux films d'horreur mettant en scène des ados. Mais pour moi... c'est un peu tard !) Il y a aussi un truc que j'ai appris en regardant *Ghostbusters*, c'est qu'il faut toujours être supersympa quand on s'adresse à un fantôme !

Bon, très bien. Adoptons la tactique *Ghostbusters*. C'est la seule solution.

On dirait que quelque chose bouge à l'autre bout de la pièce. Je constate que Mme Batty-Smith s'est un peu rapprochée de moi, ce qui me donne aussitôt une furieuse envie de reculer d'un pas, voire de faire un pas de côté... Seulement voilà, je ne peux pas. Je suis toujours collée au mur.

Je bredouille trois mots totalement inaudibles, puis je me souviens des recettes de *Ghostbusters*.

— Euh... voulez-vous boire un verre ? Ou peut-être désirez-vous une feuille de papier toilette... ?

Au moment même où les mots me sortent de la bouche, je prends conscience du ridicule de la situation. Nous sommes dans les toilettes d'un crématorium, et je suis en train de parler à un fantôme ! Un pur produit de mon imagination...

A en juger le regard qu'elle me lance, Mme Batty-Smith n'a besoin ni de l'un ni de l'autre. Mais c'est déjà une info en soi. Car maintenant, je sais qu'elle m'entend ! Ça se voit à la façon qu'elle a de plisser le front. Je l'ai vu souvent au studio, ce regard méprisant qui nous faisait comprendre combien elle jugeait stupide le commentaire que nous venions de faire... Et en général, elle avait raison. Les gens qui l'entouraient, y compris moi, avaient tendance à verser des torrents de paroles inutiles. Et plus elle dardait son fameux regard sur nous, plus nous nous sentions mal à l'aise. Nous disions alors n'importe quoi, la première chose qui nous venait à l'esprit. Le hachis Parmentier que

notre tantine réussissait si bien. Le retour en vogue de ces petits chiens qui dodelinent de la tête sur la plage arrière des voitures. L'interdiction, en Suisse, de tondre sa pelouse déguisé en Elvis... Bref, c'était presque devenu une maladie.

Cette fois, je prends la décision de n'ajouter aucun commentaire. Au lieu de parler, je la regarde droit dans les yeux.

Grosse erreur !

Car elle se met à avancer vers moi en traînant des pieds, toujours déséquilibrée par tous ces appareils photo. Terrifiée, je me plaque littéralement au mur, mais alors qu'elle n'est plus qu'à quelques pas de moi, la voilà qui vire de bord en direction des lavabos. Elle prend appui sur l'un d'eux en soufflant comme un phoque, face à moi. Les appareils photo s'entrechoquent et heurtent l'email, et une sorte de poussière grise s'échappe de la *chose*...

Je reste figée sur place pendant un bon moment. Au bout de quelques minutes, je commence à reprendre du poil de la bête. Mon rythme cardiaque ralentit, passant au-dessous de trois cents pulsations à la minute. Je joue alors le tout pour le tout — consciente que ce n'est peut-être pas une bonne idée, mais je ferais n'importe quoi pour me sortir de là. Je tente de me mouvoir... et ça marche. Je parviens à faire quelques pas pour me rapprocher de Mme Batty-Smith.

Qui m'observe toujours attentivement.

En franchissant le pas suivant, au moment même où je lève le pied, une pensée inquiétante me traverse l'esprit : et si je n'étais pas inconsciente ? Si tout cela était... vrai ? Et si le fantôme de Mme Batty-Smith hantait *vraiment* le crématorium ? Me hantait, *moi*...

Je décide de faire un nouveau pas en avant, pour me rapprocher encore un peu. Et à l'instant précis où je pose le pied par terre, je sens une poussée d'adrénaline monter en moi. Je stoppe net et je m'arme de tout mon courage.

— Que faites-vous ici ?

Pas de réponse.

Je détourne de nouveau les yeux, incapable de soutenir plus longtemps ce regard terrifiant. Cette fois, je me concentre sur les appareils photo. J'essaie de calculer combien il peut y en avoir, mais je suis obligée d'abandonner au milieu de mon décompte. Quinze, dix-huit, vingt...

J'entends alors une voix rauque et sifflante :

— Savez-vous pourquoi ils sont là ?

Non, ce n'est pas possible. Il faut que je parte d'ici, il le faut !

Mais elle repose la question.

— Le savez-vous ? Connaissez-vous mon histoire ?

— Pas vraiment, seulement des bribes...

— Dites-moi ce que vous savez. Tout. Maintenant.

Alors je m'exécute. Je parle de sa fin de carrière, de son mari qui l'a quittée. Dès que j'ai terminé, je regrette aussitôt de n'avoir pas eu la présence d'esprit de mentir. Car j'ignore totalement comment elle va réagir, d'autant que je ne suis pas sûre à 100 % que tout ce que j'ai dit est exact... Je guette donc attentivement sa réaction.

Elle émet une sorte de grognement et fait un signe de la tête vers les photographes qui sont toujours en grande conversation devant la chapelle.

— Les choses se savent vite, dans le métier...

Rien à voir, cette fois, avec cette façon qu'elle avait de nous tourner en dérision, au studio. Quelque chose me dit qu'il pourrait être intéressant de creuser un peu pour voir où elle veut en venir...

— Alors, c'est la vérité ? Il vous a quittée ?

Son regard gris semble s'adoucir.

— C'est parfaitement exact. Il m'a quittée pour une standardiste aux cheveux roux, une traînée. Pas de cervelle, tout dans les jambes. Mais c'est elle qui a fait le bon choix... Pour commencer, elle a cessé de travailler.

— Et vous, vous avez arrêté de faire des photos ?

— Pensez-vous ! Ça, c'était bien après. Des années plus tard !

Pendant le silence qui suit, j'essaie de reconstituer le puzzle, mais il me manque encore trop de pièces maîtresses pour continuer.

— Je ne comprends pas... Dans ce cas, qu'est-ce qui vous a poussée à arrêter ?

— Je détestais les mariages, je détestais les couples. Je détestais tout ça... Voilà pourquoi j'ai arrêté, je ne pouvais plus supporter ce fichu métier !

Elle ferme un poing rageur, faisant de nouveau voler un nuage de cendres autour d'elle.

Mon Dieu, quelle haine transpire dans ces paroles ! Du venin à l'état pur... Mais je ne me laisse pas impressionner, trop impatiente de savoir, de comprendre, après tant d'années.

— Mais... *pourquoi* ?

— A cause des hommes. Ce sont tous des salauds, des sales menteurs. Je ne pouvais plus supporter ces mariages, tout ce semblant d'amour, tous ces faux espoirs...

— Je comprends.

A présent, les pièces du puzzle commencent à s'emboîter, du moins, celles que j'ai en ma possession. Quand on a une telle haine des mariages, difficile d'y consacrer ses journées. Je comprends mieux pourquoi elle a délaissé la photo pour se consacrer à la réalisation des albums...

Je me rappelle soudain les mots prononcés tout à l'heure par

Veronica. Elle m'a bien dit que sa mère préférait travailler avec nous parce qu'il n'y avait pas d'hommes dans l'équipe. Tout s'éclaire, à présent, enfin presque... Il reste quelques zones d'ombre. Par exemple, pourquoi cette attitude ? Pourquoi a-t-elle une si piètre opinion des hommes et du mariage ? Là, je manque encore d'informations.

Je reprends donc mon courage à deux mains pour poser la question qui me démange.

— Est-ce à cause de votre mari que vous détestiez tant les hommes et les mariages ? Parce qu'il vous a quittée ?

Elle balaie ma remarque de la main.

— Lui, cet imbécile ? Jamais de la vie !

— Pourtant, vous ne vous êtes jamais remariée.

Mme Batty-Smith me regarde comme si j'étais devenue folle.

— Un autre homme ? Impossible ! Les hommes ne m'aimaient pas.

C'est drôle, c'est aussi mon couplet préféré. Mais venant de Mme Batty-Smith, j'ai du mal à le croire. Car j'ai vu des photos d'elle quand elle était jeune, et je dois dire qu'elle était plutôt canon ! Grande, habillée à la dernière mode : minijupes à la mode européenne, bas résille provocants qui mettaient ses jambes en valeur (même à l'approche de la cinquantaine, il faut voir les jambes qu'elle avait ! Je tuerais pour avoir les mêmes alors que je n'ai même pas trente ans !). Bref, c'était le genre de femme qu'on imaginait avec un carnet de bal bien rempli dans une main, et un Martini dry dans l'autre...

— Mais les hommes devaient se battre pour sortir avec vous !

— Ah, vous croyez ça, vous ? Ils n'aimaient ni ma façon de m'habiller ni mon travail ni mon argent. Et surtout, ils détestaient mon attitude.

Je commence à y voir plus clair. Surtout après l'allusion de tout à l'heure à la « traînée » rousse qui ne faisait que ce qu'on lui disait. A l'époque, l'indépendante Mme Batty-Smith faisait de l'ombre aux hommes, parce qu'elle menait son affaire et qu'elle gagnait beaucoup d'argent. Ça lui a sans doute joué plus d'un mauvais tour.

— Mais vous avez quand même bien connu d'autres hommes ?

— Un rendez-vous par ci par là, rien de très probant. J'étais bien trop volontaire et trop impliquée dans mon travail pour avoir du temps à consacrer à un autre homme. Un seul, peut-être, m'a interpellée... mais je me suis débarrassée de lui. Oui, il était assez futé, mais c'était trop difficile, j'en avais assez des hommes. Tous des imbéciles, des bons à rien ! Tout ce qu'ils savaient faire, c'était se mettre en travers de mon chemin et m'empêcher de faire les choses à ma façon.

Je brûle d'envie de lui demander pourquoi elle a quitté cet homme et pourquoi elle trouvait la situation si pénible alors que, de toute

évidence, elle avait un faible pour lui. Mais en voyant l'expression de son visage, je préfère ne pas insister.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Rien. Après lui, je ne suis plus sortie avec personne. Je n'ai plus pensé qu'à moi et je me suis consacrée entièrement à mon travail. Et à Veronica.

Je trie de toutes ces informations : elle a renoncé aux hommes, elle a laissé tomber la photo petit à petit et elle est devenue de plus en plus amère. C'est à ce moment-là qu'elle s'est lancée dans la fabrication d'albums photo pour tous les photographes de la ville et qu'elle s'est mise à collectionner les chats.

Tout à coup, je la retrouve tout près de moi. Elle me glisse à l'oreille.

— Exact ! Et après, j'ai arrêté.

Aussitôt, mon estomac se rappelle à mon bon souvenir. En l'espace de quelques secondes, Mme Batty-Smith est arrivée si près de moi que je peux voir quelques mèches folles s'échapper de son chignon et les appareils photo se balancer autour de son cou à chacun de ses mouvements. J'arrive même à compter les rides de son front... La poussière de cendres se colle à mon tailleur. Je suis paralysée par la peur.

Elle m'enfonce le doigt dans la poitrine, et je sursaute si fort que je bascule en arrière pour me plaquer contre le mur. Un fantôme qui touche les gens, comment est-ce possible ? Et pourtant, ça semblait si réel...

— Parfaitement ! J'ai arrêté. *Comme vous le ferez, vous !*

— Que... que voulez-vous dire ?

Son regard est si froid... Je sais qu'à cet instant précis, elle me déteste. De toutes ses forces.

— Vous êtes stupide, une pauvre petite gamine sans cervelle. Vous ne comprenez toujours pas pourquoi je suis ici ? Et ce que j'essaie de vous dire ?

Je me plaque de plus belle contre le mur, cherchant presque à jouer les passe-muraille. Jamais je n'ai eu aussi peur de ma vie...!

Je lui crie, je lui hurle à la figure :

— Non, je ne sais pas. *Je ne sais pas !*

— Je suis venue vous mettre en garde. Parce que vous êtes comme moi !

Je ne peux retenir un petit rire. Un rire nerveux.

— Comment ? Mais je suis tout le contraire de vous ! Regardez-moi, et rappelez-vous votre attitude, quand vous étiez encore de ce monde. Moi, j'ai un boulot, j'ai une vie.

Je vois un sourire moqueur se dessiner sur son visage.

— Pas pour longtemps !

En entendant ces mots, je suis prise de frissons. J'ai froid, terriblement froid. Je regarde mes bras : ils ont la chair de poule. L'instant d'avant, je crevais de chaud et voilà que maintenant, j'ai les mains et les pieds gelés. Je croise instinctivement les bras pour me réchauffer. Et me protéger.

Que signifie cette phrase « Pas pour longtemps » ? Est-ce que je vais mourir bientôt ?

— Je... je ne comprends pas.

J'ai puisé dans mes dernières forces pour lui répondre, d'une voix blanche. Je voudrais tellement que tout ça s'arrête, que je me réveille... Ce n'est qu'un cauchemar, je dois être évanouie ou inconsciente. Lorsque je me suis évanouie, ma tête a dû heurter le lavabo... et j'ai été rattrapée par mes idées noires, celles qui hantent parfois mes nuits.

Il faut absolument que je me réveille pour qu'elle disparaisse.

Mais je ne me réveille toujours pas, et le spectre se rapproche encore un peu plus. Mme Batty-Smith est juste devant moi, son visage livide tout près du mien. L'un des appareils photo s'enfonce dans mon ventre.

— Au cours de ma vie, je n'ai cessé de tourner le dos à l'amour, l'amour sous toutes ses formes. A présent, je suis condamnée à errer pour l'éternité. J'ai écarté l'amour chaque fois qu'il s'est présenté à moi, et je suis condamnée à observer les gens pour voir ce que j'aurais pu avoir. Je suis condamnée à souffrir, parce qu'au cours de ma vie, j'ai fait souffrir les autres par pur égoïsme. Parce que je trouvais plus sûr de ne rien donner de moi.

Tout en tremblant comme une feuille, j'essaie d'intégrer ce qu'elle me dit : elle serait punie pour avoir rejeté l'amour des autres. Ça, je peux le comprendre, mais quel rapport avec moi ? J'ai toujours été gentille avec elle, en tout cas j'ai *essayé*. J'ai même accepté de prendre deux de ses chats ! Et les plus vieux, en plus, ceux dont personne ne veut ! Que pouvais-je faire de mieux ?

Mme Batty-Smith tend la main et me touche le bras. Mes tremblements redoublent.

— Non, vous n'allez pas mourir. Mais... à vous de choisir quelle sera votre vie. Ne suivez pas mon exemple... Vous pouvez changer, pendant qu'il en est encore temps.

En entendant que je ne vais pas mourir, je devrais me sentir soulagée. Mais je n'arrive pas à me calmer. J'essaie tellement de comprendre ce qui m'arrive.

— Changer ? Mais pourquoi ? Dans quel but ? Je ne comprends pas... Je ne suis pas comme vous, moi, j'ai un travail et des amis et...

— Vous allez recevoir la visite de trois esprits.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Trois esprits... C'est alors que je

me souviens de l'histoire que j'ai lue il y a quelques semaines. Elle est tirée de ma collection des œuvres de Dickens et s'intitule *A Christmas Carol*. Dans ce livre, il est également question de trois esprits appelés Jim, Jack et Johnny, des fantômes effrayants qui représentent le Noël du Passé, le Noël du Présent et le Noël de l'Avenir. Mais... nous ne sommes pas à Noël, que je sache !

— Sans l'intervention de ces esprits, vous ne changerez pas.

— Mais je n'ai aucune intention de changer. Je...

Elle me murmure alors dans un souffle.

— Olivia, vous devez changer.

Puis elle recule d'un pas ou deux et se dirige lentement vers la « galerie des glaces » en traînant des pieds. La charge qu'elle porte autour du cou gêne ses mouvements.

— Vous *devez* changer... Il le faut.

— Non, je...

Elle lève la main et je ne dis plus rien. Elle reprend alors son cheminement. J'ai envie de rester ici, de la laisser partir, mais je ne peux pas. Quelque chose me pousse à la suivre, à progresser vers la porte... Et je me sens toujours poussée en avant.

Tout à coup, je ressens le besoin impérieux de m'arrêter. Pour quelle raison précise, je l'ignore, mais j'ai la sensation que je ne veux pas la suivre dans l'autre pièce. Je lève les deux mains en l'air pour me cramponner au chambranle de la porte. Et de toutes mes forces, je tente de m'arrêter.

Mais je ne suis pas assez forte.

Arrivée au milieu de la pièce, Mme Batty-Smith se retourne, me faisant comprendre que je dois la suivre. J'ai beau m'accrocher, une force m'arrache à la porte et m'oblige à faire un pas en avant. Et en un instant, tout change.

Il y a maintenant des tas de femmes autour de moi, des femmes âgées. Des spectres qui ressemblent à Mme Batty-Smith, mais plus jeunes et en robe du soir grises à paillettes. Elles sont bien une trentaine ou une quarantaine, et elles m'encerclent. Elles papotent par petits groupes, comme on le fait dans toutes les réceptions. L'une d'entre elles passe près de moi avec un plateau de canapés. Lorsqu'elle me voit, elle s'arrête pour m'en proposer un. Je me sers, redoutant ce qui pourrait arriver en cas de refus, mais lorsque je veux porter le canapé à ma bouche, il tombe en poussière. La femme n'a même pas l'air de s'en apercevoir.

Elle se penche vers moi d'un air de conspiratrice.

— Vous savez... j'aurais dû répondre à la petite annonce de cet homme. Celle qui avait attiré mon attention.

En essuyant ma main à l'ourlet de ma veste pour balayer la

poussière, je note que mes tremblements ont repris.

Une autre femme se retourne et s'empare elle aussi d'un petit-four le quel, cette fois, ne tombe pas en poussière. Elle salue la femme qui tient le plateau et se tourne vers moi.

— J'ai toujours eu envie de m'inscrire à un dîner dans un club pour célibataires, mais tous mes collègues de travail m'ont dit que c'était une idée ridicule.

Et sur ces bonnes paroles, elle rejoint son groupe de copines.

Je cherche Mme Batty-Smith partout, mais elle s'est envolée.

Tandis que j'essaie de l'apercevoir dans la foule, une autre femme choisit un canapé sur le plateau et se met à mordre dedans tout en m'observant.

— J'aurais dû accepter l'invitation à dîner de mon collègue...

Puis elle tape sur l'épaule de la femme qui vient de rejoindre ses amies.

C'est alors que chacune des femmes présentes dans la pièce s'arrête de parler. Elles se tournent vers moi et se mettent à scander en chœur.

— J'aurais dû, j'aurais dû, *j'aurais dû*...

Tandis que leurs voix s'élèvent, je plaque mes mains sur mes oreilles, mais ce n'est pas suffisant. Le bruit enfle encore et je fais un pas en arrière pour battre en retraite en direction des toilettes. Lorsque mes pieds glissent sur le carrelage, je manque tomber. Les cris de ces femmes me percent les tympans. Je pénètre dans la pièce en titubant et mon genou heurte le rebord d'un lavabo. Je m'y agrippe des deux mains pour reprendre mon équilibre, si fort que je crains de le casser.

Les mélopées continuent. De plus en plus fort. Alors qu'elles semblent avoir atteint leur intensité maximale, le bruit s'accroît encore. Je me penche et j'ouvre le robinet à la hâte, dans l'espoir de ne plus rien entendre. Je ferme les yeux.

Le bruit s'arrête.

J'attends ce qui me semble être une éternité, puis doucement, très doucement, j'ouvre les yeux. Il n'y a plus rien, ici, rien que moi devant ce miroir. Et les boxes des toilettes.

Je me retourne avec une infinie précaution : pas de Mme Batty-Smith. Pas de femmes. Je suis de nouveau seule.

J'avance vers la galerie des glaces et je risque un œil. Rien.

Je fais quelques pas hésitants dans la pièce et je me laisse tomber sur l'une des chaises pendant quelques minutes, le temps de me ressaisir. Puis je me lève et je sors pour rejoindre la voiture, encore toute tremblante.

En me voyant venir vers elle, Sally ouvre sa vitre et hurle à qui veut l'entendre depuis l'autre bout du parking :

— Eh bien, ma vieille, tu aurais pu me prévenir que c'était la

grosse commission. Je commençais à rôtir, là-dedans !

*MARDI 9 FEVRIER PLUS QUE CINQ
MALHEUREUX JOURS...*

Le mardi matin, lorsque je pars au boulot, je suis passablement en retard. Pour commencer, je me suis forcée à ingurgiter cinq grands verres d'eau, sans oublier mon médicament cette fois, et j'ai pris un petit déjeuner digne de ce nom : un œuf poché sur un toast, des fraises au yaourt et du thé vert. Puis j'ai fait pipi trois fois et entre chaque passage à la salle de bains, j'ai passé quinze bonnes minutes à dénicher un pull en fibres naturelles dans ma garde-robe.

Je déteste être en retard. Mais pas question de revivre mes visions d'hier dans les toilettes du crématorium, tout ça parce que j'étais déshydratée. Ça, non !

Cette expérience m'a complètement déboussolée tout le reste de la journée. Pour commencer, dès que j'ai rejoint le studio avec Sally, après la cérémonie, j'ai avalé un litre d'eau et je me suis préparé un déjeuner très sain à base de légumes cuits à la vapeur et de riz complet. Et j'ai pris la précaution de prendre un comprimé de vitamines. Pardon, deux. Dans la soirée, j'ai poursuivi mon petit traitement à base de plantes — de la valériane — car je n'arrivais pas à m'endormir.

Je n'arrêtais pas de penser à Mme Batty-Smith. Et à Tania qui prétendait que ce genre de rêve pouvait avoir un sens et que j'essayais peut-être de me faire passer un message à moi-même. Mme Batty-Smith, quant à elle, n'a pas cessé de me dire qu'elle était venue pour me mettre en garde et que je devais changer.

Mais changer quoi ?

Pourquoi fallait-il que je change ? Je n'y comprenais rien. Et pendant que je cherchais en vain le sommeil, les yeux rivés au plafond, je n'arrivais toujours pas à comprendre. J'aimais la vie que je menais, tout allait bien. Tout va bien.

Non ?

A 2 h 37 du matin, je me suis levée pour boire un verre d'eau et j'en ai profité pour me sermonner. Cette histoire était ridicule, il n'y avait pas de fantôme au crématorium, pour la bonne raison que les fantômes n'existent pas. En revanche, les Snickers et les Coca Light, ça

existe ! Et faire l'impasse sur un médicament est une très mauvaise idée... Si je faisais un peu plus attention à ma santé, j'aurais peut-être moins tendance à avoir des hallucinations. J'ai donc décidé que ça suffisait et que désormais, je prendrais des petits déjeuners dignes de ce nom.

Une fois dans le salon, je cherche mes clés de voiture. Je me force à reprendre contact avec le monde réel. Et pour ça, rien de tel que le travail.

Mais soudain, je me fige. Je viens d'apercevoir de nouveau ce minuscule bleu sur mon bras. Tout en fouillant dans la corbeille posée à côté du téléphone, là où je range mes clés de voiture, je ne peux m'empêcher pour la centième fois au moins ce matin de regarder mon bras de plus près. C'est sûr, il y a bien un bleu. A l'endroit exact où je me suis pincée pendant ma conversation avec Mme Batty-Smith. Je m'empresse de détourner les yeux. Pas question de repenser à ça, je dois me consacrer à mon travail !

Tout en transportant le matériel, mon esprit se met à divaguer. Enfin presque. Car j'essaie de rester positive, de « penser positif », comme dirait Tania... Tandis que la housse de mon appareil photo cogne ma jambe à chaque pas, je me félicite d'avoir eu l'idée de rapporter tout ce matériel chez moi, car cela me fait gagner de précieuses minutes. Bon ça pèse une tonne et c'est toujours pénible à trimbaler après une longue journée de travail, mais ça en valait vraiment la peine puisque ça me permet d'aller directement à mon premier rendez-vous de la journée — une séance photos pour des fiançailles.

J'ouvre la porte du garage et je charge le tout dans le coffre de ma voiture en posant mon sac à main tout en haut pour pouvoir vérifier dans mon agenda les prénoms des fiancés. Voyons voir, c'est bien ça : Kirsty et Shaun. Heureusement que la séance n'a pas lieu dans un parc du bout du monde ! Cette fois, c'est un parc que je connais bien puisque j'ai habité en face... Je sais donc parfaitement comment m'y rendre.

Même si je connais le trajet, il me faut une vingtaine de minutes pour rejoindre le point de rendez-vous. Je mets donc la radio à fond et je chante en conduisant pour essayer de m'occuper l'esprit. J'ai beau être en retard, je baisse le son et je ralentis quand je passe devant mon ancien appartement. Je ne peux alors m'empêcher de penser à Mike, parce que Mike et cet appartement ne vont pas sans l'autre. C'est comme... je suis sur le point de dire « cul et chemise », mais je préfère ne pas pousser plus loin la comparaison ! A ma connaissance, Mike vit toujours dans le coin. Avec son fils et... *elle*.

J'accélère en augmentant le volume du son, pour ne penser à rien. Surtout pas aux événements d'hier ni à Mike. Non, je dois me concentrer sur mon boulot. Tout en garant ma voiture dans le parking crasseux, je prie le ciel pour que Kirsty et Shaun soient en retard, eux aussi.

Manque de pot, ils sont en avance.

J'inspire profondément, je me dis que ça va bien se passer et je me dépêche de les rejoindre. Je me souviens d'eux, à présent que je les revois. Ils ne sont pas mal, ces deux-là, même s'ils ont choisi de se marier le jour de la Saint-Valentin. Peut-être ont-ils une raison valable de le faire, eux. Si ma mémoire est bonne, l'anniversaire du fiancé est le 13 février et celui de la fiancée le 15. Ils ont donc choisi de se marier le 14 pour vivre chaque année trois jours de fête... Ils n'ont pas l'air d'avoir de problèmes d'argent, vu que le papa de Kirsty est un éminent chirurgien du cœur qui culpabilise d'avoir pris la poudre d'escampette avec une des copines de sa femme, à l'époque où Kirsty n'était encore qu'une ado. Alors le papa paie la note pour se donner bonne conscience ! Ils ont choisi la formule complète — album numérique et photos sur CD ROM compris. Ils ne se sont pas vraiment renseignés sur les prix, mais ce qui est sûr, c'est que sur le relevé de carte bleue du papa, il y aura des tas de zéros le mois prochain !

Je franchis les derniers mètres au pas de course.

— Bonjour Kirsty, bonjour Shaun. J'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre.

Ils me font signe que non en se levant du banc où ils avaient pris place.

— Nous ne sommes là que depuis cinq minutes. Vous avez eu des problèmes de circulation ? Nous, nous habitons au coin de la rue, alors nous sommes venus à pied.

Dois-je mentir ou pas ? La circulation, c'est l'excuse bateau par excellence. Finalement, mon sourire me trahit.

— Non, ça roulait bien. Si je suis en retard, c'est à cause de mon petit déjeuner. Je suis désolée, mais ce matin, j'en avais vraiment besoin...

Je jette un coup d'œil sur le parc.

— Je vais sortir mon matériel du coffre. Y a-t-il un endroit particulier où vous aimeriez être pris en photo ?

— Vos suggestions seront les bienvenues...

— Eh bien, devant la barrière de bois, c'est assez joli. J'ai aussi déjà pris quelques photos sous cet arbre, là-bas. Et j'ai toujours eu de bons résultats. Certains couples aiment les balançoires... mais personnellement, je trouve ça un peu ringard.

J'ai guetté leur réaction à cette dernière suggestion et je les ai vus échanger un coup d'œil.

C'est Kirsty qui me répond.

— Vous m'en voyez ravie ! Je déteste ce genre de clichés.

— Super ! Je sens que nous allons faire du bon travail ensemble.

Je me souviens que cette fille m'avait prise pour une folle quand je lui avais suggéré des prises de vue en petite tenue.

— Je ne vais quand même pas me vautrer sur le lit en sous-vêtements comme une baleine échouée ! m'avait-elle répondu d'un air scandalisé.

Voilà le genre de fille qui me plaît.

— Bon, essayez de réfléchir à ce que vous voulez faire.

Sur ce, je repars en courant vers la voiture. Tandis que je m'active à trier le matériel dans le coffre, le vent change de direction et j'entends des bribes de leur conversation. Je ne peux m'empêcher de sourire... Ils sont marrants, ces deux-là ! Ce n'est pas si souvent qu'on rencontre des couples aussi unis. A certains mariages, il m'arrive de me demander, en observant la mariée, comment elle peut savoir que son mari est « le bon ». Et pile au moment où je suis certaine que l'amour éternel n'existe pas, je tombe sur un couple qui vient me démontrer le contraire ! Un couple qui ne semble pas tout droit sorti d'un conte de fées, et en qui j'ai envie de croire.

Lorsque je les rejoins, ils ont fait leur choix. C'est Kirsty qui énonce le verdict.

— Nous aimons bien l'arbre, là-bas...

Et Shaun de confirmer d'un hochement de tête.

— C'est un excellent choix !

Je traverse la pelouse, les deux tourtereaux sur mes talons. A mi-chemin, il me vient une idée que je leur soumetts. Puis j'ôte mes bottes. J'ai confié mon appareil photo à Kirsty tandis que Shaun me fait la courte échelle pour me permettre d'atteindre la première branche de l'arbre.

— Liv, vous êtes sûre de ce que vous faites ?

— Hmm...

Je me hisse jusqu'à la branche en soufflant comme un phoque et je me retourne. Parfait ! Cet arbre est fourchu, c'est l'endroit idéal pour s'asseoir. Il y a même une branche sur laquelle je peux caler mon appareil. Une fois bien installée, je réponds à la question de Kirsty.

— Vous voulez dire, sûre que l'angle de prise de vue est bon, ou sûre d'avoir envie de grimper là-haut ?

— La seconde proposition...

— Eh bien, dans ce cas, posez-moi la question une fois que je serai tombée. O.K. ?

— C'est le moins que je puisse faire. Bon, où voulez-vous que nous placions ?

Je jette un coup d'œil circulaire.

— Pourquoi pas sur ce carré de pelouse, là-bas ? Au milieu du trèfle...

Je regarde le soleil.

— Il vaut mieux faire vite, avant que la chaleur nous tombe dessus.

Le couple prend la pose.

— On se penche un peu en arrière... comme ça ?

— C'est bon !

Je reprends ma casquette de pro. Kirsty a le visage tourné vers moi, les genoux repliés, en appui sur les coudes.

— Shaun, essayez de vous asseoir comme Kirsty. Voilà... c'est génial. Ma parole, vous avez ça dans le sang !

Kirsty éclate de rire.

— Je vous assure que non. Les appareils photo et moi, on ne s'entend généralement pas très bien !

— C'est que vous n'avez pas encore fait connaissance avec le mien, je devrais d'ailleurs dire *la mienne*. Je l'appelle Ursula. C'est la meilleure amie de la femme.

— Vous avez donné un nom à votre appareil photo...?

Shaun a l'air très surpris et se met à rire. Je prends quelques instantanés.

— Parfait. Maintenant, Kirsty, penchez-vous encore un peu sur l'épaule de Shaun... c'est ça. Super. Et maintenant, je vais vous demander de ne pas regarder l'objectif jusqu'au moment où je vous le dirai, et là, de lever le nez vers moi en souriant. O.K.? Tournez la tête... Attention, je compte jusqu'à trois et vous levez la tête avec un beau sourire. Un... deux... trois !

Clic ! C'est dans la boîte.

— Pourquoi nous demandez-vous d'abord de tourner la tête ?

— C'est un truc bien connu des photographes de mode, pour éviter les sourires figés. Si vous souriez trop longtemps à l'objectif, le sourire n'est plus naturel.

Nous recommençons le bon vieux truc du « un, deux, trois » jusqu'à ce que je sois satisfaite de mes clichés. Ça devrait être bon. Il y a en tout cas une chose dont je suis sûre, c'est que les magnifiques cheveux blond vénitien de Kirsty rendront merveilleusement bien. Le soleil filtre à présent à travers les branchages, auréolant le couple d'une lumière tachetée. La combinaison de cet éclairage et du carré de pelouse vert parsemé de trèfle donne un résultat fantastique. Mais il va falloir que j'accélère le mouvement pour faire mes dernières prises. Je jette un coup d'œil sur ma gauche, puis sur ma droite, et en haut de l'arbre. Shaun a suivi mon regard.

— Oh, non ! N'allez pas plus haut !

— Juste une branche.

Kirsty intervient.

— Vous êtes folle. Vous êtes assurée pour ce genre de cascade ?

— L'appareil l'est.

Pour éviter toute discussion, je passe la courroie autour de mon cou et je me hisse un cran plus haut. Je me retourne avec précaution en m'accrochant à la branche du dessus. C'est juste à ce moment critique que je *le* vois.

Mike !

Et Toby, là, sur la balançoire.

Je suis comme pétrifiée, incapable de regarder ailleurs.

Mike...

J'éprouve soudain la même sensation de nausée qu'hier, dans les toilettes. Cette fois, je regrette d'avoir pris un petit déjeuner ! J'assure ma prise sur la branche qui est devant moi et j'ordonne à mon œuf poché de rester là où il est, tout en regardant Mike pousser Toby de plus en plus haut sur sa balançoire. Le gosse hurle de plaisir et son cri retentit dans tout le parc. Mes yeux balaient les alentours, à la recherche d'une troisième personne, sans succès. Je me demande où *elle* peut être. Elle, c'est Amanda, bien sûr. J'imagine qu'elle est au boulot.

Je continue à observer le père et le fils lorsque quelque chose attire mon attention, sur la droite. Une sorte de flash rose. Je tourne brusquement la tête pour essayer de voir ce que c'est et, ce faisant, j'oublie complètement où je suis (c'est-à-dire perchée sur un arbre) et ce que je fais (je tente de conserver un équilibre très instable). Naturellement, un de mes pieds se dérobe sous moi.

— Zut...!

— Liv !

C'est Kirsty qui vient de hurler mon nom. Je me remets d'aplomb juste à temps et je reprends ma position assise. Puis je fixe de nouveau Mike et Toby.

Ils ont tous les deux les yeux braqués sur nous. Mike regarde Kirsty et Shaun, mais les voyant le nez en l'air, il essaie de voir, lui aussi, ce qui se passe en haut de cet arbre... Toby, lui, n'a cessé de me regarder *moi* depuis le début.

Je retiens mon souffle, attendant que Mike me repère.

C'est alors qu'avec un sens parfait du *timing*, Toby se retourne et réclame à cors et à cris que son père recommence à le pousser. L'attention de Mike se reporte sur la balançoire. Il ne m'a pas vue.

Kirsty s'inquiète.

— Liv, ça va ?

— Désolée... Oui, ça va.

Je me hisse sur la branche supérieure et je me cale contre le tronc de l'arbre. *Pense à ton travail, Liv, à ton travail !*

— Bon, allons-y. Nous reprenons la position, puis le « un, deux, trois » et enfin le sourire... O.K.? Maintenant, regardez-vous. Parfait. Encore une fois. D'accord, j'ai menti... On la refait. Allez-y, reprenez la pose...

Quelques minutes plus tard, je pense que c'est dans la boîte.

— C'est terminé.

Kirsty ne cache pas son soulagement.

— Tant mieux ! Mon cou n'en aurait pas supporté davantage...

Shaun me tend une main secourable pour m'aider à descendre de l'arbre. Je regarde de nouveau du côté de Mike, pour voir s'il nous observe. Mais lui et Toby sont partis vers le tourniquet, un peu plus loin.

Dès que je repose le pied sur la terre ferme, je m'assieds quelques minutes sur l'herbe avec Shaun et Kirsty et je leur explique ce qui va se passer dimanche, le jour de leur mariage.

Une fois mon petit discours terminé, je regagne ma voiture en me servant de ce sympathique couple comme d'un écran entre moi et Mike (et Toby). Le plus discrètement possible, bien sûr. Et après un dernier au revoir, je range tout mon matériel dans le coffre, je grimpe dans la voiture et je me laisse tomber sur mon siège en continuant d'observer de loin ceux que j'avais pris l'habitude d'appeler « les deux terreurs ». Je me demande de nouveau où Amanda peut bien se trouver.

Je souffre de ne pas pouvoir courir vers eux. Toby a tellement grandi que j'ai du mal à en croire mes yeux...

Pour ce qui est de Mike, je ne sais plus très bien où j'en suis.

Quelques minutes plus tard, je suis sûre de moi. Je me force à détourner les yeux, puis je mets le contact et je démarre en trombe dans un nuage de poussière avant d'avoir le temps de changer d'avis.

Je me gare à ma place de parking devant le studio. Sally arrive en courant au-devant de moi. Je suis à peine sortie de la voiture qu'elle me lance :

— Ce n'est pas trop tôt !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis en retard ?

Je n'ai vu aucun rendez-vous dans mon agenda, mais j'ai soudain une peur bleue d'avoir oublié d'en noter un.

— Je suis en manque de cigarette. *En manque !*

— Ah bon, c'est tout...?

Je pousse un soupir de soulagement et je me penche vers la banquette arrière pour attraper mon sac à main.

— Comment ça, c'est tout ?

— Oui... *c'est tout* ? Pourquoi ne vas-tu pas en piquer une dans la planque de ta voiture, si tu en crèves d'envie à ce point ?

Tout en parlant, je prends conscience d'être un peu dure avec elle. Après tout, Sally est fidèle à elle-même, avec sa tendance naturelle à l'exagération. Je dirais même : à en faire des tonnes.

— Ma voiture est au garage. Que se passe-t-il, mon chou ?

Je pousse un soupir digne des héros fatalistes de la littérature russe lorsqu'ils vous font comprendre que « la vie est une longue souffrance en prélude à la mort »...

— Je viens de voir Mike et Toby. Dans le parc, en face de mon ancien appartement.

— Mon Dieu ! Je comprends mieux, maintenant...

Sally ferme la portière et s'adosse à la voiture.

— Et Miss Girouette ?

— Elle n'était pas là.

— As-tu parlé à Mike ?

— Non.

— Il t'a vue ?

— Je ne crois pas. J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas aller lui parler...

Un silence pesant s'abat sur nous.

— Tu... tu crois que j'aurais dû y aller ?

Elle détourne un instant le regard.

— Non, je pense que tu as bien fait. Parfois, il vaut mieux ne pas savoir. Et puis, à quoi bon se forcer si on n'en a pas envie ?

C'est vrai, Sally a raison. Si je brûlais d'envie de voir Toby, en revanche, je ne pourrais pas en dire autant de Mike. J'en suis encore à un stade où je ne peux même pas envisager de lui adresser la parole. Même une rencontre inopinée dans la travée d'un supermarché me mettrait mal à l'aise.

Je réussis à sourire, sachant que pour une fois, j'ai pris seule la bonne décision.

— Quelle sagesse. Tu es un vrai Yoda !

Elle rigole.

— C'est ce qu'on appelle l'expérience. Et s'il y a une chose dont je puisse me targuer, c'est bien d'avoir l'expérience du couple. Bon... ça va aller ?

— J'y arrive bien depuis deux ans, non ?

— Mmm...

— Oh ! ça suffit !

— Très bien.

Sally n'insiste pas.

— Au fait... et ma cigarette ?

Je me penche pour ramasser mon sac posé par terre et je fouille dedans, à la recherche du paquet. Je l'ouvre : il ne reste plus que deux cigarettes. Je lui tends le paquet.

— Prends ça ! Et profite-en bien.

— Deux ? Mais c'est Noël...!

Elle ne met pas longtemps à en allumer une... Trois secondes pour être précise. Puis elle tire longuement sur sa cigarette, les yeux fermés, avant d'exhaler lentement la fumée.

— Nom d'un chien, ce que c'est bon ! Je me sens mieux...

Elle rouvre les yeux et pousse un cri.

— Quoi ?

— J'ai oublié de te dire... il y a quelqu'un qui t'attend au studio.

— Moi ?

Je consulte mentalement mon agenda. Je ne vois vraiment pas qui peut m'attendre.

— Un certain Andrew, je crois. Non, Drew. C'est ça ! Tu sais qu'il est plutôt craquant ? Où l'as-tu déniché ?

Mon Dieu, Drew ! Je l'avais complètement oublié...

— C'est à Justine qu'il faut le demander.

— Je vois... Bref, je lui ai donné quelques albums à feuilleter pour le faire patienter. Il n'y a pas longtemps qu'il attend, une dizaine de

minutes à tout casser.

— Merci.

Je me dirige vers le studio. Derrière la fenêtre, Drew me voit arriver et se lève.

— Salut !

Dès que je referme la porte derrière moi, je sens la fraîcheur de l'air conditionné sur mon visage. Je laisse tomber mon sac par terre.

— Hmm... quel délice ! Je me sens revivre.

— Je te comprends. Si je travaillais ici, je ne rentrerais pas chez moi de tout l'été.

— Si tu travaillais avec Son Altesse, tu retirerais ce que tu viens de dire.

Je regarde Sally par la fenêtre. Elle nous observe et nous fait même un petit signe d'encouragement, comme si elle avait affaire à deux ados timides à leur premier rendez-vous.

J'échange un regard avec Drew et nous éclatons de rire.

— Désolé, je tombe peut-être mal ? Je peux m'en aller, si tu veux...

— Bien sûr que non, pas de problème.

Je me dirige vers le coin salon.

— Viens t'asseoir. Je vais te parler des différentes formules que nous proposons à nos futurs clients.

Au moment où nous nous installons, la porte s'ouvre et Sally réapparaît. Du coup, Drew se relève. Sally n'en revient pas... Elle s'arrête à mi-chemin de la pièce en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Voilà ce que j'appelle un gentleman ! Et les gentlemen, j'adore ça.

Elle nous fait son petit numéro de battement de cils à la Scarlett O'Hara. Je devrais peut-être lui offrir un petit cocktail...

Je me contente de lui lancer un regard d'avertissement... tout en me sentant obligée de me lever, moi aussi.

— Je ne sais pas si vous avez fait les présentations en bonne et due forme. Drew, je te présente Sally Bliss, ma patronne. Sally, je te présente Drew Thomas, un ami de Justine. Je suppose qu'il t'a expliqué qu'il était le garçon d'honneur d'un ami qui va bientôt se marier et qu'il voulait connaître les différentes formules que nous proposons.

— Heureuse de faire votre connaissance, mon cher Drew.

Elle vient lui serrer la main puis rejoint son ordi en me décochant au passage un regard éloquent, du style « Il ferait un excellent mari numéro 4, non ? »

Je lui rends son regard, dans le registre « Bas les pattes, espèce de gourgandine ! » Drew est bien trop gentil, elle le mangerait tout cru,

et ses amis dans la foulée en guise de dessert !

Une fois Sally hors de vue, nous nous rasseyons.

— As-tu feuilleté les albums ?

— Oui, c'est vraiment super. Je pense que mes amis auraient une préférence pour ce genre de photos.

Il pointe le doigt sur l'un des albums, un peu moins classique que les autres, et commence à le feuilleter.

Du coin de l'œil, je vois Sally se lever et se diriger vers la cuisine.

— Drew, voulez-vous un café ? Et toi, Liv ?

Drew lève le nez de l'album.

— Non, merci beaucoup.

— Moi non plus !

Sally parcourt les derniers mètres qui la séparent de la cuisine en se trémoussant de façon on ne peut plus suggestive. C'est plus fort qu'elle, elle ne peut pas s'en empêcher... Heureusement, Drew a déjà reporté son attention sur l'album. Mais juste au moment où je lève les yeux au ciel en la voyant se pavaner devant nous, Sally se retourne et me décoche un clin d'œil, comme pour me dire : « Ça va aller, ma grande ? » Je hoche la tête, sachant qu'elle fait allusion à ma « rencontre » avec Mike.

Elle a beau avoir des fesses que je ne pourrai jamais avoir — même en rêve —, je n'arrive pas à la détester pour autant. Je ne sais même pas ce que je serais devenue sans elle.

Je me lève et j'empoigne un nouvel album, puis je m'assieds tout près de Drew. Nous tournons lentement les pages et je lui explique au fur et à mesure les options incluses dans chaque formule. Comme il se doit, nous finissons par les prix.

— Bien sûr, je m'arrangerai pour te faire une petite réduction.

Une voix nous parvient de la cuisine.

— Vraiment ?

— Oui.

J'ai répondu au mur... Quand je me retourne, Drew a l'air très embêté. Il se lève et prend le chemin de la cuisine.

— Non, ce n'est pas la peine. Je n'avais pas l'intention de...

La tête de Sally apparaît.

— Drew, je plaisantais...

Je crois bon de le rassurer, moi aussi.

— Elle est tout le temps comme ça... Elle adore faire marcher les gens.

Le pauvre Drew nous regarde à tour de rôle, un peu perdu.

Sally me lance :

— Le pauvre garçon ! Regarde-le, il ne sait plus sur quel pied danser... C'est ta faute.

— Comment ça, c'est *ma* faute ?

Drew bredouille un vague « Non, attendez... » en tournant la tête de l'une à l'autre, façon Wimbledon.

— Ne t'en fais pas. Il n'y a vraiment aucun souci.

Je ris de le voir aussi perturbé. Je récupère les tarifs que je lui avais soumis et je les range avec ceux qu'il a laissés sur la table. Puis j'attrape une de nos chemises en plastique transparent que nous utilisons pour faire notre pub et je rassemble tous les documents à l'intérieur.

— Je t'assure qu'elle plaisantait ! Nous vous ferons une remise de dix à quinze pour cent en fonction de la formule choisie. Et n'aie aucun scrupule, c'est encore inférieur au pourboire qu'elle donne au garagiste qui bichonne sa Ferrari.

La tête de Sally réapparaît.

— Je suis obligée de lui donner un pourboire pour l'avoir toujours sous la main. Une femme a besoin d'un bon service d'entretien de temps en temps, vous savez...

— Sally !

— Quoi ?

Elle tente de prendre l'air innocent, mais ce n'est pas très convaincant car les muscles de son visage ignorent cet exercice !

Elle s'éclipse de nouveau en lançant, l'air faussement bougon :

— Très bien. Décidément, on ne peut plus avoir de conversation sérieuse, par les temps qui courent !

Je me tourne vers Drew.

— Si les phrases à double sens à propos du service d'entretien des bagnoles sont une « conversation sérieuse », c'est que notre civilisation est en danger !

Il éclate de rire et regarde sa montre.

— Tu as le temps d'aller déjeuner ?

C'est Sally qui répond « oui » pour moi, en faisant son entrée — la bonne, cette fois ! — avec à la main un mug de son thé favori à la fraise et à la mangue. Voilà à quoi elle était si occupée...

Je réfléchis à mon emploi du temps avant d'accepter. Cet après-midi, j'ai une nouvelle séance photos pour des fiançailles, mais pas avant 16 h 30. Et pour être franche, penser à autre chose qu'au boulot ou à Mike ne me fera pas de mal ! Sans parler de ce que j'aurais dû chasser à jamais de ma mémoire, mais qui continue à me trotter dans la tête même aux moments où je m'y attends le moins : Mme Batty-Smith.

— Avec plaisir.

Drew se tourne vers Sally.

— Vous nous accompagnez ?

— Merci, mais je ne peux pas. J'ai une tonne de travail qui m'attend.

— Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

— Non, ça ira. J'ai des restes de curry dans le frigo.

Je pousse Drew vers la porte.

— Comme tu veux. Je serai de retour dans une heure.

— Prends ton temps.

Sally me lance un nouveau clin d'œil... J'estime urgent de pousser Drew vers la sortie et je referme la porte rapidement derrière nous. Décidément, impossible de laisser un célibataire entrer dans ce studio ! C'est comme envoyer un agneau à l'abattoir...

13

Nous descendons la rue en papotant jusqu'au centre commercial. Drew me demande si je connais un bon restau, et je lui propose le snack du coin où Sally et moi avons l'habitude d'aller. En entrant, je repère immédiatement l'ardoise avec les plats du jour et je constate que le gâteau de fromage aux baies que j'ai pris la dernière fois est de nouveau au menu.

C'est bizarre, l'attraction que ce gâteau a sur les gens !

Nous décidons de nous installer à l'intérieur, là où l'air conditionné fonctionne, car il fait toujours une chaleur étouffante.

Drew jette un coup d'œil à la carte.

— Pour moi, ce sera une *focaccia* de dinde aux canneberges, à l'avocat et au camembert. Et une grande bouteille d'eau minérale.

Quant à moi, je décide de m'autoriser un petit extra maintenant que mon estomac a retrouvé tout son tonus.

— Je prendrai des pâtés de crevette vietnamiens. Et un jus d'orange.

Une fois la commande passée, nous prenons nos aises, le dos bien calé sur notre chaise.

Drew m'observe.

— Bon...

Puis il se penche vers moi, les coudes toujours posés sur la table. Et tout à coup, je ne sais plus où regarder.

C'est alors qu'il me lance :

— Tu sais, j'ai du mal à vous imaginer dans le même appartement, Justine et toi.

— Pourquoi ? Des tas de gens ont des coloc, non ?

— Je me suis mal exprimé. J'ai simplement du mal à vous imaginer dans le même appartement sans vous entretenir.

— J'avoue que, par moments, nous formons un drôle de couple !

— J'imagine...

Je lui lance un curieux regard.

— Qu'es-tu en train d'insinuer ?

— Rien du tout, excuse-moi ! Je pensais à ça ces deux derniers jours, c'est tout.

Nous interrompons notre conversation lorsque le serveur arrive avec les boissons. Il les dépose l'une après l'autre devant nous. Tout en le regardant faire, je me demande vaguement pourquoi Drew me parle de Justine et de moi.

Dès que le serveur est parti, Drew change de sujet.

— Comment va le boulot ? Apparemment, tu es occupée aujourd'hui, avec ce rendez-vous en fin d'après-midi...

J'oublie alors Justine et je raconte à Drew comment se passe ma vie professionnelle. Au moment où nos plats arrivent, je suis en train de lui parler de cet horrible mariage qui m'attend samedi à la première heure.

— Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, ça doit te paraître ennuyeux. Je suis même étonnée que tu ne te sois pas encore endormi !

— Détrompe-toi, ça m'intéresse. C'est certainement plus excitant que mon propre boulot, par moments.

Je lui pose des questions sur son métier d'architecte. Je lui demande notamment dans quel secteur il compte se spécialiser. Du coup, il repose sa *focaccia* et s'essuie les mains avec sa serviette.

— J'ai l'intention de me spécialiser dans la conception de musées.

Rien que d'évoquer le sujet, son regard s'illumine.

— C'est une noble cause.

Il hoche la tête. Nous en discutons un bon moment, puis le voilà qui reparle de moi.

— Justine m'a dit que tu avais l'intention de t'installer à ton compte l'année prochaine ?

Je confirme.

Drew veut en savoir plus. Je me sens détendue, alors je satisfais sa curiosité tout en dégustant mon plat. Au bout d'un moment, quand c'est au tour de Drew de parler, je repense à ce qu'il m'a dit tout à l'heure sur le fait que Justine et moi soyons très différentes... Est-ce bien le moment de ramener ça sur le tapis ? J'hésite un instant, mais ma curiosité est la plus forte.

De toute façon, ma perplexité n'a pas échappé à Drew...

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce que j'aurais un morceau d'avocat coincé entre les dents, par hasard ?

— Non, rassure-toi ! Je me posais juste des questions, par rapport à ce que tu as dit tout à l'heure à propos de Justine et de moi... Que voulais-tu dire, exactement ?

— Rien. Je t'assure qu'il n'y avait pas de message caché !

— Tu en as dit trop ou pas assez... Allons-y, je t'écoute !

Drew prend le temps de finir son eau minérale. C'est ce qu'on appelle être prudent...

— Eh bien...

— Allez, vas-y ! Pas question de commencer une phrase et de changer d'avis... Je déteste ça !

— Très bien. Mais... enfin, je ne sais pas, mais tu sais comment est Justine...

— Comment elle est ?

Drew s'arrête, regarde le plafond, puis la table, l'air soucieux.

— Ça va te sembler un peu bizarre, mais elle me fait penser à une de ces minuscules balles en caoutchouc qui n'arrêtent pas de rebondir, parfois trop haut pour un court de squash.

Je trouve sa description de Justine assez juste.

— C'est bien vu. Et moi, je te fais penser à quoi ?

— Toi, tu as l'air... comment dire... plus rangée. Comme si tu avais décidé une fois pour toutes de ce que serait ta vie et que tu t'y tenais. Je trouve intéressant que deux personnes aussi différentes s'entendent aussi bien. Voilà, c'est tout.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Est-ce une façon diplomatique de me traiter de pantouflarde ?

— Absolument pas ! Je...

— Je sais, ne t'inquiète pas. Ma famille et mes amis passent leur vie à me tenir à peu près le même discours. Mais comme je te l'ai déjà dit, Justine et moi ne sommes pas toujours d'accord.

— Vous vous disputez ?

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors explique-moi...

Je le regarde un peu bizarrement.

— Excuse-moi, tu dois trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ?

Je hausse les épaules.

— Ce ne sont pas vraiment des disputes. Disons simplement que nous ne sommes pas d'accord sur certains points et c'est sans doute pour ça que ça marche bien. Enfin, la plupart du temps.

Drew ouvre la bouche pour parler, puis se ravise. A l'expression de son visage, je vois qu'il hésite à continuer.

Je pourrais très bien mettre un terme à cette conversation sur-le-champ, mais j'ai envie de savoir pourquoi il me pose toutes ces questions, où il veut en venir. Et puis bien sûr, je meurs d'envie de savoir ce qu'il pense de moi.

Alors je me lance. Je parle lentement, en choisissant soigneusement mes mots.

— La grande différence entre nous, c'est que Justine est une fille très sociable et moi pas.

— Comment ça, tu n'es pas sociable ? Tu rencontres des centaines de personnes à longueur d'année...

— Je voulais dire... avec les hommes.

— Ah, d'accord.

Il fait une pause, comme s'il réfléchissait à l'info que je viens de lui donner.

— De toute façon, vous n'êtes pas obligées d'être en phase sur ce point. Où est le problème ?

— Elle estime que je devrais sortir davantage...

Le fait est qu'il me serait difficile de sortir moins souvent ! Mais pas la peine de dévoiler le fond de ma pensée à Drew.

— Et toi, tu en penses quoi ?

Il a les yeux pétillants de malice.

Je m'étrangle avec ma dernière bouchée de pâté de crevette. Quand je réussis enfin à l'avaler, je lance à Drew :

— Mais pourquoi ces questions ?

Il a le bon goût d'avoir l'air penaud.

— Qu'est-ce que Justine t'a raconté sur moi ? je lui demande soudain.

— Rien du tout.

Je fronce les sourcils.

— Enfin, si. Beaucoup de choses, reprend-il.

— Est-ce qu'elle essaie de te brancher sur moi ?

— Ah, ça oui !

Il hoche la tête avec conviction.

— Et tu dois aller au rapport tout de suite après ce déjeuner, je me trompe ?

— Exactement.

Sa franchise me désarme.

— Enfin, ce n'est pas tout à fait ça. Justine sait que je dois te voir cette semaine pour parler photos, mais je ne lui ai pas dit que nous avons rendez-vous aujourd'hui. Maintenant, revenons à nos moutons : pourquoi ne sors-tu pas plus souvent ?

Il se penche vers moi et je vois que l'expression de son visage a changé. Il est redevenu sérieux.

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec la religion ?

Cette fois, je suis carrément hilare.

— Non ! C'est juste que...

Soudain, je repense à Mike et mon sourire disparaît.

— Je ne sais pas. J'imagine que Justine a beaucoup de rendez-vous galants parce qu'elle plaît aux hommes. Oui, elle leur plaît beaucoup.

Elle doit rassurer leur ego, ou quelque chose de ce genre. Alors que moi... Oh, et puis zut, il n'y a pas trente-six mille façons de dire les choses : je ne plais pas aux hommes, voilà tout.

Drew éclate de rire.

— Comment...? Mais c'est n'importe quoi ! Qui t'a dit une chose pareille ?

Je détourne les yeux.

— Je n'ai pas eu besoin qu'on me le dise, je m'en suis rendu compte toute seule. Par expérience. Mais ne me demande pas pourquoi, je n'en ai aucune idée.

Lorsque nos regards se croisent de nouveau, celui de Drew est d'une incroyable intensité. Cette fois, je sais très bien ce qu'il pense et curieusement, ça rejoint le point de vue de Tania. Alors je décide de dire les choses à sa place, haut et fort.

— Surtout, ne crois pas que je me sous-estime. C'est faux. C'est simplement la triste réalité. Dire que je ne plais pas aux hommes est peut-être exagéré, mais... comment t'expliquer... Ils *n'accrochent pas*, voilà.

Tout en parlant, je regarde par la fenêtre en me demandant s'il va aborder la question du sexe... Sans doute. Si Justine lui a dit que je ne suis pas sortie avec un mec depuis au moins une année, c'est sans doute l'une des premières choses qui lui aura traversé l'esprit. Le fait que je tiens bon presque un an sans faire l'amour, ça dépasse l'entendement de tout bon mâle qui se respecte ! Les femmes, c'est différent, la nouvelle ne leur fait ni chaud ni froid.

Une voiture passe tout près dans la vive lumière du soleil, me tirant de mes pensées. Et j'ai de nouveau un flash, un flash rose, comme celui que j'ai eu dans le parc. C'est très étrange. Il faudrait peut-être que j'aille faire vérifier ma vue... Aussitôt, l'image de Mme Batty-Smith revient sournoisement me hanter. J'aurais peut-être intérêt à faire un check-up complet, et pas seulement à consulter mon ophtalmologue. Tension, analyse de sang, la totale. Lorsque je regarde de nouveau Drew, il se tord de rire.

— J'ai du mal à en croire mes oreilles.

— A propos de quoi ?

J'oublie le flash rose pour essayer de me souvenir de quoi nous parlions. Zut ! J'espère que je n'ai pas parlé du vibromasseur tout haut...

— A propos des hommes. Tu disais qu'ils n'accrochaient pas...

Ouf ! Fausse alerte.

— C'est la vérité. Je ne suis pas leur genre.

— Eh bien, ça se comprend.

— Quoi...? Et pourquoi donc ?

Il sourit.

— Tu veux dire que tu ignores réellement pourquoi ? Je croyais que tu plaisantais. D'après moi, la raison pour laquelle ça ne marche pas avec certains, c'est parce que tu leur fais peur, Liv. Tu les intimides.

— Merci beaucoup. Pourquoi ne me dis-tu pas vraiment le fond de ta pensée ?

— Tu ne m'as pas compris...

Je réagis au quart de tour, au moment même où le serveur débarrasse les assiettes.

— Ah non ? Si je comprends bien, je suis pantouflarde et intimidante... Pas mal, comme combinaison ! Mais qu'entends-tu au juste par « intimidante » ? Serait-ce un compliment ? Mon Dieu, dire que je suis assise là à discuter avec toi de ma vie amoureuse... C'est plutôt gênant, d'autant que je n'ai même pas bu une goutte d'alcool.

— Tu n'as aucune raison d'être gênée.

Mon ton vire au sarcasme.

— O.K., tu as raison. Je me sens bien mieux, à présent.

Drew me lance un tel regard que je ne dis plus rien.

— Ecoute, je n'ai jamais dit que tu étais pantouflarde. Et par « intimidante », je voulais juste te faire comprendre que certains mecs sont terrifiés par les femmes dynamiques qui savent ce qu'elles veulent et se battent pour l'obtenir. Oui, cette attitude peut les bloquer, surtout s'ils ne possèdent pas eux-mêmes ces qualités.

A mon tour de le regarder droit dans les yeux. Après tout, on peut très bien jouer à ce petit jeu à deux, non ?

— Et toi ?

Il ne cille pas.

— Moi, ça ne m'ennuie pas du tout, au contraire. Les femmes sûres d'elles, je les trouve sexy. Attention, je ne parle pas de celles qui sont arrogantes... Non, simplement celles qui se sentent bien dans leur peau, qui savent ce qu'elles veulent et qui n'hésitent pas à le demander sans tourner autour du pot. Des femmes comme toi.

Je m'en étrangle une deuxième fois.

— Mais je...

Lorsque je relève enfin la tête, Drew est toujours en train de m'observer. Et son regard est redevenu pétillant, comme avant.

Puis il se met à rire et je finis par l'imiter.

— Ne joue pas les saintes-nitouches ! Regarde, moi par exemple, je sais très bien ce que je veux et j'apprécie les gens qui sont comme moi, hommes ou femmes.

J'essaie de reprendre le contrôle de la conversation.

— Et que désires-tu, toi ?

Il se cale dans son siège.

— Ça, ce sera le sujet de notre prochain déjeuner.

Notre prochain déjeuner... Je n'en reviens pas, je ne sais même pas quoi dire. Drew veut que nous déjeunions de nouveau ensemble. Pour une surprise, c'est une surprise ! Je regarde l'heure : 13 h 50.

— Il faut vraiment que je rentre.

— Nous laisserons donc le sujet en suspens... jusqu'à la prochaine fois.

— Euh... bien sûr. J'adore les interrogatoires.

Mon cerveau reprend lentement du service.

Et tant pis pour le gâteau au fromage... Enfin, dommage quand même !

Drew suit mon regard jusqu'à l'autre bout de la pièce, où se trouve la console des pâtisseries.

— Qu'y a-t-il ?

J'éclate de rire.

— Rien. A part que je suis une grosse gourmande ! La dernière fois que nous avons déjeuné ici, Sally et moi, nous avons pris du gâteau au fromage, comme celui-là, là-bas. C'est à se damner ! Je pensais avoir le temps de remettre ça aujourd'hui. Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour assurer le contrôle qualité de ce restaurant...

Je cherche mon portefeuille, mais Drew réagit aussitôt.

— Laisse, c'est pour moi. Pour te remercier de m'avoir consacré du temps cette semaine, alors que tu étais très occupée.

— Pas de problème. Mais... tu es sûr ?

— Naturellement !

Nous nous levons de table. Pendant que Drew se dirige vers le comptoir pour régler l'addition, je jette un coup d'œil sur les cartes postales, près de la porte.

Lorsqu'il revient, il me tend une boîte blanche en polystyrène.

— Tiens, c'est pour toi et Sally. Deux parts de gâteau au fromage.

— Oh, je...

— Je t'en prie, épargne-moi l'éternel couplet de certaines filles : « Merci, mais je suis au régime ! »

Je m'arrête net. Là, il se trompe complètement ! C'est une phrase que mes lèvres seraient bien incapables d'articuler.

— Ce n'est pas du tout ce que j'allais te dire. Je voulais juste te remercier. Je parle aussi pour Sally, je sens qu'elle va t'adorer !

Nous reprenons le chemin du studio d'un pas lent à cause de la chaleur. Nous nous arrêtons devant une jeep bleu foncé — sans doute celle de Drew — garée dans le parking à gauche de ma voiture.

Drew me demande en faisant tinter ses clés dans sa main :

— Justine m'a dit que tu ne viendrais pas à ce bal, samedi... le Choix de Cupidon, c'est bien ça ?

— Je ne peux pas. J'ai trois mariages le même jour et trois le lendemain. Je ne rentrerai pas avant 21 heures.

— Tu ne rateras sans doute pas grand-chose.

Il sort un morceau de papier de la poche arrière de son pantalon et le déplie.

— On me l'a donné juste avant que je quitte le boulot.

— C'est quoi ?

— Un mot de Michelle, ma copine. Elle gère un site web sur l'élevage des caniches, enfin, un truc de ce genre, et elle adore les promenades romantiques au bord de la plage, au clair de lune...

— Bonne chance !

Il brandit la chemise que je lui ai donnée.

— Bon... En tout cas, merci pour les infos.

— De rien. Et merci à toi pour le déjeuner. Sans parler du gâteau au fromage ! C'était très sympa.

Il cherche quelque chose dans son portefeuille. Pendant ce temps, je fais mentalement la check-list des choses que j'ai à faire cet après-midi, comme je le fais chaque fois la veille d'un week-end particulièrement chargé. C'est plus fort que moi, et à ce moment-là, je fais abstraction de tout ce qui m'entoure. Voyons voir : les listes des photos à faire, les hôtels, les salons de réception...

Drew finit par trouver ce qu'il cherchait et me tend... sa carte de visite.

— Comme ça, tu pourras m'appeler.

Perplexe, je regarde le bristol. Je suis encore branchée sur mon programme du week-end et je ne percute pas aussi vite qu'il le faudrait. Je lui demande bêtement :

— Pour quoi faire ? Je croyais que tes amis reprendraient contact avec moi...

Pour la première fois de la journée, Drew a l'air décontenancé.

— Euh... j'ai pensé que tu aurais peut-être envie de m'appeler. Mais ça n'a pas d'importance.

Et zut !

Deux fois, trois fois zut !

Vous parlez d'une idiote ! Il va croire que je me suis ennuyée avec lui.

— Désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je... je pensais à mon boulot. Et je...

Pendant un instant, nous nous jaugeons du regard. Au moment où je commence à me poser des questions sur la signification de cette carte, voilà que je repense subitement à Mike. Pour changer. Mon cœur se serre et je tourne la tête, sentant venir les larmes. Il y a des moments où je me déteste ! Lorsque je me retourne de nouveau vers lui, Drew attend toujours une explication.

— C'est juste que... je ne sais pas si je suis prête à...

— Mais tu n'as pas à te justifier...

Il me met la carte dans la main.

— Prends-la, et si tu as envie d'appeler, tu appelles ! Quelle que soit la raison. Mais il n'y a pas de quoi s'angoisser, c'est juste un morceau de carton avec un numéro de téléphone dessus, rien de plus.

En l'écoutant parler, je sais que j'ai réussi à éviter la crise de larmes. Je referme les doigts sur la carte de visite, et il laisse sa main posée sur la mienne un instant avant de la retirer. Puis il ouvre la portière de sa voiture et grimpe sur son siège. Il tourne la clé de contact, puis baisse sa vitre et me lance :

— Tu as raison. Ce déjeuner était très sympa.

Je me contente de hocher la tête.

— Bye, Liv.

Il soutient mon regard pendant quelques secondes, puis sort du parking.

Je suis sa voiture des yeux sur la route, jusqu'aux feux. Il s'arrête de longues minutes avant que le feu passe au vert, puis tourne à gauche.

Bien qu'il soit désormais hors de vue, je continue de fixer la route. Je pense à Drew, à Drew et moi.

Et j'essaie de me rappeler de ce que Mme Batty-Smith m'a dit hier à propos des hommes. C'était quoi, déjà ? Je me concentre pour retrouver les mots exacts... Envolée la promesse que je m'étais faite de ne plus penser à cet épisode !

« Ce sont tous des salauds, des sales menteurs... Tout ce semblant d'amour, tous ces faux espoirs... »

Je regarde l'endroit où la voiture de Drew était garée et je me dis que cette femme a tort. Apparemment, Drew n'est pas comme ça. Absolument pas.

Mais aussitôt après, une autre phrase se met à me titiller le cerveau.

Mike non plus, au début. Souviens-toi...!

Lorsque j'arrive au studio, je trouve porte close. Et la pancarte « Fermé » pend à la fenêtre. Je récupère ma clé dans mon sac et j'ouvre. La fraîcheur de l'air conditionné me frappe aussitôt. Sally a dû s'absenter pour faire une course... C'est alors que j'aperçois le petit mot posé sur le banc de la cuisine. J'avais raison, elle est allée au coin de la rue acheter du lait.

Je pose mon sac à main sur le banc et au moment où je m'apprête à remettre les clés à leur place, je repère la carte de visite de Drew tout au fond, juste à côté de mon rouge à lèvres (dont j'oublie toujours de me servir) et du tampon (qui ramasse toutes les peluches et que je n'utiliserai sans doute jamais).

Je prends la carte, je la contemple un instant, puis je la range précieusement dans mon portefeuille.

Bien. Et maintenant, Liv, au travail !

Je m'assieds devant mon ordi et je me dépêche de terminer mon travail de la journée. Aujourd'hui, il s'agit de mettre la dernière main au portrait d'un couple de fiancés sur lequel j'ai commencé à travailler la semaine dernière. Il y a encore quelques retouches à faire (dégraissage et nettoyage de peau, comme d'habitude).

Je termine de peaufiner la photo choisie par le couple (bonne nouvelle, ils ont tous les deux une peau superbe !), puis je commence à passer des coups de fil aux couples pour lesquels je dois officier le jour de leur mariage, samedi ou dimanche... J'aime autant vérifier s'ils n'ont pas de questions de dernière minute à me poser. Ensuite, j'imprime la liste des photos à faire... pour avoir en tête ce que les futurs mariés veulent garder en souvenir de cette journée unique...

Il n'y a pas deux mariages qui se ressemblent, c'est assez surprenant. Celui de Kirsty et Shaun sera très décontracté. Ils veulent que je courre à droite à gauche en prenant des photos pour avoir une couverture quasi journalistique de l'événement. C'est un peu le travail d'une photographe de presse qui saisit ça et là les moments forts. Le même jour, j'ai un autre couple qui a des attentes radicalement différentes. Eux veulent un mariage très solennel, avec des prises de

vue très classiques. La photo avec maman et papa, celle avec maman, papa et les grands-parents, une autre avec maman, papa, les grands-parents et tous les frères et sœurs. Et une autre encore avec tous ceux que je viens de citer *plus* le cochon d'Inde à trois pattes du voisin, et j'en passe...

Je rassemble mes listes et j'y jette un dernier coup d'œil.

Une bonne heure et demie plus tard, Sally revient. Je lève la tête.

— Pour quelqu'un qui fait un saut au coin de la rue, tu en as mis, du temps !

— Oh, zut ! Le lait...

— Tu veux dire que tu reviens bredouille ?

Je regarde ce qu'elle a dans les mains : trois grands sacs de la petite boutique de fringues en bas de la rue qui vend des fringues sublimes, mais aucune trace de produit laitier. Sally jette un regard désespéré vers la porte.

— Ne t'en fais pas pour ça. Je passerai en prendre plus tard.

— Tu es un amour !

Elle m'envoie un baiser de la main avant d'aller poser sur le banc ses vieux os rompus par le shopping. Elle ferme les yeux et pousse un soupir à fendre l'âme... mais rouvre un œil juste au moment où je me retourne vers mon ordi.

— Pas si vite, jeune fille !

— Mmm ?

— Ce Drew... C'est qui, au juste ?

— Pour la énième fois, je te rappelle que c'est Justine qui l'a déniché. Et ils sont devenus très copains.

Nouveau soupir de Sally.

— Je me fous de Justine ! Je parle de *toi*.

Mon regard tombe sur mon sac à main, et je pense à la carte qui est dedans. Je hausse les épaules.

— Quelle petite cachottière... En tout cas, je te souhaite bonne chance. Tu sais qu'il n'est pas mal du tout...

— Et il n'a pas d'implants ni de moumoute !

— C'est ce que j'ai noté, en effet. Et crois-moi, je l'ai bien regardé ! Mais dis-moi, c'est un MS ?

Il faut savoir que dans le jargon de Sally, « MS » signifie « Mec Sympa »... Et Sally a décrété que je ne peux sortir qu'avec des MS qui atteignent au moins le niveau 8 sur son échelle de Richter personnelle. D'après elle, c'est le seul moyen pour moi de reprendre le train en marche (ou si vous préférez, de recommencer à sortir...) Franchement, voilà un train dont je me passerais bien !

— Tu sais ce que je pense de ton échelle de valeurs...

Dieu sait si je me tue à lui répéter qu'elle ne sert à rien. Moi, je

suis convaincue qu'il faut se méfier des MS. Avec un SI — pardon, un Salaud Intégral —, on sait au moins dès le départ qu'il faut être vigilante. Alors que le MS vous happe comme dans un vortex pour mieux vous larguer après. C'est pour ça que je ne suis pas pressée de prendre ce train-là. Autant le laisser filer. Avec Drew dedans.

Ne pas oublier que Mike était le parfait garçon, lui aussi. Au début...

— Je prends ça pour un oui. Et tu le situes à quel niveau ?

Je pousse un soupir à faire pâlir Sally de jalousie.

— Disons... 8. Je lui aurais peut-être donné 9 s'il s'était abstenu de suivre Justine jusque chez elle.

— 9...! Mais nous n'avons pas eu de 9 depuis... Jamais, en fait ! Ça alors...

Le téléphone sonne et Sally se précipite pour décrocher. C'est un nouveau client qui souhaite nous rencontrer d'ici deux semaines. Le rendez-vous pris, Sally raccroche.

— J'allais oublier... Justine et Rachel ont appelé une minute à peine après ton départ.

— Bien. Qui d'autre ?

— Justine et Rachel.

D'accord ! Je vois...

Sally compte sur ses doigts.

— Je te le dis dans l'ordre : Justine, Rachel, Justine, Rachel et encore Rachel ! Elles ont un problème, ces filles, non ?

— Il me faudrait la journée pour t'expliquer.

Justine, Rachel, Justine, Rachel et encore Rachel ! C'est quand même un peu *too much*, non ? Comme le score est à 3 contre 2 en faveur de Rachel, j'imagine que c'est elle la plus désespérée des deux et je décide de l'appeler en premier. J'essaie de la joindre chez elle ; de son bureau, elle n'aurait pas pu m'appeler aussi souvent.

Effectivement, elle décroche.

— Alors... on s'est fait porter pâle ? je lui dis aussitôt.

— Il paraît que tu avais un rendez-vous galant ? C'était qui ?

Ça, c'est un coup de Sally ! Je l'appelle, mais elle ne daigne même pas se retourner.

Je soupire en me demandant ce que je vais bien pouvoir répondre. Je n'ai pas tellement envie d'en parler.

— Qui parle de rendez-vous galant ? C'est un mec qui va être garçon d'honneur, et comme il avait faim, nous sommes allés déjeuner. Un déjeuner strictement professionnel.

— Ah bon...

— Tu as l'air déçue... je ne vois pas pourquoi. Mais dis-moi, tu es

vraiment malade ?

— Non. Ils ont emmené tous les gosses voir une expo à la galerie d'art. Nous avons tiré à la courte paille pour savoir qui les accompagnerait et j'ai eu de la chance. En fait, je t'ai appelée à propos du dîner que j'organise ce soir. Je sais que je m'y prends un peu tard, mais je me suis dit que tu n'avais sans doute pas d'autre engagement...

— Merci beaucoup. Il va falloir que j'annule ma soirée de gala et que je rende ma robe Valentino...

Rachel soupire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais très bien que tu avais l'intention de lâcher un peu le pied avant ton week-end de forçat. Mais ça n'a rien d'un repas de gala, c'est juste un petit dîner informel et décontracté. Et avant que tu ne me poses la question, sache que non, je n'ai pas prévu de cavalier pour toi...

— Ça ne me serait jamais venu à l'idée ! O.K., je suis partante. A quelle heure faut-il venir et que veux-tu que j'apporte ?

Nous réglons les modalités, puis je passe au second coup de fil. J'appelle Justine à son boulot.

— C'est moi !

— C'était qui, ce rendez-vous galant ?

Ce qui est bien avec mes copines, c'est qu'elles ne sont pas prévisibles ! Je répète donc mon histoire de garçon d'honneur et de déjeuner professionnel.

— Ah bon...

Même réaction que Rachel, mais Justine se reprend plus vite.

— De toute façon, ce n'est pas pour ça que j'appelais. Il faut que tu viennes avec nous demain soir, c'est l'anniversaire de Drew !

Tiens ! Il ne m'en avait pas parlé...

— Ah, d'accord ! O.K., super.

— Drew a insisté pour que tu viennes car il ne t'a jamais vue en dehors de notre appartement... Il commence à croire que tu es en résidence surveillée ou un truc de ce genre. Il m'a même dit que la prochaine fois, il allait vérifier si tu n'avais pas ce fameux bracelet électronique à la cheville...

— Tu plaisantes ?

— Bon, alors tu viens ? On va juste grignoter quelque chose et après, on ira en boîte rejoindre quelques copains à lui.

— Attends voir...

Comme d'habitude, je pense immédiatement boulot. Il me semble que je n'ai rien de prévu, mais je préfère vérifier sur mon agenda.

— C'est d'accord ! Laisse-moi un mot car j'ai un dîner de prévu chez Rachel. Et avant que tu me poses la question, sache que la réponse est non : elle n'a prévu personne pour m'accompagner. Elle

me l'a même promis.

Justine rigole.

— C'est ça. On verra.

— Ah, ah... très drôle ! Allez, à plus !

Et je raccroche.

Sally pivote sur son siège.

— Comme menteuse, tu te poses là ! « C'est un mec qui va être garçon d'honneur et comme il avait faim, nous sommes allés déjeuner. Un déjeuner strictement professionnel... » Tu parles...

— Si j'ai vraiment dit ça sur ce ton, alors tu as raison, je mens très mal...

— Il faudrait que je te donne des cours. Et maintenant, au travail et que ça saute ! Termine ce que tu as à faire et je te paye un coup à boire avant que tu te sauves.

— Pourquoi, tu as quelque chose à fêter ?

Elle me fait un clin d'œil.

— Mon chou, des poissons comme Drew, on n'en pêche pas tous les jours ! Et j'estime que tu ne dois pas perdre de temps à le remonter dans tes filets...

Curieux, ce conseil venant d'une mangeuse d'hommes aux dents acérées, non... ?

J'essaie de profiter le plus possible de la vodka citron offerte par Sally. Juste au cas où...

Au cas où Rachel ait ferré pour moi un cavalier de dernière minute... et que je doive remettre ce poisson moi-même à la mer.

Mais voilà, cette fois, Rachel a dit la vérité. Il n'y a pas de « bel inconnu » ni de « nouvelle recrue ». Juste Rachel et Ryan plus deux autres couples que je n'ai jamais rencontrés. Aucune allusion à la Saint-Valentin, mis à part la crème brûlée en forme de cœur que Rachel me sert en me flanquant un grand coup de coude dans les côtes... Mais ça ne me dérange pas du tout. On peut me proposer de la crème brûlée sous n'importe quelle forme et n'importe quel jour de l'année, je serai toujours partante !

En fin de compte, nous passons un moment très agréable.

Je réussis même à discuter longuement avec Ryan, ce qui est plutôt sympa. C'est un peu le retour à la normale, comme au bon vieux temps.

En repartant de chez mes hôtes pour la seconde fois en une semaine, je ne peux m'empêcher de me demander si les choses sont si différentes que ça, cette année...

Va-t-on réellement me laisser tranquille le jour de la Saint-Valentin ?

Une question me vient subrepticement à l'esprit : comment ce dîner se serait-il passé si Drew et moi avions formé le quatrième couple, à cette table ?

Mais une idée chassant l'autre, je me souviens de l'homme qui avait l'habitude d'être assis à mes côtés, à tous les dîners donnés par Rachel et Ryan.

Bon, mieux vaut penser à autre chose...

De retour à la maison, je prends une douche rapide avant d'aller me coucher. Je me tourne et me retourne dans mon lit pendant au moins trois quarts d'heure sans parvenir à trouver le sommeil... Je finis par renoncer et j'allume ma lampe de chevet pour lire un peu. Après que mes yeux ont scanné trois fois la même page, je comprends que la lecture ne m'aidera pas à m'endormir. Je suis bien trop énervée et je n'ai plus de valériane. Quant aux exercices de respiration abdominale et de relaxation de Tania, je n'y crois pas beaucoup, pas plus que d'imaginer un nombre incalculable de moutons en train de sauter une haie...

Je ferme mon livre et j'écoute Justine marcher de long en large dans sa chambre. Lorsqu'elle éteint enfin la lumière, je me lève et je marche sur la pointe des pieds jusqu'au salon. Je prends un verre d'eau et je m'installe sur le canapé pour regarder des images insipides à la télé. Je ne quitte l'écran des yeux qu'une seconde pour saisir mon verre sur la petite table à côté de moi, mais lorsque je regarde de nouveau...

... je pousse un hurlement.

Un hurlement perçant, à vous vriller les tympans. Et quand je suis à bout de souffle, je remets ça.

Encore plus fort...

Cette fois, le minuscule bonhomme en costume rose qui est debout sur la table basse crie à son tour.

Je cesse de hurler en plaquant une main sur ma bouche. Le bonhomme se met à rire — un rire étrange, efféminé — puis il se penche vers moi pour m'offrir... une rose. Une rose rouge.

— Pour vous, mademoiselle...

Il parle avec un accent français à couper au couteau, tout en me faisant la révérence. Mon regard fait le va-et-vient entre la rose et le curieux personnage.

— Vous, vous n'êtes pas français !

Il croise les bras et la rose disparaît comme par enchantement.

— Zut ! Comment l'avez-vous vous deviné ?

— A votre accent, pour commencer...

Mon regard descend, scrutant le sol autour de la table basse pour retrouver la rose.

— O.K., j'ai compris. Je vais y travailler !

Etrange... Je ne vois plus la rose nulle part. Mais le plus bizarre, c'est quand même la présence de ce lilliputien sur ma table basse.

Je me retourne pour jeter un coup d'œil dans le couloir. Où est Justine ? Elle aurait dû m'entendre crier et rappliquer en courant ! Essayons de faire la conversation au petit bonhomme le temps que ma copine vienne me sauver.

— Vous connaissez beaucoup de mots français ?

J'ai entendu la police dire que c'est ce qu'il faut faire en pareille situation... Rappeler à son vis-à-vis qu'on est un être humain, avec des sentiments.

Il hausse les épaules.

— Bof... le tout-venant. Les « Bonjour, comment allez-vous ? » ou « Parlez-vous français ? », des bêtises de ce genre. Les notions de base, quoi !

Je regarde une nouvelle fois du côté du couloir. Mais où est passée Justine ?

— Elle ne viendra pas.

Mon regard revient sur le petit homme et ma respiration s'accélère un peu. Je me souviens de Mme Batty-Smith, et ma gorge se serre.

— Je suis en train de rêver, n'est-ce pas ?

— A votre avis ?

— Je... je ne sais pas. Je suppose que oui.

Décidément, j'aurais dû prendre le temps d'aller chez le médecin entre hier et aujourd'hui. Il y a sûrement quelque chose qui cloche, côté santé. Je suis peut-être sujette à des crises d'épilepsie ou d'apnée du sommeil ou que sais-je encore... A moins que ce ne soit pire.

Bien pire.

Une tumeur au cerveau, par exemple.

Le bonhomme s'agite.

— Mais non, voyons ! Vous n'avez pas de *tumeur au cerveau*...

Ça alors ! Je regarde de nouveau la petite silhouette là, sur la table basse et je tente de faire un état de la situation avec toute la lucidité qu'on peut en avoir lorsqu'on se retrouve face à un petit bonhomme venu de nulle part qui s'est incrusté dans votre salon et qui lit dans vos pensées !

Je ne sais plus quoi penser. Je lève le bras pour examiner mon bleu. Il est tout petit. Il s'efface lentement, mais sûrement. Non, je ne sais plus quoi penser, si ce n'est que je dois être très angoissée pour vivre de nouveau ce genre de situation. Peu importe, d'ailleurs...

L'important, dans l'immédiat, c'est de réagir. J'ai appris suffisamment de choses de mon expérience avec Mme Batty-Smith pour savoir que, côté apparitions, mieux vaut s'adapter aux événements et faire tout ce que mon cerveau me commande de faire. Dès que j'essaie de lutter contre, les choses ont tendance à se gâter.

Je vais donc faire comme si j'avais joué toute ma vie les *Lucy in the Skies With Diamonds*, et je verrai bien ce qui se passe. Et demain à la première heure, je foncerai chez mon médecin.

Si je ne suis pas victime d'une hémorragie cérébrale avant, naturellement !

Le petit bonhomme s'écrie d'un ton jovial :

— Moi, ça me va !

Et il commence à inspecter les lieux.

Je retrouve peu à peu mon calme... jusqu'à ce qu'il se retourne. Car là, je perds complètement les pédales. C'est à cause de son dos... Figurez-vous que le mec qui trône sur ma table n'est pas un quelconque avorton : c'est Cupidon en personne !

Ce qui le trahit, ce sont ses ailes et aussi l'arc et la flèche.

Je ne me souviens plus si j'ai déjà évoqué la haine très particulière que je voue à Cupidon. Au cas où j'aurais oublié, je vais m'empresser d'y remédier.

Que ce soit bien clair : je déteste les Cupidon et autres chérubins. Je hais leurs petits ventres tout ronds, leur côté rabougri. Et je déteste les dorures tape-à-l'œil dont ils se parent pour les mariages.

Le bonhomme se retourne une nouvelle fois vers moi.

— Est-ce vrai, ma beauté ?

J'en reste bouche bée. Et je me cale au fond du canapé, le plus loin possible de lui, hors d'atteinte... Comment fait-il pour deviner toutes mes pensées ? A propos — et bien que ça n'ait aucun rapport —, je me demande ce qu'il porte sur lui. Je suis partagée entre l'envie de rester à bonne distance, et la curiosité... Attendez, ça ne peut pas être... et pourtant si... Je me penche en avant pour le toucher.

Le bonhomme recule d'un pas.

— Dites donc ! On ne touche pas ce qu'on ne peut pas se payer, ma chérie !

Je continue de le fixer, incrédule.

— Est-ce vraiment du velours ?

— Le plus fin des velours.

— Du *velours rose* ? Le plus beau qui soit, naturellement.

— Absolument. Pourquoi, ça vous pose un problème ?

Je ne crois pas, non. Ça m'est égal. Après tout, c'est *mon* hallucination à moi et j'ai eu au moins la bonne idée de ne pas m'avoir choisie *moi* pour porter cet accoutrement ridicule. Je vous

laisse juge : notre Cupidon porte une veste de velours rose avec un œillet blanc ourlé de rose à la boutonnière, assortie d'une chemise blanche à jabot qui, depuis les années 70, a résisté tant bien que mal à l'épreuve du temps. C'est tout de même assez bizarre, comme tenue, d'autant qu'en règle générale, Cupidon ne porte pas grand-chose sur le dos.

— Vous m'avez l'air d'une experte, ma jolie... mais que feriez-vous à ma place ? J'avais le choix entre ne rien porter du tout ou juste une bande de velours rouge à l'endroit stratégique. J'ai donc décidé d'enfreindre la loi.

Je m'intéresse à présent à son début de calvitie et je contre-attaque.

— Et cette mèche ramenée sur le devant ?

Il hausse les épaules.

— Ça me donne *un petit plus*... enfin, façon de parler car je fais dix ans de moins ! Vous me donnez quel âge ?

Que voulez-vous répondre à ça ? Il est persuadé que sa mèche artistiquement ramenée sur le front lui donne *un petit plus* ! Je ne fais aucun commentaire.

Il ne répond donc pas.

Dans le silence qui suit, je trouve enfin le temps d'accorder un peu d'attention au détail qui me tarabuste depuis que j'ai cessé de hurler, tout à l'heure. Ce bonhomme me dit quelque chose, je lui trouve un air vaguement familier. C'est cette couleur rose...

Ça y est, j'ai trouvé ! Je pointe le doigt vers lui en reculant si loin au fond du canapé que je finis par me retrouver assise sur la tête. Il me faut un certain temps avant de pouvoir articuler une phrase cohérente.

— Mais bien sûr ! C'est *vous*... C'est vous que j'ai vu ! Ces histoires de flash rose ! Je serais capable de reconnaître cette couleur n'importe où. Je ne suis pas folle...

Je m'arrête, prenant conscience de la bizarrerie de la situation : il n'est déjà pas courant d'être en grande conversation avec Cupidon, mais un Cupidon en veste de velours rose...!

— ... enfin, je crois.

— Je vous l'accorde. Bien, le moment est peut-être venu de me présenter... Je m'appelle Tony. En général, on me connaît sous le nom de Cupidon, mais ce soir, je remplace le Fantôme de la Saint-Valentin Passée.

La Saint-Valentin Passée ? Ça me rappelle quelque chose. Attendez, ce n'est pas ça dont Mme Batty-Smith m'a parlé ? Mais si... Elle m'a dit que je recevrais la visite de trois esprits et ça m'a aussitôt fait penser au conte de Noël de Dickens où le vieux Scrooge a la vision d'un Noël Passé, Présent, et Futur. Pour ce qui est d'une Saint-Valentin

Passée, en revanche... ça ne me dit rien. Mais je me souviens que Justine m'a taquinée à propos de ce livre, l'autre jour. Que m'a-t-elle dit, déjà ? Ah oui... qu'il me faudrait un chariot élévateur pour le hisser jusqu'à mon lit. Ça y est, j'ai compris !

J'amorce un mouvement pivotant sur le canapé de façon à pouvoir guetter le couloir.

— Tout ça est ridicule. Justine, c'est bon... tu peux sortir, maintenant ! Idem pour les caméras.

Rien ne se passe.

J'attends un bon moment avant de me retourner. Et là, je pars d'un rire nerveux. Que faire d'autre, d'ailleurs ?

— Attendez... vous avez bien dit Tony ?

— Le seul, l'unique... pour un spectacle exceptionnel.

Mon fou rire redouble.

Il n'a pas l'air de trouver ça drôle.

— Tony... ça ne vous plaît pas, comme nom ?

Attention, Liv ! Tu n'es pas censée le critiquer.

— Pas du tout. Je suis désolée, je ne voulais pas vous froisser. C'est juste que... je ne m'attendais pas du tout à ce que Cupidon ait un nom.

Je marque une pause pour reprendre mes esprits (si j'ose dire...) Fais semblant de jouer le jeu, Liv ! C'est la seule chose à faire.

— Dites-moi, Tony, que faites-vous ici ? Je veux dire, sur ma table basse ?

— Je viens de vous l'expliquer : je remplace le Fantôme de la Saint-Valentin Passée. Il est occupé... un rendez-vous galant, je crois. Alors je suis venu à sa place pour vous sauver.

Il me raconte ça comme si j'étais forcément au courant. Il doit même être persuadé que je l'ai noté dans mon agenda !

— Et de quoi voulez-vous me sauver ?

— Mais... de vous-même !

Bien sûr, que je suis bête ! Une vraie tête de linotte. Je l'ai pourtant noté dans mon calepin à la date du mardi 9 février : *ne pas oublier de laisser tomber le séchoir accidentellement dans l'eau en prenant mon bain de minuit...*

Tony, qui a naturellement lu dans mes pensées, réagit aussitôt.

— Très amusant ! Mais sachez que je suis vraiment venu vous aider. Et ne vous croyez pas obligée d'adopter ce ton railleur.

Il plonge la main dans sa poche arrière et en sort un paquet de cigarettes.

— Vous permettez que je fume, avant que nous ne partions ?

— Si vous y tenez vraiment... Mais je préfère que vous alliez sur le balcon, si ça ne vous fait rien...

C'est seulement au milieu de ma phrase que je reviens sur ce qu'il a dit.

— Attendez un peu... Qu'est-ce que vous venez de dire ? Nous allons partir ?

Décidément, de tous mes rêves, celui-ci est le plus étrange.

— Mais bien sûr ! Allez, venez !

Il saute de la table basse pour traverser la pièce.

Toujours assise, je le regarde faire.

Arrivé au milieu de la pièce, il pivote vers moi.

— J'ai dit, *venez* ! Plus tôt nous partirons, plus vite nous serons revenus.

J'hésite une seconde puis je me lève et je fais prudemment un pas ou deux en avant.

— Alors...?

Je risque un œil vers le balcon tout en réfléchissant à ce que Tony vient de me dire : nous avons quelque chose à faire avant de revenir. Ce n'est pas totalement incohérent, je veux dire que tout ça doit faire partie de mon rêve ou de mon hallucination. Et plus vite j'en aurai fini avec ce qui doit être accompli, plus vite je serai débarrassée de cette histoire, et je pourrai enfin dormir un peu. Et prendre rendez-vous avec mon médecin.

Je fais un autre pas en avant vers le balcon.

— Bon, d'accord.

— Ah, les femmes...!

Il essaie d'atteindre la poignée, mais comme il est trop petit, il fait des sauts de cabri pour ouvrir la porte du balcon.

— Laissez-moi faire !

Je franchis le dernier pas qui me sépare de lui.

— Merci, mon cœur.

Il sort sur le balcon et allume aussitôt une cigarette. Je le regarde inhaler sa première bouffée, puis l'exhaler lentement.

— Je me sens mieux ! J'en avais bien besoin.

Je jette un dernier regard dehors avant de franchir moi-même la porte du balcon. Je n'ai pas envie de revivre ce que j'ai vu dans la galerie des glaces du crématorium. Mais je ne vois rien d'inquiétant, tout semble calme, l'air est frais. On entend peu de bruits, à part ceux qui nous parviennent par bribes des immeubles qui nous entourent — le type qui regarde la télé ou qui bavarde avec ses coloc ou ses copains. Je ne quitte pourtant pas Tony des yeux, l'expérience avec Mme Batty-Smith m'a servi de leçon ! Il continue de tirer sur sa cigarette avec délices et je me dis que je devrais être plus perturbée que je ne le suis par cette histoire... Cupidon est sur mon balcon, il

s'appelle Tony et porte une veste de velours rose avec un œillet à la boutonnière et une chemise à jabot, et il me fait attendre pendant qu'il finit sa clope...!

Il surprend mon regard et réagit avec un temps de retard.

— Bon, d'accord. Désolé, on y va.

— Comment ça, on y va ?

— C'est bien ce que je vous ai dit, non ? Donnez-moi la main ?

Il me tend la sienne. J'hésite, ne sachant pas où il veut m'emmener et surtout *comment* il compte m'y emmener !

— Oh, j'allais oublier... Vous faites partie de ces gens qui détestent Cupidon, je me trompe ?

— Ça n'a rien de personnel, vous savez. Je...

— Rien de personnel ? Rien de personnel ? Ça, c'est ce que vous dites ! Mais rassurez-vous, vous n'êtes pas la première. J'en ai vu des centaines et j'ai une petite surprise pour les gens comme vous.

Sur ce, il ouvre sa main et quelque chose apparaît soudain à l'intérieur. Ça ressemble à un harnais, comme ceux qu'on met aux enfants quand on fait ses courses pour qu'ils ne se perdent pas.

— Non, mais vous rêvez ? Je n'ai pas cinq ans, toute de même. Et c'est un peu...

— Spécial ? Oui, je sais.

L'espace d'une seconde, il a l'air démoralisé, mais il se reprend et me sourit.

— J'essaie toujours celui-là en premier. Ça ne coûte rien d'essayer, pas vrai ?

Dans un éclair, le harnais disparaît et un autre type de harnais pour enfant apparaît dans la main de Tony. Cette fois, c'est le modèle avec le long cordon en plastique et qui s'attache au poignet avec du Velcro.

— Franchement, ce n'est guère mieux !

Mais je tends quand même la main.

— Bien. Alors, vous êtes prête ?

— Non.

Et cette fois, je ne plaisante pas. Je pense vraiment que je ne suis pas prête à ça... même si j'ignore ce que c'est.

Il lève la tête et me fait un clin d'œil.

— Pas de chance, ma grande.

Je sens qu'on tire mon poignet en l'air, et tout devient noir.

Lorsque je prends conscience que mes pieds ne sont plus sur le carrelage du balcon, il fait toujours noir. Puis peu à peu, la lumière revient et je commence à reconnaître des formes autour de moi.

— Mais...

La vive lumière du soleil me fait cligner des yeux. J'aperçois le grillage qui entoure le poulailler, l'aire de jeux, le bâtiment de bois clair...

Tony m'empoigne le bras et défait le Velcro.

— Mais c'est mon école primaire ! Pourquoi sommes-nous ici ?

— Ce n'est pas ma décision. C'est *vous* qui nous avez amenés ici.

— Moi ?

— C'est bien ce que j'ai dit, en effet.

Je n'y comprends rien. Si c'est moi qui ai décidé de venir ici, ça signifie que c'est *moi* qui ai le contrôle des événements...

Tony soupire en regardant sa clope.

— Vous dites que c'est votre école primaire ? J'ai dû mal à vous croire...

Il inhale une dernière bouffée avant d'écraser le mégot sous son pied. Je note pour la première fois qu'il porte des chaussures de daim blanc. Je n'en crois pas mes yeux.

Sans attendre qu'on me le demande, j'ouvre le loquet qui ferme la grille donnant accès au terrain qui entoure l'école. Nous entrons et je referme la grille derrière Tony. Je quitte le petit chemin bétonné pour marcher sur l'herbe desséchée, et je commence à regarder lentement autour de moi, replongeant dans mes souvenirs.

— C'est vraiment bizarre. J'ai l'impression d'y être. Tout est exactement comme avant.

— Forcément, puisque *vous y êtes* !

Je regarde Tony parler, mais sans vraiment prêter attention à ce qu'il dit. Dans un brouillard, je me dirige vers le toboggan et je promène la main sur le plan incliné. Je suis surprise d'avoir cette capacité de toucher les choses, jamais encore je n'ai fait un tel rêve. Je

continue de regarder autour de moi.

Je pointe le doigt vers le rocher qui émerge de la terre, en fin de parcours du toboggan.

— Regardez ! Leanne Johnson s'est cassé deux dents, sur ce caillou. Elle descendait la tête la première et n'a pas pu s'arrêter à temps.

J'aperçois soudain les deux tuyaux colorés, quelques mètres plus loin. Délaissant le toboggan, je cours vers eux et je me penche pour regarder à l'intérieur. Ça me rappelle un souvenir bien précis et je ne peux m'empêcher de sourire.

— C'est là-dedans que j'ai embrassé Ben Smart. C'était mon premier baiser.

Puis je me tourne vers l'autre tuyau, perplexe.

— A moins que... c'était peut-être dans celui-là...

Tony me rassure.

— Non, c'était bien ici. J'étais présent, j'ai tout vu.

— C'est vrai ?

Je lui lance un clin d'œil malicieux en me relevant. Je me demande ce qu'il a pu voir d'autre au fil des ans...

— Vous voulez le savoir ?

— Espèce de... voyeur !

Je m'efforce d'avoir l'air en colère, mais je ne peux m'empêcher de sourire en coin. Abstraction faite de son harnachement, il y a quelque chose de chaleureux chez ce Tony. Si seulement Mme Batty-Smith avait pu être comme lui !

Je regarde à présent du côté de l'école. C'est là que j'ai fait « mes classes »...

— Vous voulez entrer ?

— Je peux ?

Tony hoche la tête.

— Dans ce cas, je veux bien.

Tony sur les talons, je fonce vers les marches que j'ai gravies et descendues un bon millier de fois. Nous traversons la cour où je jouais à la marelle et, tout en montant l'escalier, je passe la main sur la rampe usée et polie par les ans.

Nous entrons.

Je reconnais immédiatement l'odeur. Une odeur de sandwichs au fromage, de boissons vitaminées rouge ou verte et de désinfectant. Tout est exactement comme dans mon souvenir, jusqu'au lino défraîchi et aux casiers de bois le long du mur. Je reste un moment sans bouger, comme pour emplir mes poumons de toutes ces odeurs familières. Puis je me dirige vers les casiers.

— J'avais l'habitude de ranger mon sac ici...

Je me baisse et mon sang se fige. Je viens de reconnaître mon sac !

Je le sors en vitesse et je m'assieds par terre en tailleur. J'ouvre la fermeture à glissière et je fais tomber sur mes genoux tout ce qu'il contient.

Clic-clac. Debout devant la porte, Tony s'amuse à ouvrir et fermer son briquet.

Je brandis mes trophées.

— Regardez, c'est la boîte où j'emportais mon déjeuner ! Et là, c'est mon classeur. Pas de doute, c'est bien *mon* sac !

Il hoche la tête sans dire un mot et continue de jouer avec son briquet.

Je fais l'inventaire de mes trouvailles, une à une. Comment est-ce possible ? J'ai l'impression de me retrouver *vraiment* à l'école primaire. Comme si...

Juste à cet instant, j'entends des bruits de voix. Je commence à me relever doucement, en m'accrochant aux casiers pour m'aider. Une fois sur mes pieds, je descends en courant les quelques marches qui me séparent du couloir et de la vitre qui donne sur la salle de classe.

Je braque aussitôt les yeux vers la place que j'occupais... *Et je me vois*, sur la deuxième rangée à partir du fond, la troisième à droite !

Pas de doute, c'est bien moi. Avec mes nattes et mon uniforme. Je tiens à la main un crayon sur lequel on peut lire : « J'apprends à tenir correctement mon crayon. »

Je suis au cours préparatoire.

Je colle mon nez à la vitre pour mieux voir ce qui se passe à l'intérieur. Je fais du découpage, un truc colorié en rouge, et je suis si appliquée que je tire un peu la langue. Cette vision m'arrache un sourire, car j'ai conservé ce tic.

Je scanne des yeux le reste de la pièce. Tous les enfants font du découpage, du collage ou du coloriage.

Il me faut peu de temps pour me rappeler quel jour c'était.

Tout à coup, la maîtresse s'adresse aux élèves. C'est Mlle McClusky. Je l'adorais, c'était l'une de mes maîtresses préférées. Papa aussi l'aimait bien. Mais aujourd'hui, lorsque je la regarde avec mes yeux d'adulte, je comprends pourquoi il l'aimait tant, sans doute une de ces relations très privilégiées parent/enseignant que l'école faisait tout pour décourager... Il faut dire que la demoiselle est très jeune, jolie, et que sa jupe est très courte. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle se tourne vers la vitre... Gênée, je recule d'un pas. Je suis d'autant plus embarrassée que je suis toujours en pyjama, je viens seulement de m'en souvenir.

Tony, qui m'a rejointe, me rassure.

— Ne vous en faites pas, ils ne peuvent pas vous voir.

— Ah bon ! Alors je peux entrer ?

— Allez-y, faites-vous plaisir !

J'ouvre lentement la porte, en regardant bien autour de moi avant d'entrer. Puis je fais quelques pas, et je m'arrête de nouveau pour passer en revue les visages qui me font face : je tiens à m'assurer qu'ils ne me voient pas.

— Je viens de vous dire que non ! Ils ne peuvent pas non plus vous entendre.

Tony se dirige vers l'un des enfants assis au premier rang. C'est Julie Brodie. Tony demande :

— Que faisiez-vous donc tous, ce jour-là ?

Il se tord le cou pour voir de près ce que la petite est en train de découper.

— Des cartes... pour la Saint-Valentin !

Je descends l'allée jusqu'à mon pupitre. Tout paraît si petit. Les pupitres, les chaises... tout est minuscule.

Arrivée au fond de la classe, je m'arrête devant *moi*. Parfaitement, devant *moi*... C'est incroyable !

Je me penche en avant. Je suis même obligée de me mettre à genoux pour poser les coudes sur le pupitre. Et je vois la petite fille que j'étais il y a vingt-deux ans se concentrer sur ses travaux de découpage. Arrivée à la moitié du cœur rouge dessiné sur la feuille, elle lève le nez et regarde ce que font les autres gosses, puis elle se remet à l'ouvrage, toujours en tirant la langue.

Je souris et je cherche Tony du regard.

Il est à côté de Mlle McClusky. Très, très près. Bien trop près, car je viens de comprendre ce qu'il est en train de faire : monsieur Cupidon regarde sous sa jupe !

— Fichez-moi le camp d'ici, espèce de sale...

Il sursaute et recule d'un pas.

— Hé là, ce n'est tout de même pas ma faute si je suis aussi petit ! Et sa...

Au même moment, McClusky change de position, ce qui fait remonter sa jupe. Tony ouvre de grands yeux en levant le pouce d'un air approuvateur, ne perdant pas une miette du spectacle. Puis il se retourne vers moi.

— Désolé, ma chère. Mais c'est aussi sa faute à elle...!

Il ajoute avec un clin d'œil :

— ... si vous voyez ce que je veux dire.

Il tire sur la jupe de Mlle McClusky d'un air entendu, pour bien me faire comprendre que la jupe de la demoiselle n'est peut-être pas aussi longue qu'elle le devrait.

— Bon, d'accord ! Ça va...

Cette petite expérience a au moins le mérite de me prouver qu'avec ce mec, je peux discuter. Contrairement à Mme Batty-Smith, il ne me fait pas peur. Quand j'y repense, à cette femme... Je la revois

enfoncer son index dans mon plexus en me foudroyant du regard. Mon Dieu, quelle horreur ! Je tente de chasser cette image de mon esprit.

— Je vois ce que vous voulez dire, ce n'est pas ce qu'on appelle un canon, cette nana ! Mais ne vous inquiétez pas, elle n'est pas si terrible...

Pas si terrible ? Personnellement, je n'aurais pas dit ça d'elle. Car sur mon échelle de Richter à moi, graduée de 1 à 10 selon le degré de terreur que les gens m'inspirent, je lui aurais donné un bon 8,5 !

Quelque chose attire mon attention.

— Oh, regardez ! C'est Louise... ça fait des années que je ne l'ai pas vue.

Je fonce vers son pupitre. Le petit garçon derrière elle se penche pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Mais c'est le Morveux... !

Tony a l'air un peu perdu. Je me fais un plaisir de lui expliquer.

— Ce même avait la fâcheuse habitude de se moucher dans sa manche...

Je suis absorbée dans la contemplation de tous ces visages d'enfants. Je les reconnais tous. En revanche, je ne me souviens que de quelques noms.

Je sursaute lorsque Mlle McClusky se met à taper dans ses mains pour réclamer l'attention de ses élèves. Je vois son regard se déplacer, puis s'arrêter sur une enfant du deuxième rang. Elle s'approche de la fillette et lui tend quelque chose.

— Maria, prends ce sac en plastique et passe dans les rangs pour récupérer tout ce qui est à jeter.

Maria se lève et s'exécute de bon gré.

Je tourne de nouveau les yeux vers la petite fille que j'étais, et qui s'évertue à coller quelque chose sur le cœur rouge qu'elle vient de découper. Elle n'arrête pas de tremper son pinceau dans le pot de colle, et elle colle, elle colle... Lorsque Maria arrive avec son sac, elle ne lève même pas la tête. Alors Maria attend, attend... et finit par tendre la main pour attraper elle-même les restes de papier. Mais le collage n'est pas terminé ! Au bout d'un moment, la petite applique un dernier point de colle, puis relève la tête, apparemment satisfaite.

Voilà, c'est fait.

Je ris de voir combien c'est important, pour elle. Chaque infime morceau de papier, chaque point de colle prend une importance démesurée. Il y a un petit côté « tout ou rien ».

— Vous disiez ?

C'est Tony qui joue encore les curieux.

Je lui réponds en continuant de *me* regarder.

— Je regrette tellement de ne plus être une enfant ! J'adore ce côté

perfectionniste des gamins. Ils savent ce qu'ils veulent, ils ont toujours un avis tranché sur tout. Je *déteste* ceci, j'*adore* cela, il n'y a jamais place pour le doute, ou les nuances... Je *déteste* le rouge, j'*adore* la réglisse.

Tout en parlant, je me dis que sur ces deux points, je n'ai pas tellement changé. Je suis toujours aussi allergique au rouge et je ne peux pas résister à un bâton de réglisse !

— En ce qui me concerne, j'ai du mal à vous donner mon avis. Je viens tout juste d'avoir deux cents ans !

— Seulement deux cents ans ?

J'ai suffisamment potassé le sujet pour savoir que Cupidon est censé être légèrement plus vieux que ça...

— A partir de deux cents ans, nous arrêtons de compter. C'est comme vingt et un ans pour vous...

O.K., je comprends mieux. J'hésite à lui demander carrément son âge lorsque la cloche retentit. Je fais un bond en l'air et je me retourne vers la maîtresse.

Elle a l'air ravi. Et c'est à coup sûr la personne la plus soulagée de toute la classe.

— C'est l'heure de rentrer chez vous, les enfants ! J'espère que tout est bien rangé. Et n'oubliez pas votre livre de lecture.

Soudain, les enfants sont partout. Ils passent près de moi en se bousculant, dévalent les travées en courant. Et je ne vous parle pas du boucan qu'ils font, entre ceux qui jacassent et ceux qui rangent leurs affaires !

Mlle McClusky s'époumone :

— On ne court pas dans les couloirs ! C'est valable pour toi aussi, Stephen.

Elle tente d'attraper par l'épaule un gamin qui passait devant elle, mais il ne s'arrête pas et passe la porte en courant, puis descend le couloir jusqu'aux casiers pour récupérer son sac. C'est seulement après son départ que je pense à regarder au fond de la classe pour voir la petite fille que j'étais. Pourquoi est-elle toujours là ?

Elle est assise à son pupitre, un sourire radieux aux lèvres...

Elle tient dans sa main une carte de la Saint-Valentin.

— Regardez ! Je m'en souviens.

Je me glisse derrière sa chaise pour voir la carte par-dessus son épaule.

— Elle devrait en avoir une de Louise et une de... Attendez ! Je crois que...

Au moment où je vais prononcer son nom, il arrive.

Stuart.

— Le voilà ! Ce qu'il est mignon...

Le gamin arrive vers la petite fille et lui tend timidement une carte. Puis il fait demi-tour et s'enfuit à toutes jambes de la salle de classe.

Et moi, petite fille, je pouffe en regardant Louise qui est assise pas très loin de moi et qui se met aussitôt à glousser.

C'est alors que le Morveux commence à chanter tout fort :

— Liv est amoureuse de Stuart, Liv est amoureuse de Stuart !

Louise pivote sur son siège et lui pince le bras en disant :

— C'est même pas vrai !

Je me tourne vers Tony.

— En fait, il avait raison. J'avais vraiment le béguin pour ce bon vieux Stuart.

— Si c'est pour me raconter des choses que je sais déjà, je ne vois pas l'intérêt... Enfin, réfléchissez un peu ! Qui a manigancé tout ça, d'après vous ?

Il a l'air vraiment vexé.

— Désolée.

— Parfaitement, je *suis* vexé ! Vous comprenez, c'est mon boulot...

Et le voilà parti.

— Où allez-vous ?

— Dehors.

Au moment où je m'apprête à discuter, à dire que je veux rester encore un peu, la petite Liv se lève et quitte la salle, suivie de Louise et du Morveux. Je suis les trois bambins dans le couloir, puis le Morveux abandonne les fillettes qui attrapent leur sac et dévalent les marches à toute vitesse.

Je me tourne vers Tony, qui est en train de s'admirer dans la glace au-dessus du lavabo, près de la porte. Il remet sa fameuse mèche en place...

— Quelle est la suite du programme ?

— C'est bien, ces histoires de gosses, non ?

— Quand on a six ans, oui. Bon, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

J'avance sur le perron pour regarder le terrain de jeu. Mais le soleil m'aveugle et je suis obligée de fermer les yeux une seconde...

Lorsque je les rouvre, je me retrouve chez moi.

Je dois m'habituer peu à peu à l'obscurité qui m'entoure.

— Pas d'affolement, surtout. Il y a un changement de décor.

Je commence à distinguer des choses autour de moi. Un canapé, un fauteuil. Nous sommes bien chez moi... mais c'est la maison de mon enfance, là où j'habitais quand j'avais six ans et que ma mère... était toujours là.

Tony et moi sommes dans le salon aux meubles tapissés de velours

brun. Même après toutes ces années, je me souviens que j'adorais ce tissu. C'était doux, je posais la joue dessus et je m'endormais aussitôt sur les coussins. A en juger la lumière ambiante, nous devons être en fin d'après-midi. Dehors, il fait toujours soleil, mais l'air est frais. Une légère brise entre par les portes-fenêtres et ressort par le balcon.

Tiens, où est passé Tony ?

— Je suis là !

Je finis par le trouver, assis dans le fauteuil de mon père. Sa minuscule silhouette se perd dans les coussins.

J'entends soudain une voix familière. Je me fige, le souffle court.

— Liv ? Olivia, où es-tu ?

J'entends ma voix de petite fille répondre :

— Ici, dans ma chambre !

— J'ai quelque chose pour toi.

J'entends bouger le rideau de perles qui sépare le salon de la cuisine, et elle apparaît.

Ma mère.

Ça fait vingt ans que je ne l'ai pas vue.

J'ai toujours pensé que mon premier réflexe en la revoyant serait de lui crier combien j'ai souffert quand elle nous a quittés, papa et moi, du jour au lendemain sans laisser de traces — si ce n'est les papiers de divorce chez un avocat. Mais aujourd'hui, je suis incapable de crier. Le seul son qui sort de ma gorge n'est qu'un vague coassement.

— Maman...

J'ai la gorge sèche.

Tout à coup, la petite Liv que j'étais entre en coup de vent dans la pièce, soupçonnant sans doute qu'il y a du cadeau dans l'air !

Ma mère se penche pour se retrouver nez à nez avec sa fille. Avec moi... Elle cache quelque chose derrière son dos.

— Quelle main tu choisis ?

La petite pointe le doigt vers la main droite de sa mère.

— Euh... celle-là.

— Gagné ! Du premier coup !

Ça, c'était notre grand jeu, à maman et à moi, une blague entre nous. Nous savions toutes les deux que, quoi qu'elle cache, c'était toujours dans sa main droite...

Ma mère lui tend alors un objet.

— C'est quoi ?

— Un cœur en pain d'épices. Pour la Saint-Valentin. Il est beau, non ?

La petite Liv hoche la tête en inspectant le cadeau.

Ça me donne envie d'y rejeter un coup d'œil, même si je n'ai aucun

besoin de le voir pour m'en souvenir. Ce cœur en pain d'épices, je le connais dans les moindres détails.

Du haut de ma grande taille, j'ai une vue plongeante sur les décorations faites à la douille, les petites roses en sucre glace. C'est très joli. Celui qui a fabriqué ce cœur y a mis beaucoup d'amour. Il y a consacré beaucoup de temps et d'efforts. Je me rappelle qu'à l'époque, je n'aimais pas le pain d'épices, mais ça m'était égal car il n'était pas question de le manger, ce cœur ! J'y tenais trop. Il me fascinait, comme s'il venait d'une autre planète, du jardin enchanté d'une bonne fée. Je l'ai conservé tellement longtemps qu'il a fini par moisir. Mon père a été obligé de le sortir de ma chambre en cachette, en le tenant avec des pincettes, et de le remettre en personne à l'éboueur le jour du ramassage.

Tony met fin à ma méditation.

— Il faut partir.

— Mais je ne lui ai pas encore donné sa carte ! Et...

Je vois ma mère disparaître peu à peu tandis que l'obscurité envahit de nouveau la pièce.

Puis la lumière revient, et je m'aperçois que nous sommes revenus dans le couloir de mon école. Oui, c'est bien le même couloir...

Tony me fait signe de le suivre jusqu'à la salle de classe.

— Vous allez voir, ce n'est plus la même.

Je jette un coup d'œil à l'intérieur.

— Oh...! Mlle Hopkinson.

Difficile d'oublier une telle femme.

— Oui, je sais... Je n'ai pas été d'un grand secours pour elle. Elle est un peu...

— Frigide ?

Je n'ai pas réfléchi, le mot est sorti d'un coup.

— On peut dire ça...

Je me souviens qu'à l'époque déjà, j'avais ma petite idée là-dessus. C'est le Morveux qui nous a appris ce mot un jour, en commençant à le faire circuler sur le terrain de jeux. Apparemment, son père avait dû le prononcer à la maison à la suite d'une réunion parent/enseignant qui s'était mal passée... Naturellement, aucun de nous n'avait la moindre idée de ce que ça voulait dire, mais nous avons trouvé le mot très marrant !

Je constate que, cette année encore, les élèves fabriquent des cartes pour la Saint-Valentin. Je passe les visages en revue et je finis par me trouver... Apparemment, ce n'est pas la joie !

Mlle Hopkinson s'adresse à ses élèves d'un débit saccadé.

— Et n'oubliez pas, vous ne ferez chacun qu'une seule carte destinée à votre maman. Nous n'allons quand même pas passer la

journée à découper des cœurs rouges en papier ! Nous avons des exercices à faire, vous avez encore beaucoup de choses à *apprendre* et je serais vraiment très surprise que vous appreniez quelque chose aujourd'hui...

Sa voix s'estompe, et la dernière phrase est pratiquement inaudible. Elle se retourne vers le tableau noir.

Je guette la réaction de la petite Liv. On dirait que ses travaux de collage ne suscitent guère d'enthousiasme chez elle, cette année. Et soudain, je comprends tout. Mlle Hopkinson, l'école primaire, le mois de février...

Ma mère est partie début janvier.

Je cherche Tony du regard. Il est debout dans le couloir, et dès que je le vois, le soleil m'aveugle de nouveau. Je cligne des yeux et je me retourne vers la classe.

Sauf que... il n'y a plus de classe.

Cette fois, nous nous retrouvons dans la salle de séjour d'un appartement. Un deux pièces minuscule et sordide que j'ai partagé avec mon père juste après la vente accélérée de notre maison. Nous avons loué cet appartement en attendant d'acheter une nouvelle maison dans une autre banlieue, à l'autre bout de la ville. Une maison et une banlieue qui ne nous rappelleraient pas constamment, à mon père et à moi, la présence de sa femme... de ma mère.

J'aperçois mon père, en plus jeune bien sûr, debout près de la porte d'entrée qu'il maintient ouverte.

— Bonjour, mon poussin.

La petite Liv gravit au pas de course les dernières marches qui la séparent du perron et son père la cueille au passage pour la soulever à bout de bras.

— Bonjour, papa !

Il la repose par terre et la débarrasse de son sac à dos. Puis ils passent dans le salon et il s'assied dans le fauteuil où Tony s'était installé auparavant, et qui est plutôt à l'étroit dans cette minuscule pièce.

— Qu'est-ce que tu as pour moi, aujourd'hui ?

Mon père fouille dans mon sac à dos d'enfant. Il en sort la boîte dans laquelle j'emportais mon déjeuner et l'ouvre. Il y a des restes de repas.

— On dirait que tu n'aimes plus les sandwiches au beurre de cacahuète, hein ?

Je lui réponds, comme si c'était une évidence :

— J'ai horreur de ça.

— La semaine dernière, c'étaient tes préférés, à condition qu'ils soient bien croquants.

— Maintenant, j'aime mieux les sandwiches *Devon*. Louise en a tout le temps. Ceux avec le *smiley* dessus.

— Ah bon, je crois qu'il ne me reste plus qu'à en acheter, de préférence avec un *smiley* dessus. C'est sûrement meilleur.

Il s'assied, se retrouvant à la hauteur de la petite qui rétorque.

— Parfaitement !

— J'imagine que c'est bourré de conservateurs, mais que ne ferait-on pas pour un *smiley*, hein ?

Manifestement, la petite Liv n'a aucune idée de ce que signifie le mot « conservateur »...

Mon père pose la boîte par terre et sort un livre du sac.

— Nous avons un peu de lecture à faire ce soir, non ?

— Et aussi des devoirs. Et si jamais on ne les fait pas, Mlle Hopkinson nous crie après !

Mon père sort du fond de mon sac un papier rouge tout froissé.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

La petite Liv ne répond pas.

Mon visage se crispe. Je me souviens de ce moment... Je le regarde défroisser la boule de papier en sachant déjà ce que c'est.

Il déchiffre les lettres « MAMAN » écrites en majuscules, et comprend tout de suite de quoi il s'agit.

La petite Liv fait alors quelques pas en avant pour lui arracher le papier des mains. Un peu trop brusquement, car la feuille se déchire.

— Je déteste Mlle Hopkinson. Je la déteste et je ne veux plus retourner dans cette école imbécile.

Elle jette par terre les deux morceaux de papier rouge et sort en courant de la pièce. Mais dans ce minuscule appartement, difficile de s'isoler. Alors elle se précipite vers la salle de bains, mais comme il n'y a pas de porte, elle en ressort aussitôt.

— Je déteste aussi cet appartement et je déteste la Saint-Valentin. Je la *déteste* ! Je ne referai jamais plus ces stupides cartes. Tous les ans, c'est pareil. Jamais plus je n'en referai ! *Jamais*.

Son petit visage devient tout rouge. Rouge à faire peur.

Mon père s'est levé — il paraît bien trop grand dans cette salle de séjour — et rejoint la petite. Il l'attrape et la soulève en l'embrassant tandis qu'elle se débat comme un beau diable en martelant sa poitrine avec ses petits poings. Et lentement, très lentement, au fil des minutes, elle finit par se calmer.

Et moi, confinée dans cet appartement exigu, je ne peux détacher mon regard de mon père et de sa petite fille, encore sous le choc. Je ferme les yeux. C'est vrai que ça n'a pas été facile tous les jours, pour mon père non plus.

Lorsque je rouvre une nouvelle fois les yeux, je cherche Tony. Je l'appelle et il se matérialise près de moi.

— Je veux rentrer à la maison.

Il hausse les épaules.

— C'est encore trop tôt, ma belle. Il nous reste des choses à faire, des gens à voir. Et l'heure tourne...

Tout à coup, je ne sais plus si j'ai envie de voir quoi que ce soit d'autre. Je me sens complètement vidée. Et pourquoi faut-il que j'en passe par là ? A quoi bon revivre le passé ? J'ai déjà revu Mike aujourd'hui, ça me suffit amplement.

— Plus qu'une visite et c'est fini.

Au bout d'un long moment, le même processus recommence. La lumière revient et je reconnais le décor qui nous entoure.

— Attendez une seconde... mais c'est le Saffron !

Le Saffron. Notre restau préféré, à Mike et à moi.

Tony tire sur mon pantalon de pyjama.

— Allons-y ! Interdit de s'arrêter.

— Pas envie !

— Il le faut !

Mais en voyant l'expression de mon visage, il hésite.

— Essayez de vous remémorer les choses, doucement. Pas la peine de vous presser.

Je balaie le jardin du regard, à la recherche de Mike. Puis je regarde autour de moi. Cet endroit est vraiment génial.

J'adorais le Saffron. C'était comme un second chez-moi. Une vieille bâtisse de bois réaménagée en restaurant. Quant au jardin, c'était une pure merveille, le paradis sur terre. La campagne anglaise telle qu'on se la représente, avec des herbes parsemées de coquelicots... On faisait une petite pause de temps à autre pour savourer en paix un thé glacé. Il n'y avait jamais beaucoup de monde, et avec un petit effort d'imagination, on pouvait se croire dans son propre jardin, entouré de vieux amis invités à passer l'après-midi.

Après ma rupture avec Mike, je ne suis jamais retournée là-bas. Mais cet endroit m'a tellement manqué...

Je suis à présent debout au milieu du jardin et le soleil me caresse les épaules. Il fait très bon, avec une légère brise pour tempérer les effets du soleil. J'ai l'impression que nous sommes en début de journée, vers les 10 heures du matin.

Tony se rappelle à mon bon souvenir en se dirigeant vers le jardin. Je le suis et je *me* vois... là-bas, assise à une table usée par le temps et à demi dissimulée par un treillage de bois tellement chargé de jasmin qu'il semble prêt à craquer.

Je suis avec Mike. Il a l'air heureux, nous avons l'air heureux tous les deux. Je sais très exactement ce à quoi j'assiste : c'est notre première Saint-Valentin. Nous étions ensemble depuis un an...

Je m'arrête avec Tony à un mètre ou deux de la table. J'ai du mal à en croire mes yeux, tout ça me paraît de nouveau si... si réel. Je revis pleinement ce moment de bonheur qui date de trois ans déjà...

Assis à cette table, Mike et la Liv de l'époque sont en train de rire, sans doute d'une plaisanterie partagée. Puis Mike sort un objet de sa poche et le lui tend. *Me* le tend.

Liv a l'air surpris.

— C'est quoi ? Nous avions bien dit « pas de cadeaux », non ?

— J'ai menti.

— Mais...

— Ce n'est rien, vraiment. Une babiole.

— Mais moi, je n'ai pas prévu de babiole pour toi !

Mike éclate de rire.

— Allez ! Ouvrez ce paquet !

Dans sa hâte, elle arrache le papier cadeau et ouvre la boîte.

Je me tourne vers Tony.

— C'était du gloss à lèvres rose que j'avais repéré au rayon cosmétiques quelques jours plus tôt. Mais je ne pouvais pas me permettre de l'acheter.

— Vous aviez bon goût. Le rose fait un vrai malheur !

Nous continuons à observer la scène. Liv est en train de remercier Mike.

— C'est vraiment gentil.

— Il y a quelque chose d'autre.

— Ah bon ?

Il se penche pour ramasser un truc posé par terre, un énorme panier entouré de Cellophane. Elle n'en croit pas ses yeux.

— Mike !

— Surtout, pas de reproche ! Ce n'est pas ma faute, ce sont ces vendeuses du rayon parfumerie...

La Liv que j'étais ne dit rien. Elle attend patiemment une explication.

— Tu comprends, dès que j'ai pris le gloss à lèvres, elles se sont jetées sur moi. L'une d'elles m'a dit qu'en dépensant un peu plus — enfin, beaucoup plus — j'aurais ce panier en prime. Elles se sont vraiment donné le mot. La première me montrait tous les produits offerts pendant que la deuxième commençait à me faire la pub de ses produits hauts de gamme et que la troisième décorait ce panier de rubans frisés.

Je ne peux m'empêcher de rire au souvenir de cette innocence feinte.

— Tu vois, ce n'est vraiment pas ma faute !

La Liv d'alors débarrasse le panier du Cellophane et commence à trier les produits, en s'extasiant au fur et à mesure de ses découvertes. Et elle finit par découvrir ce que les vendeuses ont fait acheter à Mike en plus du gloss à lèvres pour qu'il puisse bénéficier gratuitement du panier.

— Une crème anti-rides...? Merci, Mike, c'est vraiment gentil... même si tu essaies de me faire comprendre que j'ai des rides, car je sais que c'est faux.

Elle fait semblant de le frapper, juste une petite tape sur le bras pour rire, puis elle se lève pour l'embrasser.

Lorsque Tony me regarde, il surprend mon sourire. Alors il saute sur le siège à côté de Mike pour examiner le gloss à lèvres.

— Il ne vous en fallait pas beaucoup pour vous rendre heureuse ! Du gloss à lèvres... D'accord, il était rose, mais quand même !

— Vous êtes injuste ! Mike savait offrir des cadeaux, il trouvait toujours le moyen de me faire plaisir. Il guettait mes réactions, notait mentalement les trucs que j'avais repérés. Il faisait un effort. D'ailleurs, regardez comme j'étais heureuse...

Tony n'a pas l'air convaincu.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Ma petite, il faut vraiment laisser tomber.

— Laisser tomber quoi ?

Tony me regarde comme si j'étais un phénomène de foire.

— Si vous n'avez toujours pas compris, ce n'est pas à moi de vous le dire.

Il fait allusion au passé, bien sûr. Peu importe ! Je n'ai jamais entendu ce refrain qu'un bon million de fois depuis deux ans... Tout le monde s'y est mis ! L'ennui, c'est que c'est peut-être facile à dire, mais beaucoup plus difficile à mettre en pratique.

Je me tourne de nouveau vers la Liv qui fait face à Mike. Elle rayonne de bonheur. Il faut avouer qu'elle n'avait pas l'habitude d'être aussi heureuse.

Lorsque Mike est entré dans ma vie, je suis immédiatement tombée amoureuse de lui. Eperdument amoureuse. Il représentait sans doute pour moi le salut, la fin d'une longue suite de rencontres ratées avec la gente masculine. Avec Mike, j'ai éprouvé une sorte de sentiment de libération, de délivrance, exactement ce dont j'avais besoin. Je ne cherchais pas l'homme providentiel, non. Ça, je n'en ai jamais eu ni envie ni besoin. Et pas plus aujourd'hui qu'hier, d'ailleurs.

D'une certaine façon, il m'a fait croire que je n'avais pas effectué pour rien tout ce parcours émaillé de désillusions, de désenchantements et de rendez-vous manqués... C'était comme le long cheminement d'un pèlerin qui finit par atteindre le but du voyage.

Mon père aussi m'a aidée, à sa manière, même si je ne lui en ai jamais parlé. J'ai beaucoup réfléchi à ce qu'il m'a dit un jour à propos du fils d'un ami. Le type — il s'appelait Callum, je crois — avait une dizaine d'années de plus que moi. C'était un pédiatre — un homme grand, très beau — qui avait été fiancé trois fois à trois femmes différentes et qui toutes avaient rompu leurs fiançailles. Chaque fois qu'il parlait à son ami de Callum et de ses mésaventures de couple, je me souviens que mon père était vraiment perplexe. Un jour, après qu'il eut raccroché le téléphone, le voyant assis là, pensif, je lui ai demandé ce qui le chiffonnait.

Je n'oublierai jamais sa réponse.

— Il y a quelque chose qui ne va pas chez Callum, c'est sûr. C'est un beau garçon, il est pédiatre — ce qui ne gâche rien, car on sait que les pédiatres sont très demandés. Rien à voir avec... un vendeur de voitures, par exemple, qui n'aurait fait que ça toute sa vie ! Mais il n'arrive pas à avoir de relation durable... Et ce sont toujours les filles qui prennent l'initiative de la rupture. Ça doit venir de lui, il y a certainement quelque chose qui ne tourne pas rond, chez ce garçon. Jimmy ne voit pas ce que c'est. Quant à moi, je dois avouer que ça me dépasse...

Personnellement, je n'ai jamais rencontré Callum. Difficile, donc, de me perdre en conjectures sur la cause de ces ruptures. Avait-il une collection très spéciale de dessous féminins dans sa chambre d'amis ? Passait-il ses soirées avec des « garçons » (à trois dans le même grand lit) ou faisait-il une collection de rongeurs en dévalisant toutes les magasins animaliers du coin ? De toute façon, je n'avais pas envie de plaisanter sur le sujet. C'était impossible.

Car si je m'étais demandé longtemps pourquoi je passais rarement le stade du premier rendez-vous, je savais maintenant pourquoi, et le doute n'était plus permis.

Ça venait de moi. La responsable, c'était *moi*.

Et je l'ai cru pendant des années.

Puis Mike est arrivé et a tout changé. Jusqu'à ce qu'il mette fin lui aussi à notre liaison et qu'il me quitte pour Amanda.

Je vois Tony hausser le sourcil.

— Quoi ? Vous avez encore lu dans mes pensées ?

Il secoue la tête d'un air triste. Je lui repose la question.

— Qu'y a-t-il ?

— Ma chère, ce garçon cachait bien son jeu, lui aussi. Et il serait temps d'ouvrir les yeux : non seulement il vous a quittée pour en épouser une autre, mais il l'a fait sans l'ombre d'un scrupule, sans penser une minute à ce que vous pouviez ressentir. Pour lui, c'était la bonne décision et il n'a pas attendu près du téléphone que vous l'appeliez. Il s'est empressé d'oublier la date de votre anniversaire et n'a pas spécialement pensé à vous le jour de Noël. Et je vous parie qu'il n'a même jamais jeté un œil sur votre horoscope dans le journal !

A ces mots, je sens mes yeux s'embuer. Car moi, je dois toujours me faire violence pour ne pas consulter l'horoscope de Mike...

— Vous méritez mieux que ce type. Bien mieux. Et j'essaie vraiment de vous aider... Mais il faut que vous y mettiez aussi du vôtre. Il faut l'oublier.

— C'est ce que tout le monde n'arrête pas de me dire, mais je n'y arrive pas ! Je voudrais bien, mais je ne peux pas... Je ne sais pas comment m'y prendre.

Cette fois, je suis carrément en pleurs.

Tony me tend la main.

— C'est pour ça que je suis venu, ma grande. Pour vous dire comment faire, vous montrer le chemin.

Je jette un coup d'œil à l'heureux couple assis devant moi. La Liv d'il y a trois ans et Mike. Elle lui fait signe de se lever.

— Si nous prenions un bon petit déjeuner, mon cher conseiller en beauté ? Allons voir ce qu'ils nous proposent aujourd'hui !

Ils se dirigent vers le restaurant. Tony et moi les suivons à l'intérieur.

Mais dès que nous poussons la porte, nous nous retrouvons... ailleurs. Ce n'est plus l'intérieur du Saffron, mais mon ancien appartement, près du parc. Je suis dans la cuisine. Je devrais dire « nous sommes », car il y a la Liv de l'époque et moi... C'est toujours le matin, vers les 10 heures.

Mike est assis à table.

Je me rappelle aussitôt cet instant. C'est le jour de ce fameux coup de fil.

J'implore Tony qui est adossé au frigo, derrière moi.

— S'il vous plaît, pas ça ! Je veux rentrer chez moi.

— C'est impossible.

— Tony, je sais ce qui va se passer, je m'en souviens très bien. Je n'ai pas besoin de revoir la scène. S'il vous plaît...!

— Je ne peux pas. C'est vous. C'est votre volonté.

— Non ! C'est faux ! Si ça ne tenait qu'à moi, je serais déjà revenue chez moi, dans mon lit.

— Vous devez voir ce qui s'est réellement passé. C'est pour votre bien.

Je continue de tourner le dos au couple.

— Mais je le sais déjà !

— Chut ! Ecoutez...

Tony m'oblige à me retourner.

Mike est en train de me parler.

— J'en ai parlé longuement avec Amanda ces dernières semaines et nous pensons que c'est préférable pour Toby. Nous devons essayer de faire en sorte que ça marche entre nous. C'est pour lui, pour son bien. Je ne suis pas sûr que ça marchera, mais je dois au moins faire un essai.

La Liv d'il y a deux ans hoche la tête, les bras croisés. Elle ne regarde pas Mike, elle a les yeux rivés sur la table de travail et fait un effort surhumain pour refouler ses larmes. Puis elle dit :

— C'est la meilleure solution. Pour Toby.

Le silence s'installe. Mike attend qu'elle dise quelque chose, mais elle reste silencieuse. Et moi je sais qu'elle ne fera aucun autre commentaire. Comment pourrait-elle ajouter autre chose, étant donné qu'elle ne croit pas une minute ce qu'elle vient de dire ?

Au plus profond de son cœur, elle sait très bien que ça ne durera pas entre Mike et Amanda, qu'ils se sépareront de nouveau, comme il y a deux ans. Et que Toby en souffrira. Elle devrait détester Amanda pour avoir brisé leur couple. Ces dernières semaines, il était devenu de plus en plus distant... Il l'appelait moins souvent, l'évitait... jusqu'à ce coup de fil, ce matin-là. Ce matin qu'elle est en train de vivre pour la deuxième fois.

Oui, la Liv d'il y a deux ans se dit qu'elle devrait haïr Amanda parce qu'elle mène Mike et Toby par le bout du nez, mais en réalité, elle se fiche pas mal d'Amanda. Tout ce qu'elle espère, c'est qu'elle repartira bientôt, qu'elle quittera le pays comme la dernière fois, sous prétexte qu'elle « est dépassée par les événements ». Et les choses reprendront normalement leur cours. Alors, à quoi bon discuter ?

Mike a pris sa décision bien avant de pénétrer dans cet appartement, ce matin-là... Peut-être l'a-t-il prise depuis plusieurs semaines déjà.

Mike et Liv échangent encore quelques mots, puis Mike se lève pour partir.

Je ne peux m'empêcher de le regarder traverser le salon, puis s'éloigner et fermer la porte derrière lui. Le bruit me fait sursauter, car je sais à présent que c'est bel et bien la fin.

Oui, je sais que tout est fini. Que cette fois, Amanda ne partira pas.

La Liv que j'étais n'a pas bougé d'un pouce, mais à présent qu'il est parti, elle pleure en silence. De grosses larmes coulent sur ses joues, tombent sur son chemisier, roulent par terre... Au bout d'un moment, elle tend la main vers la corbeille posée sur la table qui contient des lettres, des factures, des stylos et autres babioles.

Elle tient une carte. Une carte de la Saint-Valentin.

Mais elle ne l'ouvre pas. Elle se penche et la jette dans la poubelle. Puis elle se relève pour regarder par la fenêtre. Elle voit la voiture de Mike démarrer.

Il ne s'est même pas rappelé la date...

Je reste plusieurs minutes à m'observer. Mon cœur se déchire de nouveau et mes larmes coulent, comme il y a deux ans. J'ignore combien de temps je reste ainsi, j'ai l'impression que ça dure des heures. Puis je finis par me tourner vers Tony.

— Vous êtes content, maintenant ? Satisfait de vous ?

Il ne répond rien.

— Ramenez-moi à la maison !

Il s'approche en silence et attache le Velcro à mon poignet. Je ferme les yeux et je me sens de nouveau soulevée dans les airs. Je me retrouve sur mon balcon, exactement à l'endroit d'où nous sommes partis.

Je détache le Velcro.

— Je vous déteste !

Tony me répond en évitant mon regard.

— Vous m'avez toujours détesté. Mais c'était pour votre bien, Liv. Oui, pour votre bien. Tout n'était pas aussi idyllique qu'au restaurant, vous avez tendance à l'oublier.

Il relève alors la tête. J'essaie de ne pas croiser son regard, mais quelque chose me pousse à le faire.

— Je croyais que vous alliez m'aider... Mais je ne vois pas comment tout ça peut m'aider. Je ne demande qu'une seule chose, moi, c'est oublier Mike.

— Ce n'est pas aussi simple. Pour pouvoir l'oublier, vous devez tirer la leçon de ce qui s'est passé.

J'ai comme un poids sur la poitrine et je me remets à sangloter.

— Pourquoi les gens ne peuvent-ils pas me laisser vivre ma vie comme je l'entends ?

— A la longue, ils vous laisseront tranquille, mais pas moi. Et je n'échoue jamais. Jamais, vous m'entendez ?

Je suis tellement fatiguée que je ne réponds pas. Je rentre et je ferme la porte du balcon derrière moi en laissant Tony dehors. Puis je me couche en boule sur le canapé en continuant de pleurer, comme

pour évacuer le trop-plein accumulé au fil des mois, quand je me croyais suffisamment forte pour refouler mes larmes.

*MERCREDI 10 FEVRIER LE JOUR
FATIDIQUE SE RAPPROCHE...*

21

Quand la sonnerie du réveil me tire de mon sommeil, à 7 h 30, je la trouve particulièrement stridente. Il ne me faut pas longtemps pour comprendre que ce n'est pas du tout à cause de mon réveil. C'est parce que ça cogne aussi dans ma tête !

J'ai une migraine terrible. Pas étonnant, d'ailleurs, avec tout ce que j'ai subi la nuit dernière !

Je m'assieds et je commence à me remémorer les heures qui viennent de s'écouler. Du coup, mon rythme cardiaque s'accélère un peu plus. Je tends les mains devant moi. Comme je m'y attendais, elles tremblent un peu.

Il faut dire que j'ai passé une nuit... épouvantable. C'est le seul mot qui me vient à l'esprit. Revivre ces événements a été un vrai calvaire, surtout le dernier.

Je regarde la chambre autour de moi. Je ne me souviens pas m'être recouchée. Quelle idée d'avoir bu tout ce vin au dîner de Rachel, hier soir ! Surtout du vin rouge, je sais très bien que ça me donne la migraine.

Il faudrait peut-être que j'aille chez le médecin ou que je prenne rendez-vous avec Tania. Mais pour leur dire quoi ? Je vois leur réaction d'ici... Ils vont me conseiller de prendre du repos, de me détendre, alors qu'il y a peu de chance que j'en sois capable avant plusieurs jours.

Et puis, franchement, à quoi riment ces rêves ou ces hallucinations...? Sans doute pas à grand-chose. D'autant que je me souviens d'un autre rêve particulièrement marquant que j'ai fait il y a quelques mois, au lendemain d'une séance de shopping. J'étais partie acheter un nouveau frigo... et dans ce rêve, je me suis fait *dévoré* par un congélateur. Parfaitement !

Si j'ai vu Mme Batty-Smith l'autre jour, c'est parce que j'ai assisté à ses obsèques et que j'étais bouleversée. Tout simplement. Quant au rêve de la nuit dernière, je l'ai fait parce que j'ai revu Mike dans le parc. Cette rencontre m'a bouleversée, d'autant que je ne m'y

attendais pas une seconde.

Bon ! Dieu sait si j'aimerais prendre ma journée pour me détendre un peu, mais je ne peux pas. J'ai beau être épuisée, je m'extrais de mon lit, sachant que sinon, je vais me rendormir et que je n'arriverai jamais à l'heure au boulot. Et Sally ne fera de moi qu'une bouchée !

Je reste le plus longtemps possible sous ma douche pour essayer de me réveiller. Je n'arrête pas de me dire que tout ça n'était qu'un rêve parmi tant d'autres... parmi tous ceux dont j'ai déjà discuté avec Tania. J'ai tellement envie de m'en convaincre que je répète en boucle dans ma tête ce bout de phrase « ce n'était qu'un rêve », pour m'apercevoir au bout d'un moment que je suis en train de parler toute seule. *Ce n' était qu'un rêve, ce n'était qu'un rêve...*

Comme je suis restée pas mal de temps sous la douche, j'ai intérêt à me dépêcher de m'habiller — aussi vite que ma pauvre tête me le permet — à me maquiller en deux temps trois mouvements, sans oublier au passage de prendre mon médicament (Je résiste même à l'envie de doubler la dose !). Puis je me prépare un café que je boirai en route et je bourre mon sac de Snickers et de barres de muesli.

Toujours ces fichus Snickers...

Je frissonne en repensant non seulement au dernier rêve de cette nuit, mais aussi à Mme Batty-Smith.

Ce n'était qu'un rêve.

La semaine prochaine, il va falloir que je m'occupe de ma petite santé. Je tâcherai d'aller voir Tania et de prendre rendez-vous avec mon médecin.

Mais pour l'instant, il faut tenir tout le week-end. Et essayer d'oublier...

A partir de 10 heures, je réussis à travailler à un rythme que je qualifierai de raisonnablement soutenu pendant une vingtaine de minutes lorsque je suis déconcentrée par la sonnerie de mon portable. Quand je réussis enfin à l'attraper au fond de mon sac (toujours à côté du rouge à lèvres et du tampon), je trouve un SMS de Justine.

TU AS LU MES MESSAGES ? JE COMPTE SUR TOI A 19 H

Je commence à répondre, mais après avoir pianoté quelques lettres, j'efface tout et je range mon portable dans mon sac. J'enverrai un e-mail, ce sera plus simple. Je pourrais l'appeler, mais si Justine reçoit autant de coups de fil au bureau qu'elle reçoit d'e-mails, ça risque de barder pour son matricule ! Je commence donc à taper mon texte sur l'ordi.

De :

« LivHetherington » <liv@com.au>

A :

« Justine Holden » <j.holden@graydaytaxation.com.au> Mais ne t'inquiète pas, je viens ! Ai trouvé tes trois messages dans la cuisine, sur la télé et sur mon oreiller. Apparemment, il suffit que je sorte un soir pour mettre en branle toute une organisation digne du lancement d'une navette par la NASA...!

Je passe le reste de la journée dans une frénésie de travail, pour essayer de ne pas penser. Sally est en rendez-vous extérieur, surbookée de commandes pour des portraits de fiançailles.

Dommage pour moi, ses « Je peux avoir une clope ? » ou « Je vais chercher du café et des biscuits » ou encore « Si on se buvait un petit verre à 15 heures ? » me manquent...

A 17 h 30, je mets enfin la dernière main à un album de mariage qu'on viendra chercher la semaine prochaine, j'ai achevé de retoucher une série de photos que je n'avais pas terminées vendredi dernier (je

ne vous dis pas le nombre de cigarettes que j'ai dû faire sauter... La mère de la mariée aurait pu auditionner sans problème pour une pub pour Marlboro !) J'ai aussi jeté un bref coup d'œil aux photos de Kirsty et Shaun prises hier (j'avais raison, les cheveux de Kirsty rendent merveilleusement bien sur ce carré de pelouse).

Au final, c'était une bonne journée de travail.

A 17 h 41, je ferme la porte du studio derrière moi. Sur le chemin de la maison, je m'arrête chez un caviste pour acheter à Drew un cadeau pour son anniversaire — une bonne bouteille de rouge fera l'affaire. Et à 18 heures pile, je claque enfin la porte de mon garage.

Justine ouvre la porte de l'appartement juste au moment où je m'apprête à glisser la clé dans la serrure.

— Ouf ! Tu es rentrée...

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

Je jette un coup d'œil à l'intérieur pour voir ce qui aurait pu brûler dans l'appartement.

— Dépêche-toi de te préparer !

Elle m'attrape par le bras et me traîne à l'intérieur. Je consulte ma montre, juste au cas où je me serais trompée en lisant l'heure.

— Mais... j'ai presque une heure devant moi !

— Il faudra bien ça... Allez, viens !

Elle me débarrasse de mon sac et me donne une petite tape sur les fesses pour me faire prendre la direction de la chambre.

— Va prendre une douche. Et lave-toi les cheveux !

— Pourquoi, qu'est-ce qu'ils ont, mes cheveux ?

— Rien, tu les laves, c'est tout. Et tu ne discutes pas !

Je m'arrête au milieu du vestibule pour la regarder. De toute évidence, elle a déjà pris sa douche et elle est prête à sortir, enfin presque. Il lui reste juste à se maquiller et à se coiffer. Mais pour elle, pas de problème : avec sa coupe au carré, il lui suffit de cinq minutes de séchoir, un coup de brosse et hop... terminé !

— Tu m'as l'air bien excité, toi...

— Oui. C'est vrai. *Très* !

— Bon, d'accord. Je me rends !

Je fais ce qu'elle me demande : je fonce dans ma chambre pour me déshabiller et je prends une bonne douche. Tandis que je me lave les cheveux, force m'est d'admettre que j'attends cette soirée avec impatience, comme Justine. Je me surprends même à fredonner en me frictionnant les cheveux avec une serviette, puis j'enfile mon peignoir et je m'arme de mon séchoir. Une fois coiffée, je mets un peu de crème hydratante et je prends la direction de mon dressing pour choisir ma tenue. J'opte pour mon pantalon favori, un modèle de Lisa Ho couleur poil de chameau et pour les sandales à sequins que j'ai achetées pour

aller avec. Je complète le tout avec mon chemisier de soie rayée Charlie Brown dans les tons bleu foncé, vert et fauve. Je m'habille et je jette un coup d'œil dans la glace. Pas mal... Pas mal du tout pour une pauvre photographe de mariages plus toute jeune et débordée de travail !

Je passe la main sur la couture de mon pantalon. C'est parfait... Il avait tendance à me serrer un peu, ces derniers temps, mais avec tous les va-et-vient que je fais depuis deux semaines, j'ai enfin perdu ces fichus cinq cents grammes que j'avais pris à Noël. Bon, il faudrait peut-être que je pense à me maquiller.

De retour devant la glace, j'ouvre le premier tiroir de mon armoire et je sors l'artillerie lourde. Celle que je réserve pour les grandes occasions. Les produits que j'utilise tous les jours — à savoir l'anticernes, le mascara, le blush et le gloss à lèvres, sont stockés, eux, sur l'étagère supérieure dans une minuscule trousse de toilette que j'ai eu gratuitement. Mais ce soir, c'est le grand jeu !

Je commence par épiler mes sourcils néanderthaliens, que j'ai manifestement négligés ces dernières semaines, et même ces derniers mois. Je me répète mentalement la formule que j'ai piquée un jour à un prof de gym particulièrement sadique : « Il faut souffrir pour être belle » ! Elle a au moins le mérite de s'appliquer facilement à pas mal de situations de la vie courante (l'épilation en général, l'épilation à la cire, ou les deux dernières minutes de torture sur le *Stairmaster*, à la salle de gym...)

Ensuite, je commence les travaux de peinture. Anticernes, fond de teint, poudre, blush, fard à paupières, eye-liner, mascara, crayon à sourcils, crayon à lèvres, rouge à lèvres... puis je vaporise mon parfum du moment, et voilà. Je suis prête.

Je jette un dernier coup d'œil au miroir.

Alors là, c'est quelque chose, je vous le dis...! En plus, mon *timing* était parfait car j'entends Justine hurler à mon intention depuis le salon :

— Tu es bientôt prête ?

— J'arrive !

J'attrape mon sac à main là où je l'avais laissé sur le lit et je fourre dedans mon rouge à lèvres et quelques mouchoirs en papier. Puis je me passe une dernière fois la main dans les cheveux pour leur donner un peu de volume, et c'est parti ! Attention les yeux ! Encore que... soyons clair, ce n'est pas pour un homme que je me suis mise en frais ce soir (Drew, pour ne pas le nommer)... Il y a juste des moments où l'on aime bien se sentir belle, voilà tout.

Bien. *Let's go* !

J'ouvre la porte de ma chambre d'un grand geste, je fais quelques pas dans le couloir avec le déhanchement lascif d'un top model et

j'atterris en pirouettant dans le salon devant une Justine interloquée.

— Me voici !

C'est à ce moment précis que j'aperçois Drew, debout près de la table.

Zut de zut !

Il hoche la tête d'un air approbateur.

— Très joli !

Justine éclate de rire. Je lui coule un regard assassin.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il était là ? J'aurais pu aussi bien arriver complètement nue !

Drew prend sa défense.

— Pas de problème. La nudité ne me dérange pas. Je suis même carrément pour !

Je le fusille du regard à son tour, mais ça le fait rire.

— Attendez...!

Il nous tourne le dos et fonce vers la cuisine. Il en ressort avec deux tulipes blanches, chacune enveloppée dans une fine feuille de papier rose pâle.

— Mesdemoiselles...

Il fait un pas en avant et m'en offre une, puis offre l'autre à Justine.

— Euh... merci.

C'est tout ce que je trouve à dire. Un peu sonnée, je sors la tulipe de son papier et je caresse la fleur. Elle est magnifique. Il faut dire que j'adore les tulipes, je les trouve très romantiques. Même leurs longues tiges vertes ont l'air d'être prises en flou artistique (désolée, c'est mon côté photographe !)

Je lève les yeux vers Drew.

— Les tulipes sont mes fleurs préférées.

Justine y va aussi de son compliment.

C'est alors que je commence à comprendre. Oui, mon cerveau vient de percuter. Des tulipes... Ce Drew est décidément un Mec Sympa de première, ou je ne m'y connais pas. Sur l'échelle de Sally, ça mériterait bien un onze sur dix, non ? Au bas mot... Or dans mon esprit, les MS qui sont notés 11 sur 10, ça n'existe pas, pas plus que le père Noël, les cloches de Pâques ou la petite souris qui vous apporte une pièce lorsque vous perdez une dent !

C'est un peu trop beau pour être vrai.

Je recule d'un pas. Drew a l'air surpris.

— Liv ?

Je pose ma fleur sur la table de la salle à manger, un peu trop vite, comme si elle me brûlait les doigts.

— Euh, je me demandais... Pourquoi nous offres-tu des fleurs ?

C'est bien *ton* anniversaire, non ?

Je jette un regard autour de moi, puis je vais chercher le cadeau destiné à Drew que Justine a posé sur le buffet, à côté de mon sac à main.

— Bon anniversaire !

— Merci ! Il ne fallait pas...

Un grand sourire aux lèvres, il sort la bouteille de vin de son carton doré des grands jours. Il a l'air sincèrement surpris que j'aie pris la peine de lui acheter un cadeau. Puis il regarde l'étiquette.

— Wow ! Vraiment, il ne fallait pas...

Je reste là, mal à l'aise, sachant que je suis sur le point de lui balancer un truc stupide du genre : « Tu me prends pour qui ? Quand je fais un cadeau, je ne négote pas sur le prix »... Mais heureusement, c'est lui qui reprend la parole le premier.

— Je tiens absolument à ce que nous la buvions ensemble !

Et il fait un pas vers moi.

A cet instant précis, quelque chose m'éblouit. La lumière d'un flash. Sur le moment, je me dis qu'une ampoule vient de claquer ou que la montre de Drew me renvoie un rai de lumière dans les yeux... Mais ce n'est ni l'un ni l'autre, car le flash est rose et a la forme d'un éclair. C'est encore ce maudit Tony ! Bon, d'accord ! Cette fois, il faut vraiment que je consulte un médecin avant qu'on me retrouve morte quelque part. Je perds vraiment la boule... Figurez-vous que je commence à croire que tout ça est réel !

Je cligne désespérément des yeux. Lorsque je me risque à les ouvrir de nouveau, Drew est toujours en train de s'approcher de moi et je reprends mes esprits. Tout en pensant à la tulipe, je fais moi aussi un pas en avant, un peu embarrassée, pour lui faire une bise sur la joue. Mais dès que je franchis ce pas, soudain, tout bascule... Voilà que je me mets dans la tête que Drew ne se contentera pas d'un baiser sur la joue. Il vient pour me prendre dans ses bras. Je change donc immédiatement de position en détournant légèrement la tête, mais rien ne va plus comme je le voulais... Drew m'enlace et moi, la tête penchée en arrière (ce qui n'a rien de confortable), je l'embrasse sur les lèvres. Parfaitement, sur les lèvres !

Je ne prends pas des chemins détournés.

Ça n'a rien d'un baiser sur la joue qui aurait légèrement dévié.

Ni d'un baiser furtif du style : « Excuse-moi de t'avoir *frôlé* les lèvres »...

Non, c'est un *vrai* baiser. Du genre « et voilà, pas la peine de tourner autour du pot ! » Nous restons là un moment à nous embrasser, ne sachant pas trop quoi faire de nos bras et de nos jambes... Je suis horriblement gênée.

Puis je me détache de lui et je recule maladroitement. J'ouvre la

bouche pour dire que je suis désolée, mais rien ne vient, juste un couinement ridicule.

Drew part d'un petit rire.

— Bon... encore merci. Pour tout !

J'arrête alors de couiner pour voir ce que fait Justine. Elle est dans la cuisine, un grand vase en cristal dans les mains. De deux choses l'une, ou bien elle n'a pas remarqué ce qui s'est passé, ou bien elle fait semblant de n'avoir rien vu. En tout cas, elle est occupée à retirer le papier de sa tulipe et à placer la fleur dans le vase. Puis elle vient prendre la mienne pour la mettre à côté.

Je frappe trois fois dans mes mains, comme une institutrice de maternelle qui annonce l'heure de la sieste.

— Bon, c'est l'heure. Si on y allait ?

Je sens deux regards braqués sur moi et j'essaie en vain de disparaître sous le plancher... Je regarde alors dans le couloir comme si je venais d'entendre un bruit, mais en fait, je repasse dans ma tête la séquence du baiser avec Drew, et je suis morte de honte. Je prends une grande inspiration, aussi discrètement que possible, et une fois calmée, je me retourne.

Drew est en train de consulter sa montre.

— Le taxi devrait arriver dans cinq minutes. Si nous l'attendions dehors ?

Je hoche la tête.

Drew se tourne vers Justine, qui est repartie dans la cuisine, cette fois pour jeter le papier rose à la poubelle.

— Tu es prête ?

Elle se rince rapidement les mains sous le robinet.

— Maintenant, oui.

Le taxi arrive pile à l'heure et nous prenons le chemin du centre-ville. Nous optons pour un dîner au Guava Bar. Justine et moi y sommes allées des dizaines de fois, mais Drew ne connaît pas l'endroit. Justine estime que nous devons absolument lui faire connaître la liste de leurs cocktails !

Nous nous retrouvons bientôt accoudés au bar, avec devant nous trois des meilleurs cocktails maison. J'ai commandé un *musk stick* — à la couleur rose si particulière et au parfum de musc. Drew a choisi un *toffee apple* — un cocktail à base de liqueur de caramel et de pomme verte (dans un premier temps, il avait choisi un simple Martini, mais nous ne l'avons pas laissé faire. Ça ne faisait pas assez « anniversaire »...) Quant à Justine, elle joue avec le morceau de goyave glacé de son *spécial guava bar* tout en racontant à Drew sa journée de bureau, à toute vitesse, comme d'habitude. Pendant ce

temps, je fais semblant d'écouter, mais je continue à ruminer sur l'incident de tout à l'heure. J'ai beau me répéter de ne plus y penser, rien à faire ! Je ne sais pas trop pourquoi, d'ailleurs, car j'ai connu des moments plus embarrassants.

Pas la peine de chercher longtemps pour en retrouver un.

Tenez, l'année dernière par exemple, à ce mariage... J'étais debout sur un mur de ciment passablement haut, en train de prendre une photo de groupe de cent cinquante personnes, et ma jupe s'est relevée d'un coup jusqu'à ma taille, dévoilant à l'assistance mes sous-vêtements préférés, ceux avec des fraises imprimées dessus...

Je dois dire que j'étais très gênée.

Je jette un coup d'œil à Drew, mais il est toujours à l'écoute de Justine, s'esclaffant même à plusieurs reprises. Je tente désespérément de me concentrer pour écouter ce que dit ma copine, mais j'en suis incapable.

Il faut vraiment que je me reprenne !

Je me lève en repoussant mon tabouret.

— Je vais faire un tour aux toilettes.

Et je traverse le parquet ciré.

Une fois devant les toilettes, je pousse la porte et laisse le battant se refermer derrière moi. Je m'arrête devant la glace. Dans l'ensemble, tout va bien. Je dirais même, superbien.

Mais côté cerveau...!

A nous deux, Liv ! Je me prépare à me dire en face ce que j'ai sur le cœur.

Pour commencer, ce baiser n'avait aucune importance. Juste un moment un peu gênant, rien de plus. D'ailleurs, peut-on appeler cela un baiser ? Juste pour info... nous n'avons même pas mis la langue ! Nous avons les lèvres entrouvertes, voilà tout.

Bien que je m'efforce à tout prix de l'oublier, mon regard fixe le banc devant moi et la scène me revient dans les moindres détails. Quand j'en arrive à nos lèvres qui se frôlent, j'ai du mal à respirer.

Je me regarde de nouveau dans le miroir et je prends conscience pour la première fois que c'est bien là le problème. Oui, je viens enfin de comprendre.

Mon problème, c'est que *ça m'a plu*.

Et même *beaucoup* !

Je repense au déjeuner, à la soirée d'hier chez Rachel. Puis j'empoigne mon sac et je sors de mon portefeuille la carte de Drew.

Lorsqu'il me l'a tendue, je m'apprêtais à lui sortir mon petit couplet habituel, le « je ne suis pas prête »... Mais je me suis arrêtée à temps car je me sentais au bord des larmes. Oui, j'ai bien failli lui avouer que je n'étais pas prête à ressortir avec un homme, à avoir une nouvelle liaison, à...

Je tourne et retourne le bristol dans ma main et mon rêve de la nuit dernière me revient. Mon passé, mon enfance, Mike... Tania doit avoir raison, ces rêves ont peut-être une signification, après tout... Je fixe tellement la carte que les mots se mettent à danser devant mes yeux.

Au bout d'une éternité, je me regarde de nouveau dans la glace.

J'ébauche alors un sourire. C'est un bien grand mot, mais peu à peu, mon visage s'éclaire d'un vrai sourire. J'ai sans doute eu tort de parler à Drew comme je l'ai fait après le déjeuner. Car il me semble... que je suis prête. Je regarde la porte fermée en pensant à ce qui m'attend derrière.

Un nouveau coup d'œil dans le miroir : je souris toujours. Oui, je crois vraiment que je suis prête !

Prête à oublier Mike, à aller de l'avant. Prête à... à tout ! Il se pourrait bien que je l'aie déniché, ce sacré oiseau rare !

Toujours face à la glace, je n'arrête pas de sourire. On me demanderait d'arrêter que je ne le pourrais pas...

Je finis quand même par le faire, juste le temps de remettre une couche de rouge à lèvres (ce que j'oublie toujours de faire) avant de me ruer hors de la pièce.

Peut-être bien que les Mecs Sympas notés 11 sur 10 existent, après tout ?

Espérons-le...

Dans Le Guava Bar, tout est délicieux : les cocktails, les deux bouteilles de vin, le *bruschetta*, les pâtes au crabe, la tarte au citron... sans oublier l'expresso, une pure merveille. A 21 h 35 très précises, nous nous retrouvons tous les trois dans la rue, bras dessus bras dessous, à déambuler dans la ville. Drew s'est mis au milieu pour nous aider à marcher jusqu'au club où nous étions censés retrouver ses amis... il y a cinq minutes.

Les amis en question ont pris le parti de nous attendre dehors. Drew fait les présentations : Paul, un collègue, et John... un vieux copain d'enfance.

Dès que nous entrons, je suis surprise par le monde qu'il y a pour un mercredi soir. Ce n'est pas aussi bondé que le week-end, mais quand même ! Ce qui me frappe le plus, quand je regarde les clients, c'est leur jeunesse... Oui, ils ont vraiment l'air très jeune. Pas l'ombre d'une ride ! Tellement jeunes que je commence à me demander s'ils ne se sont pas tous procuré de fausses cartes d'identité pour entrer. Je m'attends presque à ce que le portier fasse une annonce pour les informer que la maman d'un des gamins est venue chercher toute la petite troupe. Moi, le videur m'a regardée de la tête aux pieds sans même me demander ma carte, ce salaud !

Justine et moi nous hissons sur de grands tabourets autour d'une table libre et nous passons aux choses sérieuses. A savoir un scotch bien tassé pour moi et un autre verre de blanc pour Justine. John reste avec nous pendant que Drew et Paul vont chercher les consommations. Ils reviennent avec un pichet d'une concoction parfumée à la pastèque, d'une couleur rose très criarde, en disant que le barman ne sait pas faire autre chose ! Tu parles ! Il doit bien y avoir de temps en temps quelques adultes parmi leurs clients, non ? Drew me tend mon scotch.

Je lui souris.

— Merci.

Il me rend mon sourire, les coudes sur la table.

— Alors, tu penses que je me mets hors-la-loi si je danse avec une

de ces filles ? Tu vois ce que je veux dire... le côté détournement de mineur.

J'éclate de rire.

— Elles te donnent l'impression d'avoir pris un coup de vieux, non ?

— Bien sûr. Mais c'est une illusion. Souviens-toi, la vie n'était pas toujours rose quand nous avions leur âge. Aujourd'hui, nous pouvons nous offrir le luxe de boire plusieurs verres sans rendre des comptes et nous ne sommes pas obligés de partir à minuit moins le quart pour attraper le dernier bus... Nous avons les moyens de nous payer un taxi.

— Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.

Justine est en grande conversation avec John et ça dure déjà depuis un bon moment. Il se trouve qu'il est célibataire. Paul, lui, a une copine qui n'a pas pu venir ce soir. Je la reconnais bien là, cette Justine ! On dirait un chien de chasse. Elle est capable de renifler un célibataire à cinquante mètres !

Je regarde mon verre. *Attention, Liv, ralentis un peu !* Tu risques de dire des bêtises.

Je continue de papoter avec Drew en éclusant mon verre pendant que Justine accapare John et que Paul bavarde avec une de ses connaissances.

Dès qu'il a terminé sa bière, John pose sa bouteille sur la table et regarde la piste de danse.

— Ça vous dit ?

Je me retourne vers Justine.

— Allez-y tous les deux ! J'ai un truc à dire à Drew.

En se levant, Justine me chuchote à l'oreille :

— Alors ? Toujours pas intéressée ?

— Vas-y, toi.

Elle me fait un clin d'œil en douce, puis agrippe le bras de John.

— On y va ?

Drew fait le tour de la table et s'assied à la place de Justine. Nous les regardons traverser la salle.

— La piste de danse du club, c'est un peu la résidence secondaire de Justine...

Drew se penche vers moi.

— Au fait, de quoi voulais-tu me parler ?

— Je voulais te parler, *moi* ?

Je me creuse la cervelle pour me rappeler ce que j'ai dit tout à l'heure... Décidément, il faut que je modère un peu mon penchant pour l'alcool !

— Ah oui, bien sûr... Rien de spécial, en fait. Je n'avais pas envie

de contrarier ses projets, c'est tout.

Drew écarquille les yeux.

— Comment ça ? Vous avez arrangé ça entre vous ? Tu savais qu'elle flasherait sur John ? Dire que je suis resté tout le temps avec vous et que je ne vous ai jamais entendues aborder le sujet !

— Nous avons un système de communication très sophistiqué. Tout passe par les sourcils...

Drew me regarde d'un air vide.

— Arrête ! Tu ne vois pas que je te fais marcher ?

— Je suis plutôt surpris que le courant soit passé entre eux. Justine n'est pas tellement son type.

— Qu'en sais-tu ? Elle n'était pas ton type non plus, mais ça ne t'a pas empêché de sortir avec elle.

— Une fois seulement ! Et je sais parfaitement quel est mon type de femme.

— Et c'est quoi, ton type... ?

Il se rapproche de moi. Très près.

— Euh... belle, intelligente...

Est-ce parce que je suis un peu ivre ? Toujours est-il que cette fois, c'est moi qui me rapproche. Allons-nous recommencer notre petite séance de gymnastique labiale ? Mais avant d'avoir la réponse, je vois John arriver en courant. Il nous tire tous les deux de notre siège et nous pousse devant lui sur la piste de danse.

Lorsque nous quittons le club, il est plus de 1 heure du matin.

Je partage mon taxi avec Drew.

Nous nous retrouvons soudain bouche contre bouche sur le siège arrière, tandis que ses mains s'insinuent sous mon chemisier. Au moment où je m'apprête à lui demander s'il veut venir chez moi prendre un café, voire faire l'amour, quelque chose m'arrête. Je me détache de lui. Je me cale loin, très loin de lui à l'autre bout de la banquette et je le regarde, tandis que mon cerveau me dit que ce que je fais n'est pas bien. Que les Mecs Sympas n'existent pas, quelle que soit leur cote ! Que ce sont juste les effets de l'alcool et que je vais droit dans le mur. Drew finira par me faire souffrir, comme les autres.

Et puis soudain, sans prévenir, je tends la main vers lui et je l'attire à moi.

Car à cet instant précis, ce que me dit mon cerveau, je m'en fiche royalement...

*JEUDI 11 FEVRIER LES REJOUISSANCES
SONT TOUTES PROCHES...*

Quand mon réveil sonne à 8 h 30, j'appuie deux fois sur l'alarme, sachant que je n'ai aucun rendez-vous aujourd'hui. Je me traîne hors du lit, les yeux ensommeillés, souriant au souvenir de cette nuit. Une nuit super de A à Z, sans aucun cauchemar. Comme si grâce à cette rencontre avec Drew, j'avais réellement fait une croix sur le passé.

J'ai toujours ce sourire plaqué sur le visage. C'est inouï... Ces jours-ci, il ne me quitte pas.

On dirait que la situation de Liv s'améliore.

J'arrive devant le studio à 9 h 30 passées. Je pousse la porte en bâillant et je fais un petit signe de la main à Sally. Elle pivote sur son fauteuil pour m'accueillir.

— Salut ! Une panne d'oreiller ?

Je hoche la tête, toujours en bâillant.

Sally ramasse un bout de papier sur son bureau et me le tend.

— J'ai... un message pour toi. De Mike. Il a dit que c'était urgent.

Je m'arrête net, tout à coup très bien réveillée.

— Tu as bien dit *Mike*... ?

Rien de tel pour chasser le sourire de mon visage.

— Oui.

Je lui prends le message des mains. C'est le numéro de téléphone de Mike à son boulot. Près de moi, Sally me passe le sans-fil, mais sans lâcher prise. Elle a l'air inquiet.

— Liv, je t'en prie... fais attention !

Je prends le téléphone avec un hochement de tête. Au moment où je commence juste à composer le numéro, la voix de Sally suspend mon geste.

— Oh... mon Dieu !

Ma main se fige. Je n'aime pas du tout le ton de sa voix, ça ne présage rien de bon.

— Qu'est-ce qu'il y... ?

Ma voix s'étrangle en suivant son regard. *Il* est là, derrière la vitrine.

Mike.

En chair et en os.

J'échange un regard avec Sally. Jamais elle ne m'a regardée comme ça.

— Tu veux que je lui dise d'aller se faire voir ?

Je hausse les épaules, incapable de répondre. Je n'ai aucune idée de la raison de sa présence.

Sally inspire profondément.

— Liv ! Je te le répète, fais attention !

Je hoche la tête en silence.

Puis la porte s'ouvre et Mike pénètre dans la pièce.

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'il n'a pas changé... Sa coupe de cheveux est un peu différente — peut-être les pattes sont plus longues, peut-être a-t-il quelques ridicules de plus à cacher. Mais en dehors de ça, c'est bien le Mike que j'ai connu, celui auprès de qui je dormais chaque nuit et je me réveillais chaque matin... En le voyant là, devant moi, j'ai l'impression que tout ça date d'un million d'années. Comme s'il n'avait jamais été mon petit ami dans la vraie vie, juste le fruit de mon imagination, d'un rêve.

Il s'arrête au seuil de la porte.

— Salut, Liv. Je... je peux entrer ?

Je sors de ma torpeur.

— Oui, bien sûr. Sally m'a dit que tu avais appelé.

— C'est vrai.

Il a au moins l'élégance d'avoir l'air gêné, passant d'un pied sur l'autre.

— Tiens... c'est pour toi.

Il fait un pas en avant et me tend un bouquet de fleurs, des lys, pour être précise.

— Merci.

Je ne sais pas très bien où regarder. Et puis, pourquoi m'offre-t-il ces fleurs ? Et *que* vient-il faire ici ?

Mike doit lire dans mes pensées car il s'empresse de me renseigner.

— Oh, désolé ! Je suis venu te parler de Toby.

Là, je suis vraiment réveillée !

— Toby ? Il va bien, au moins ?

Mike se tripote nerveusement les mains.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. C'est juste que... il n'arrête pas de me dire que l'autre jour, il t'a vue perchée dans un arbre du parc en face de ton ancien appartement. Il en parle tout le temps.

— Ah bon, oui, je vois.

Zut ! J'aurais juré que Toby ne m'avait pas vue. C'est vrai qu'il

regardait tout le temps dans ma direction, mais il n'a pas réagi, comme s'il ne m'avait reconnue.

— Il m'a obligé à venir deux fois pour voir si tu étais encore là. Il est persuadé que nous sommes en train de nous livrer tous les deux à un petit jeu élaboré de cache-cache.

— Je vois.

— Je lui ai demandé pourquoi il ne m'en a pas parlé tout de suite, mais il a cru que c'était un jeu, et quand il a regardé de nouveau, tu étais partie et...

— Mike !

— Oui ?

— Mardi matin, j'étais bien perchée en haut d'un arbre, dans le parc. Toby dit la vérité.

Le silence s'installe. Sally toussoie derrière nous et nous nous retournons d'un même élan.

— Ne vous dérangez pas pour moi...

Mike fait un geste vers la cuisine.

— On pourrait peut-être...?

— Bien sûr.

Je le suis. Ça ne sert pas à grand-chose, car cette pièce est si minuscule qu'on peut entendre tout ce qu'on dit, mais le fait de poursuivre notre entretien ici nous donne au moins l'illusion de nous retrouver seuls.

Je dis à Mike de but en blanc :

— Ecoute, ce n'est pas ce que tu penses. Je faisais une séance photos en essayant différents angles de prise de vue. Rien à voir avec des travaux d'approche, si c'était ce que tu craignais...

Dès que les mots sortent de ma bouche, je regrette de les avoir prononcés. Quelle idée de sortir des bêtises pareilles !

Un nouveau silence s'installe.

Mike finit par dire :

— Ah bon...

Je continue à inspecter le plancher, puis j'examine mes chaussures et le bas du placard de la cuisine.

— Toby disait bien la vérité. Dis-lui que je suis désolée. Je ne savais pas qu'il m'avait vue.

— Donc, tu nous as vus ?

Aïe ! J'aurais mieux fait de tenir ma langue.

— Je n'ai pas voulu vous ennuyer.

— Toby aurait bien aimé te revoir. Et moi aussi...

Il a dit cela comme si l'idée lui était venue après coup.

— Comment va-t-il ? Il a l'air d'avoir beaucoup grandi.

A présent, j'ai le courage de lever les yeux vers Mike. Le terrain est moins mouvant.

- Il va bien. Très bien.
- Super. Et euh... Amanda ?

J'essaie d'être polie, mais je sens que ma voix est devenue froide en prononçant son nom.

- Eh bien... c'est-à-dire... c'est aussi pour ça que je suis venu...

J'essaie de détourner de nouveau les yeux, mais je n'y arrive pas. J'ouvre la bouche, comme pour dire quelque chose, mais aucun son n'en sort. Et pourtant, mon cerveau tourne à plein régime. Une petite voix me susurre : *Nous y voilà...* Quant à mon cœur, il se met à battre la chamade et je me sens au bord de l'évanouissement. Je pose les fleurs de Mike sur la table et je suis obligée de m'appuyer contre le banc pour ne pas tomber, en priant pour que Mike ne s'aperçoive de rien et que j'aie l'air le plus naturel du monde.

— Amanda et moi avons rompu définitivement. Il y a déjà un bon moment.

- Ah oui ?
- Absolument.
- Ah...

Derrière moi, j'entends la porte d'entrée du studio s'ouvrir et se refermer. Dieu merci, Sally est partie...

— J'avais l'intention de t'appeler ou de passer te voir. Bref, quand Toby m'a dit qu'il t'avait vue, je me suis dit que c'était peut-être un signe...

- Je comprends.

Maintenant, je transpire comme si je venais de courir un cent mètres. A grosses gouttes. Je sens la sueur dégouliner le long de ma colonne vertébrale.

- Un signe ? C'est sûr.

— Oui, et je me suis dit que tu accepterais peut-être de dîner avec moi ce soir ? Pour parler...

- Euh... oui, bien sûr.

J'ai l'impression d'être un robot en pilotage automatique.

Mike a l'air soulagé.

- Génial ! Bon, je peux passer te chercher à 19 h 30, ça te va ?

Je suis sur le point de dire « oui, bien sûr », enfin quelque chose de ce genre, mais une petite voix se fait entendre dans ma tête pour m'en dissuader.

— On pourrait peut-être se donner rendez-vous ailleurs ? A Rosalie Street, par exemple... Même heure ?

Mike hoche la tête.

- Fantastique ! Alors, à plus tard.

— O.K.

Il sourit.

— Bon, il vaut mieux que je parte.

Et il se dirige vers la porte. J'essaie de me retourner, de le regarder partir, mais mes pieds sont comme rivés au sol. Je suis incapable de bouger et encore moins de penser.

J'entends Mike dire :

— Vous avez de la chance ! C'est la meilleure photographie de la profession. Je vous la recommande.

Je réussis enfin à me retourner. Mike est en train de taper sur l'épaule du type qui est entré dans le studio.

— Oui, vraiment de la chance...

Et sur ces mots, il s'en va. Mais l'homme qui vient de recevoir cette brève accolade, lui, est toujours là.

C'est Drew...

Je fais un pas vers lui, retrouvant enfin l'usage de mes jambes. Derrière lui, Sally se lève.

— Désolée, Liv. Je suis allée aux toilettes et...

Drew pose un superbe bouquet d'iris sur le banc. Des iris, mes fleurs favorites... juste après les tulipes.

— Je voulais aussi t'inviter à dîner... mais apparemment, tu as d'autres projets.

Il sourit, un sourire un peu forcé.

Je fais un nouveau pas vers lui.

— Drew, non. Ce n'est pas ce que tu penses...

Il hausse un sourcil.

— Je pense quoi, Liv ?

Du coup, je m'arrête sur ma lancée.

— Je... Il... C'est...

— C'est bien ce que je pensais. Bon, il vaut mieux que je m'en aille.

— Drew...!

Mais c'est trop tard.

Il est déjà parti.

25

Une fois de plus, comme la nuit dernière, je me retrouve devant le miroir de ma salle de bains. Je me prépare pour sortir. Mais c'est le seul point commun avec hier. Mes sentiments ne sont pas du tout les mêmes.

Depuis que Drew a quitté le bureau, mon estomac est noué. Je repense à Mike et à ce *timing* désastreux qui a mis les deux hommes en présence.

Vous avez de la chance...

Ces mots me reviennent à la mémoire. Et mon estomac se tord un peu plus.

Je m'attaque à mon rituel de maquillage, refaisant les mêmes gestes qu'hier soir. La poudre, le blush, l'ombre à paupières. Mais cette fois, je ne suis guère enthousiaste. Mon excitation d'hier s'est envolée. Je n'éprouve aucune impatience. Et si je veux apparaître à mon avantage, c'est pour une raison totalement différente. C'est pour montrer à Mike que je n'ai pas souffert de notre rupture, que je m'en suis très bien sortie sans lui. Et qu'il y a un peu moins de ridules sur mon visage que sur le sien.

A 19 h 30, je gare ma voiture et je descends Rosalie Street en direction des restaurants. Mon cœur fait juste un raté lorsque j'aperçois Mike. Quant à mon estomac, il refait parler de lui. Je suis toute retournée, je ne me sens pas bien du tout. J'ai mal au cœur.

— Liv !

Mike me fait signe et s'approche pour m'embrasser sur la joue. C'est tout juste si je ne recule pas et si je ne lui demande pas de s'abstenir, mais je prends conscience que ce serait parfaitement ridicule. J'aurais l'air de tenir encore à lui et c'est justement ce que je veux à tout prix éviter. Je veux avoir l'air décontracté, comme si cette soirée ne comptait pas plus que ça et que j'étais certaine de l'oublier cinq minutes après être rentrée chez moi. Comme si j'avais oublié Mike juste après notre rupture.

Tu parles...!

Je lui rends et son bonjour et son baiser sur la joue. Assez maladroitement d'ailleurs.

— Devine où j'ai réservé une table...

Je regarde l'enfilade de restaurants. Je les connais à peu près tous, mais depuis la dernière fois que je suis venue dans le quartier, beaucoup ont changé de propriétaire. Il y a un grec, un italien, un vietnamien...

Mike sourit.

— Chez Isis, bien sûr...

Isis ? Ce n'est pas possible, c'est une blague... C'était un de nos restaurants favoris. Pourquoi choisir celui-là ?

Il insiste.

— Ça fait des siècles que je n'y ai pas mis les pieds.

Je le regarde, étonnée.

— Moi non plus.

— Eh bien alors, allons-y !

Et avant que je puisse protester, Mike me prend par le bras et m'entraîne dans la rue.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Je bois une gorgée d'eau avant de répondre, tout en essayant de me décontracter.

— A propos de quoi ?

Il jette un regard circulaire.

— Du restaurant... Rien n'a changé, tout est exactement pareil.

Je l'avais remarqué, et mon estomac aussi.

— C'est vrai...

Il consulte de nouveau le menu.

— Et ils font toujours cette délicieuse cervelle d'agneau...

— Super !

J'en frissonne. J'avais oublié qu'il adorait ça. Du coup, je crois que je vais vraiment être malade !

J'ignore si c'est à cause de Mike, du restaurant ou de la cervelle d'agneau. Toujours est-il que dans les cinq minutes, mon estomac met le turbo. Les crampes deviennent de plus en plus fortes, au point que j'en arrive à me demander si je ne fais pas partie de ces créatures bizarres qui accouchent alors qu'elles ne savaient même pas qu'elles étaient enceintes. Quoique... compte tenu de la vie sexuelle que je mène ces derniers temps, j'ai quand même des doutes...

Les crampes deviennent si violentes que je recommence à transpirer, comme cet après-midi au bureau, dans la petite cuisine. Heureusement que je n'ai pas mis de chemisier de soie comme hier soir !

Je regarde la bouche de Mike pendant qu'il me parle. Et au fil des minutes, je m'aperçois que je n'ai aucune idée de ce qu'il dit. De temps en temps, je bois une gorgée d'eau en priant le ciel pour qu'il ne me pose pas de question. Je suis comme ce matin : en pilotage automatique. Je crois que trop c'est trop ! Mike qui revient, qui m'invite à dîner, qui m'emmène à l'Isis. Mike qui est assis en face de moi. Et le plus étrange, c'est qu'il se comporte comme si tout ça était parfaitement normal. Mais ce n'est *pas* normal, pas du tout. J'ai... tout faux ! C'est comme un mauvais rêve, comme ceux que j'ai eus ces

derniers temps.

Sauf que, cette fois, j'ai bien l'impression que je ne vais pas me réveiller.

Une nouvelle goutte de sueur coule le long de mon dos.

Aïe ! Une nouvelle crampe.

— ... tu ne crois pas ?

Mon Dieu. Mike m'a posé une question...

— Mais oui, bien sûr !

Mes maudites crampes reprennent.

Je me lève.

— Si tu veux m'excuser une minute, je fais un tour aux toilettes.

— Je passerai la commande pour toi.

Comment ça ? J'avais oublié qu'il était coutumier de ce genre de chose. Commander pour moi... J'ai toujours détesté ça et ça n'a pas changé. Mais je ne bronche pas. Tout comme je n'ai rien dit à propos de ce dîner. Ni du choix d'Isis. Je me dépêche de traverser le restaurant en espérant que mon estomac et moi arriverons à temps aux toilettes.

Ouf ! Il était temps...

Je ne suis pas bien, mais alors pas bien du tout.

Je ferme la porte derrière moi, j'inspire profondément et je me dirige vers une chaise qui me tend les bras, à côté des lavabos. Mes crampes commencent à s'atténuer. Décidément, je passe un peu trop de temps dans les toilettes, ces derniers temps.

Je reste assise là, perdue dans mes pensées, tandis que les minutes s'égrènent. Je ne transpire plus. Quand je me sens un peu mieux, je me dis que, dès que je retournerai dans la salle, tout recommencera. Que faire ? Je regarde mes mains : agrippées à ma pochette, elles tremblent un peu. Je vérifie si j'ai emporté des mouchoirs en papier, histoire de m'arranger un peu. C'est alors que je tombe dessus. Sur mon portable.

Mon Dieu, Sally...

Les mains toujours tremblantes, j'attrape ma « bouée de sauvetage », mon seul lien avec le monde extérieur et je compose le numéro.

— Sal ?

— Liv ? Ça va... ? Où es-tu ? C'est bizarre, la ligne a l'air de mal passer.

— Je suis dans les toilettes d'un restaurant. En fait... je suis sortie dîner. Avec Mike.

Un ange passe.

— Ah oui ?

— Le problème, c'est que...

Je m'arrête, ne sachant quoi dire. D'ailleurs, je ne sais pas vraiment pourquoi je l'ai appelée.

— Liv, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas. Je ne me sens pas bien du tout. J'ai des crampes à l'estomac et je n'arrête pas de transpirer.

— Mon Dieu ! Veux-tu que je vienne te chercher ?

— Non, non. Je ne suis pas malade à ce point. Je suis juste... je ne suis pas sûre de ce que je dois faire.

— Tu veux t'en aller ?

— Oui, enfin non. Je ne sais plus... Je ne sais pas quoi faire. C'est tellement étrange, il se comporte comme si tout était parfaitement normal.

— Ça ne me surprend pas outre mesure...

Sally n'a jamais sympathisé avec Mike. Après notre rupture, elle m'a confié qu'elle l'avait toujours trouvé un peu arrogant.

Je ne fais aucun commentaire, mais Sally embraye aussitôt.

— Excuse-moi, je suis désolée. Je ne te suis pas d'un grand secours... Mais dis-moi au moins si tu as envie de partir. Et si c'est le cas, *va-t'en* ! Tu n'as pas à te justifier ni même à le revoir. Tu peux très bien sortir par les cuisines, je ne me suis pas privée de le faire chaque fois que l'occasion s'est présentée.

Pour la première fois de la soirée, je me surprends à sourire.

— Tu m'étonnes...!

— Alors ?

Je regarde autour de moi et mes yeux s'arrêtent sur la porte. Mike m'attend là derrière, sans doute se demande-t-il où je suis passée.

— Je... je ne sais pas quoi faire.

— Ecoute, prends ton temps. Essaie de trouver au fond de toi-même ce que tu as vraiment envie de faire. Et si tu veux partir, pars. Tu ne lui dois aucune explication, Liv. Tu n'as pas besoin de le revoir si ça ne te dit rien.

— D'accord.

— Et appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. Je peux venir te chercher sans problème. Vraiment.

— Merci. Merci beaucoup, Sally.

— Pas de quoi. Bonne chance, mon chou. Je penserai à toi.

Lorsque je raccroche, je me sens beaucoup mieux. Et je suis les conseils de Sally : je m'accorde une minute de réflexion tout en me livrant à quelques respirations abdominales. Au bout d'une minute, mon estomac ne fait pratiquement plus parler de lui et j'ai totalement cessé de transpirer. Et je me sens... bien.

Sally a raison, je dois faire ce que j'ai envie de faire. Et à présent, je le sais parfaitement.

— Désolée d'avoir été aussi longue. Je bavardais avec quelqu'un.
Je me rassieds à la table, l'air dégagé. Mais cette fois, je ne fais pas semblant.

Mike lève la tête.

— Ah oui...? Une amie ?

— Une vieille amie. Une amie très sage.

Il hoche la tête, mais il ne m'a pas vraiment écoutée. D'ailleurs, il croit bon d'ajouter :

— J'ai commandé du champagne. Le voilà !

Le serveur apporte un seau à glace. Nous le regardons faire sauter le bouchon et remplir les verres.

Dès qu'il est parti, Mike se penche vers moi, un verre à la main.

— Je crois que nous devrions porter un toast, Liv. A nous deux...

Et il me regarde droit dans les yeux.

Je marque un temps d'arrêt avant de lever mon verre. Je repense à « nous ». Alors que Mike est assis là, tout près de moi, je revois le passé avec une étrange lucidité. Ces deux dernières années, chaque fois que je pensais à « nous », tout était un peu flou. Qu'est-ce que Tony m'a dit déjà, dans mon rêve...? Ah oui, que je devais voir les choses telles qu'elles se sont réellement passées. Eh bien, je crois qu'aujourd'hui, j'en suis enfin capable. En ce moment même, mon passé avec Mike m'apparaît avec une telle netteté que je peux presque tendre la main et le toucher... Je pourrais aussi facilement tendre la main vers Mike et le toucher... à condition d'en avoir envie, s'entend.

Je trinque avec lui sans baisser les yeux.

— A nous !

Au moment où je repose mon verre, le serveur nous apporte nos entrées et Mike attaque son plat sans attendre. Quant à moi, je ne regarde même pas mon assiette. Je reste là, à regarder droit devant moi, mon verre à la main.

Mike finit par s'apercevoir que quelque chose ne tourne pas rond. Le couteau et la fourchette en l'air, il me lance :

— Liv, ça va ?

Je fixe une seconde le plafond avant de pousser un long soupir et je le regarde de nouveau.

— Euh, non. Non, ça ne va pas.

— Pourtant, tu adores les escalopes, non ? Elles ne sont pas bonnes ? Si tu veux, nous pouvons les renvoyer en cuisine...

— Oh, Mike, fous-moi la paix, s'il te plaît ! Ça n'a rien à voir avec les escalopes !

Il est aussi surpris que moi par ce que je viens de dire. Il est même tellement surpris qu'il en laisse tomber sa fourchette, laquelle atterrit bruyamment sur le bord de son assiette avant de se retrouver par terre près du seau à glace.

Du champagne. Franchement.

Les bras croisés sur la table, je me penche vers Mike comme pour avoir une conversation intime avec lui.

— Mais enfin, Mike, qu'espérais-tu ? Que nous pourrions recommencer là où nous en étions restés ? Qu'au moment où Amanda te laisserait de nouveau tomber, comme je te l'avais prédit, tu reviendrais vers moi comme une fleur ? Que je t'attendrais sagement dans les coulisses ?

Mike ouvre la bouche et la referme aussitôt.

— Liv, je n'ai jamais pensé que... Ce n'est pas ce que tu crois...

Soudain, ce que Drew m'a dit ce matin me revient à la mémoire.

— Ah non ? Alors dis-moi de quoi il s'agit, Mike ?

— Je...

Je souris.

— C'est bien ce que je pensais. Je m'en vais.

Je me lève et je repose calmement ma serviette sur la table. Sur le point de lui tourner le dos, je me ravise.

— Mais avant que je parte, peux-tu me rendre un service ? Ne m'appelle surtout pas. Et ne passe pas me voir, plus jamais ! Ah... une dernière chose : j'aimerais que tu rendes aussi service à ton fils : fais un examen de conscience, sans complaisance. Juste pour lui éviter de te ressembler un jour.

Assise au volant de ma voiture, dans le noir, je recouvre progressivement mon calme. Au début, j'ai eu peur que Mike ne me suive, mais pas du tout. En réfléchissant, le Mike que je connais ne m'aurait jamais suivi. Il va plutôt terminer son dîner, puis il rentrera chez lui. Il regardera sans doute la télé avant d'aller se coucher. Peut-être que pendant les deux prochains jours, il réfléchira à ce que je lui ai dit, surtout à propos de Toby. Mais au final, il ne sera pas perturbé pour autant. Je ne serais pas surprise qu'il s'attende à ce que je l'appelle pour lui présenter mes excuses !

Il peut toujours attendre...

Quel temps perdu ! Je ne suis... qu'une idiote, il n'y a pas d'autre mot.

Au bout d'un moment, je repense à Sally et je mets la main sur mon portable. Alors que je suis en train de faire défiler les numéros de mon répertoire, l'un d'entre eux attire mon attention. C'est celui de Drew. Je ne me souvenais pas l'avoir enregistré... Je reste un moment à le regarder, puis je décide de mettre de nouveau en pratique le précieux conseil de Sally : faire ce dont j'ai envie. Avant que mon cerveau ne se rebelle, j'appuie sur la touche verte « appel » et je porte l'écouteur à mes oreilles.

Drew répond à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Drew ? Salut, c'est Liv.

Silence au bout de la ligne.

— Je suis vraiment désolée pour ce qui s'est passé tout à l'heure. J'ai juste... Peu importe, d'ailleurs. Je me disais qu'on pourrait aller prendre un pot ensemble...?

— Désolé, je ne peux pas. Je suis assez occupé.

On dirait que sa voix me parvient de la planète Mars.

— Je viens de rencontrer Mike. Je lui ai dit qu'il pouvait garder ses fleurs et...

— Ecoute, Liv, je suis désolé, mais je dois te laisser.

Je marque un temps d'arrêt.

— Bon. Je... euh, je...

— C'est ça. Merci d'avoir appelé.

Et il raccroche.

Je reste un long, très long moment dans le noir, mon portable à la main.

*VENDREDI 12 FEVRIER RIEN NE VA
PLUS !*

Dès que je pénètre dans le studio, Sally m'interpelle :

— Alors ?

Je laisse tomber mon sac par terre et je m'affale sur ma chaise.

— Si tu veux savoir, j'ai tout gâché...

Sally fonce sur moi, les yeux brillants de curiosité.

— Raconte !

Je soupire.

— J'ai suivi ton conseil et je suis partie...

— Et alors... ?

Je me souviens de ce que j'ai dit à Drew au téléphone, hier soir.

— En gros, j'ai fait comprendre à Mike ce qu'il pouvait faire de ses fleurs... maintenant ou plus tard ! De toute façon, je n'ai jamais aimé les lys.

Sally exulte. Elle me tapote le genou.

— Yes... ! Bien joué... Je savais que tu ferais le bon choix.

Je hausse les épaules.

— Si c'était le bon choix, alors explique-moi pourquoi je me sens aussi nulle. Parce que je me sens vraiment *nullissime* !

Je répète le mot tout fort, comme si au-delà de Sally, je prenais à témoin l'humanité tout entière. Puis je plaque un sourire forcé sur mon visage pour retenir mes larmes. Mais qu'est-ce qui me prend, cette semaine ? En général, je ne suis pas du genre à pleurer.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi tu te traites de nulle !

— Parce que je me *sens* nulle. Mais à quoi avais-je la tête ? Qu'est-ce que je fabrique depuis deux ans, tu peux me le dire ? Je ne suis qu'une idiote, une *vraie* idiote !

Hier soir, j'ai enfin ouvert les yeux... J'ai repassé dans ma tête ce que Tony m'avait montré au cours de mon étrange rêve. Et j'ai compris qu'il avait raison. Voilà deux ans que ma vie est en suspens. Comme une idiote, j'ai passé mon temps à pleurer, à attendre et à espérer. Attendre que le téléphone sonne, que Mike passe me voir, qu'il fasse attention à moi. Lorsqu'il est retourné auprès d'Amanda,

j'aurais pu essayer de me convaincre que tout était bel et bien terminé, qu'il n'y aurait pas de seconde chance... Mais tout au fond de moi, une petite voix ne cessait de me dire : « Et si jamais... » Et si jamais elle ne restait pas ? Et si jamais il prenait conscience qu'il avait fait le mauvais choix ? Toujours des « Et si jamais... » Et si jamais il voulait revenir avec moi ?

Apparemment, c'est ce qu'il voulait faire hier. Seulement voilà... Moi qui ai tant pleuré, désiré, espéré, attendu ce mec, je viens de prendre conscience que je n'en veux plus !

Franchement, c'est la meilleure, non ?

Sally interrompt le cours de mes pensées.

— Qu'est-ce que tu entendais tout à l'heure par « j'ai tout gâché » ?

— Je parlais de Drew.

Mes yeux commencent à s'embuer de larmes.

— Oh, non...

— Si. Je l'ai appelé hier soir pour lui proposer de prendre un verre.

— Et alors ?

— Il m'a dit qu'il était très pris. J'en ai marre, si tu savais...! J'ai envie de disparaître, de me rouler en boule là, par terre et de mourir.

— Comme un cafard qui a reçu sa dose d'insecticide ?

Je lui jette un regard noir.

— C'est ça, mais sans agiter les pattes ! Et n'essaie surtout pas de me faire rire. Jamais plus ça ne m'arrivera...

— Liv, si tu arrêtais un peu d'être aussi dure avec toi-même ?

En entendant ces mots, je sens que mes larmes ne vont pas tarder à couler. J'essaie de toutes mes forces de les retenir. Je ne mérite même pas de pleurer. Tout est ma faute.

Je soupire en regardant Sally.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai repoussé Mike, hier soir. J'étais enfin prête à avoir de nouveaux rendez-vous. J'étais tellement excitée... J'en avais vraiment envie. Et voilà que Mike débarque et du coup, je fiche tout en l'air. Tout ça pour rien !

— Ne te fais pas de souci, Liv, Drew reviendra. Tu verras.

— Je ne crois pas.

— Moi, je te parie qu'il appellera. Aujourd'hui.

Je fais un petit sourire à Sally en m'efforçant d'avoir l'air d'y croire, mais quelque chose me dit que Drew n'appellera pas aujourd'hui. Ni demain ni après-demain.

Il faut voir les choses en face. J'ai eu ma chance et je n'ai pas su la saisir. Drew n'appellera plus jamais.

Je passe l'heure suivante à travailler d'arrache-pied, en essayant de me concentrer sur mon travail.

Pas facile...

Chaque sonnerie de téléphone nous fait sursauter, Sally et moi. Mais aucun des appels n'émane de Drew.

Juste après 10 heures, lorsque mon portable se met à sonner, Sally fait de nouveau pivoter sa chaise vers moi.

— Je te l'avais bien dit !

Je plonge en vitesse la main dans mon sac. C'est un SMS, mais pas de Drew. De Justine.

TU M'EVITES OU QUOI ?

Aïe !

De toute évidence, elle a discuté avec Drew. J'envisage de la rappeler, mais je me dis qu'il est un peu tôt pour affronter la tempête.

Une nouvelle demi-heure s'écoule... Puis un nouveau quart d'heure. Je finis par annoncer à Sally que j'ai quelque chose à faire.

— Ah bon ? Quoi ?

— C'est justement là le problème. Je ne sais pas du tout. Je ne peux pas l'appeler, c'est impossible.

— Surtout, pas d'e-mail ni de SMS. C'est la solution de facilité...

— Je sais, et ce n'est pas mon intention.

— Et si tu lui envoyais des fleurs ? Non, oublie ce que je viens de dire, c'est un peu cruche.

— C'est aussi mon avis.

— Voyons voir... Pourquoi pas un petit mot ?

J'étudie une seconde sa suggestion.

— Mais comment le lui faire parvenir ? Pas par courrier, ça prendrait trop de temps. Et difficile d'envoyer un fax...

Sally hausse les épaules.

— Tu pourrais peut-être l'envoyer par coursier ?

C'est alors que j'ai une idée lumineuse.

— Ça y est, je sais !

Je me propulse hors de mon fauteuil pour attraper mon portefeuille au fond de mon sac.

— Appelle le coursier. Je reviens dans une seconde.

Et je fonce dans la rue.

* * *

Vingt minutes plus tard, le coursier prend le message et le cappuccino qui va avec et se dirige vers la sortie en faisant extrêmement attention de ne pas trébucher.

Je lui tiens la porte ouverte pour lui faciliter la tâche.

— Vous devez trouver ça un peu bizarre, non ?

— Vous savez, ma belle, j'en ai vu des vertes et des pas mûres, dans mon métier ! Des choses bien plus bizarres qu'une simple tasse de café !

Il nous plante là, et Sally et moi nous demandons ce qu'il a bien pu transporter de si étrange dans sa camionnette...

Dès qu'il est parti, Sally essaie de me tirer les vers du nez.

— Tu peux me dire ce que tu as écrit ?

Je fais la grimace.

— Tu vas trouver ça ringard.

— Dis toujours...

— Eh bien, j'ai écrit : « Ce serait super de repartir de zéro ? Juste toi et moi. Pas de Mike ni de Justine. Simplement nous... et un bon café. » Voilà... Alors ? Quel est le verdict ?

Sally prend son temps pour répondre.

— Ça n'est pas si mal. En fait, je m'attendais à bien pire !

Ouf !

Vingt minutes plus tard, le téléphone sonne. C'est Drew.

— J'ai déjà pris mon petit café du matin.

— Ah bon... d'accord.

— Mais je n'ai rien de prévu pour le déjeuner. Je passe te prendre dans une demi-heure ?

Lorsque la jeep bleu acier s'arrête devant le studio, je suis en train de patienter dehors, en dépit de la chaleur. Drew m'ouvre la portière de l'intérieur et je saute dans la voiture.

— Salut ! me lance-t-il d'un air enjoué.

— Je suis désolée pour hier...

Mais Drew me stoppe net.

— On ne parle pas de ça. Tu as bien dit qu'on repartait de zéro, non ? De toute façon, nous avons tous notre fardeau à porter. Le tien, c'est Mike...

Je réussis enfin à sourire.

— *C'était Mike.*

Le seul fait de parler de lui au passé me fait un bien fou ! J'ai l'impression de revivre.

Drew éclate de rire.

— Je me fais l'effet d'être un écolier qui fait l'école buissonnière...

Il donne une tape sur son volant, apparemment dans le même état d'excitation que moi.

— Alors, où allons-nous ?

— J'aimerais aller dans un endroit sympa. Si nous devons faire l'école buissonnière tous les deux, autant que ça en vaille la peine.

Nous nous regardons un moment sans rien dire. Mais au moment où je suis sur le point d'abandonner et de lui proposer d'aller au cinéma, je vois le visage de Drew s'éclaircir.

— J'ai ce qu'il nous faut. Mais ce n'est pas tout près.

— Peu importe. Ça me va.

— Super !

Il s'engouffre dans le flot de la circulation.

— Au boulot, les filles m'ont parlé de cet endroit, l'autre jour. Apparemment, ça vaut le détour.

— C'est quoi... ? Non, ne me dis rien. Je préfère avoir la surprise.

— Question surprise, tu ne devrais pas être déçue...

— J'espère que tu ne négliges pas d'importants dossiers à cause de

moi...

Drew fait la grimace en changeant de file.

— Selon moi, absolument pas. Je suis censé être en réunion, mais ils peuvent très bien se débrouiller sans moi. A l'heure qu'il est, ils me croient chez le dentiste.

— Le dentiste...?

— Ton coursier est arrivé pile au bon moment. Lorsqu'elle m'a demandé de descendre, la réceptionniste venait juste de remplir le bocal du comptoir de l'accueil de *Minties*... Alors j'en ai pris deux, j'ai commencé à les mâchouiller et j'ai fait tout un cirque en prétextant qu'un de mes plombages venait de sauter. J'ai dit à mon patron que je devais aller d'urgence chez le dentiste... que c'était dans l'intérêt de la société.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Tu t'es sans doute tiré une balle dans le pied. Car à partir de maintenant, vous n'aurez plus droit aux bonbons au bureau !

— Raison de plus pour profiter au maximum de notre petite escapade. Je sens que cette semaine, je ne serai pas en odeur de sainteté. Tous les autres sont obligés de bosser demain pour finir le boulot, alors que moi, je sèche les cours pour assister à un mariage.

— N'oublie pas que je t'accompagne. Encore que pour moi, ce ne sera pas exactement une partie de plaisir. J'y vais quand même pour bosser !

Nous continuons à deviser gaiement pendant une bonne vingtaine de minutes, puis j'aperçois les panneaux. Mon cerveau commence à travailler... Mais lorsque nous prenons la première sortie, alors là, il n'y a plus de doute.

Drew me jette un regard en coin.

— Je suppose que tu as deviné où nous allons ? Tu as eu quelques indices, il me semble... Hé, ça va ? Tu es toute pâle.

— Non, tout va bien. J'ai juste un peu mal au cœur. Je vais ouvrir un peu ma vitre et tout ira bien.

Comme si j'avais mal au cœur en voiture, moi... Ça ne m'est encore jamais arrivé ! Allons, Liv, ne sois pas stupide ! Des milliers de gens habitent dans ce coin.

Je m'efforce de prendre un air jovial tandis que Drew continue de m'observer.

— J'ai entendu dire qu'il y avait des restaurants fameux, par ici.

C'est la pure vérité, mais cette info a toujours été éclipsée par une autre : apparemment, ma mère habite ici depuis cinq ans environ.

Nous tournons à droite sur la promenade d'une petite station balnéaire à la mode. De seconde en seconde, je sens ma bouche se dessécher. Arrivé au milieu de l'avenue, Drew jette un coup d'œil à travers ma vitre.

— Attends... Oui, c'est ici !

Il s'arrête brusquement sur une place de parking. Je me retourne pour regarder par la lunette arrière. Le restaurant s'appelle *Comme autrefois*. J'en ai entendu parler, c'est un petit restau rétro, dans le style des années 50.

Lorsque Drew me touche le bras, je fais un bond.

— Ça va mieux ?

— Bien sûr. Je me sens très bien !

Mais en descendant de voiture, j'ai toujours ce même pli soucieux sur le front. *Lâche-toi un peu, Liv. Profite du moment présent !*

Pas de doute, ce restaurant est extraordinaire. Toutes les décorations datent des années 50 — cuisinières, frigos, bibelots. Le lino, les tables et les chaises — sans oublier les couverts dépareillés — semblent dater d'une autre époque. C'est comme si on était entré dans un film en noir et blanc.

Notre serveuse, Judy, arbore une petite casquette et un badge avec son prénom inscrit dessus. Elle nous installe à une table et nous confie deux immenses menus. Nous décidons de prendre la spécialité maison : des méga milk-shakes à base de lait malté, avec deux pailles et deux burgers frites.

Nous passons un moment extraordinaire. J'en oublie totalement ma mère et l'épisode de Mike, hier. J'oublie mon père, Eileen, Tania, Justine, Rachel et tout le boulot que j'ai à faire ce week-end.

J'oublie tout. Pour une fois, je savoure l'instant.

Nous bavardons, nous rions, nous partageons notre milk-shake et nous applaudissons à tout rompre au défilé de mode des années 50. Je dois avouer que vivre dans l'instant, c'est tout sauf désagréable ! C'est même très cool...

Nous partageons un *brownie* avant de sortir du restaurant. Drew me propose de marcher un peu.

— De toute façon, nous n'avons pas le choix... Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi, j'ai l'impression que je ne tiendrai jamais dans la voiture !

Nous nous baladons le long du bord de mer, en évitant les pommes de pin tombées des arbres. Et lorsque nous arrivons au bout de la promenade, nous rebroussons chemin et nous traversons la rue pour jeter un coup d'œil aux boutiques. Pour un vendredi après-midi, il y a un monde fou. Tous ces gens ont eu la même idée que nous : sécher les cours !

C'est à mi-chemin de la voiture que je *la* vois.

Ma mère.

Oui, c'est bien elle, c'est évident. Exactement comme dans mon souvenir. Elle vient de sortir de la boulangerie juste devant nous et

presse le pas tout en vérifiant les achats de son sac en calicot imprimé.

Je ne prends même pas le temps de réfléchir une seconde.

Je commence à courir en bousculant les gens sur mon passage. La bandoulière de mon sac se retrouve à la hauteur de mon coude et le cuir fragile du sac racle le trottoir. Je cours si vite que j'ai les jambes en feu et lorsque j'arrive enfin à sa hauteur, je tends la main pour lui agripper le bras.

Elle se retourne aussitôt et nos regards se croisent. Elle retient son souffle.

Ce n'est pas elle.

En cet instant, mon cerveau me commande de laisser tomber, mais le message n'atteint pas ma main. Je ne lâche pas prise et nous continuons à nous fixer. Cette femme est visiblement déroutée, ne sachant à qui elle a affaire. Puis je lis soudain la peur dans son regard, et elle libère son bras d'une secousse en s'apercevant qu'elle ne me connaît pas. Elle doit me prendre pour une cinglée... Quant à moi, je tente de lui parler, de la rassurer, mais aucun son ne sort de ma bouche. Tout ce que je suis capable de faire, c'est de lâcher son bras et de reculer d'un pas, de reculer encore jusqu'à ce que je finisse par heurter un passant qui arrivait derrière moi.

Drew.

Devant, la femme continue à me regarder. Drew lui lance :

— Excusez-nous. Je crois qu'elle vous a prise pour quelqu'un d'autre.

La femme me jette un nouveau regard inquiet et poursuit son chemin. Dès qu'elle est hors de vue, Drew m'attire dans un coin, hors du flot des passants.

— Est-ce que ça va ? Que s'est-il passé ?

Je suis toujours incapable de dire un mot. J'ai la poitrine prise dans un étau. J'ai beaucoup de mal à respirer, surtout avec toute cette foule autour de moi. Il y a bien trop de monde ! Il faut que je parte d'ici.

Je fais un geste en direction du parc.

— Tu veux t'asseoir un moment ?

Lorsque nous traversons la rue, c'est Drew qui trimbale mon sac à main. Il me tient fermement par le bras et me guide vers un banc.

— Viens t'asseoir ici. Tu veux boire un verre d'eau ?

Je secoue la tête en tentant d'ignorer la nausée qui monte de mon estomac jusqu'à ma gorge.

Trop tard !

Je fonce vers la poubelle à deux pas de nous et je vomis. Je regrette d'avoir autant mangé. Drew est derrière moi, prêt à m'aider,

mais je lui fais signe de s'éloigner. Dans ce genre de situation, je déteste qu'on me regarde, qu'on me tienne les cheveux et qu'on aille me chercher des verres d'eau. Dans ces cas-là, je préfère me terrer dans mon coin et me débrouiller toute seule. Et après, je fonce dans mon lit et je me cache sous ma couette. N'en déduisez pas que ça m'arrive souvent... En fait, c'est assez rare. Mais cette semaine, il y a manifestement quelque chose que mon estomac n'arrive pas à digérer.

Je fais de nouveau signe à Drew de se tenir à distance. Il finit par renoncer et va s'asseoir sur un banc pendant que je me nettoie le visage. Lorsque je le rejoins, je suis tellement gênée que je ne sais pas où regarder.

Drew tente de me mettre à l'aise.

— La boulimie, c'est vraiment un sale truc...

Je tente de sourire, mais en vain.

— Si tu m'expliquais ce qui se passe...?

Mon cerveau refuse tout net. Mais Drew pose la main sur mon bras et m'oblige à lever les yeux.

— Liv ?

Je détourne de nouveau le regard.

— Liv, il faudrait peut-être commencer à me faire confiance. Sinon, je n'ai rien à faire ici.

Je me retourne et je le regarde droit dans les yeux. J'ai beau faire des efforts insensés pour me taire, quelque chose dans son regard me pousse à tout déballer.

Tout.

Je lui explique que ma mère nous a quittés, mon père et moi, et qu'elle habite dans le coin depuis un bon moment déjà, mais que je n'ai jamais eu le courage d'aller la trouver, même si je me répète à longueur de journée tous ces mots que je meurs d'envie de lui jeter à la figure... Elle ne sait probablement pas qu'elle a gâché notre vie, à mon père et à moi, ou alors elle s'en fiche. Et pourtant, c'est à cause d'elle que ni lui ni moi n'avons pu avoir de vie privée digne de ce nom.

Mais je n'en reste pas là... Cette fois, je parle à Drew de Mike... Je lui explique que lui aussi m'a abandonnée, comme les autres. Ils finissent tous par me quitter. Puis je lui parle de Tania. Je lui confie que j'ai l'impression de n'exister qu'à travers les autres. Dans l'esprit des gens, je suis « la fille de ma mère » ou « l'ex de Mike »... Et je suis incapable de changer les choses. La plupart du temps, ma vie privée ressemble à un voyage en train express qui me mène inmanquablement là où je ne veux pas aller...

Combien de temps est-ce que je reste là, à lui parler ? Je n'en ai

aucune idée. Une éternité...

Lorsque j'en ai enfin terminé, je lève la tête, convaincue que Drew s'est enfui en courant.

Je suis très surprise de constater qu'il est toujours là, près de moi. Pendant que je lui débitais l'histoire de ma vie, il n'a pas cessé d'écouter et de trouver les mots pour m'apaiser. Ceux que j'avais besoin d'entendre.

— Tu en as mis du temps, à me dire tout ça...

Je le regarde sans rien dire.

— Je savais que tu me cachais des choses. C'était... évident. La première fois que je t'ai rencontrée, je t'ai prise pour une personne équilibrée, bien dans sa peau. Comme si tout te souriait. Et puis ensuite... comment t'expliquer ? C'est assez étrange. Chaque fois que je te voyais, j'avais le sentiment de ne pas tout savoir, j'étais convaincu qu'il y avait une part d'ombre en toi. J'attendais que tu te confies à moi... mais rien ne venait. Comme si tu t'étais forgé une carapace pour te protéger. Liv, est-ce que tu comprends ce que je veux dire ?

Je hoche la tête.

— Tu vois, je ne m'étais pas trompé. Tu me cachais bien quelque chose, Liv Hetherington... Beaucoup de choses.

Nous restons encore assis un moment sans rien dire, puis Drew m'aide à me lever et à rejoindre la voiture. Le bras autour de mon épaule, il me tient serrée contre lui. Et je le laisse faire, parce que je me sens bien...

Pour la première fois depuis des années, j'ai l'impression d'être arrivée au terme de mon voyage et de me retrouver enfin chez moi.

*SAMEDI 13 FEVRIER OH ! MON DIEU !
C'EST DEMAIN...*

Je me lève, le sourire aux lèvres. Mais j'ai beau avoir une folle envie de rêver à Drew et à la journée d'hier, je ne peux pas. J'ai du boulot qui m'attend. Des masses de boulot.

Je m'active dans l'appartement sans faire de bruit. Ce n'est pas le moment de réveiller Justine. C'est le seul jour de la semaine où elle ne fait pas son jogging et où elle s'octroie une petite grasse matinée.

La veinarde !

Je quitte l'appartement à 6 h 15. Je sors la voiture du garage le plus discrètement possible et je fonce rejoindre ma première étape — la maison de Molly, mon assistante. Le premier mariage de la journée sera célébré dans les jardins d'un restaurant à 9 heures, suivi par un brunch au champagne à 10 heures. J'ai donc encore plus de deux heures devant moi, mais ma journée commence bien avant celle des mariés. Il faut d'abord que je passe prendre Molly, puis que je rejoigne la future mariée à l'hôtel vers 7 heures pour la photographe avec ses demoiselles d'honneur, en tenue d'apparat.

Après, ce sera la course. Je devrai partir à toute vitesse pour rejoindre la deuxième future mariée à son hôtel — le rendez-vous est à 10 h 30 — pour la photographe en train de se préparer, sans oublier de faire quelques clichés du marié. Les futurs époux partiront alors pour un repas de noces un peu tardif, vers 15 heures.

Je reprendrai alors la route, toujours sur les chapeaux de roue, pour rejoindre la troisième et dernière mariée chez sa mère à 15 h 30 — la cérémonie étant prévue pour 17 h 30. Sans oublier la petite séance photos qui aura lieu ensuite sur les quais, au coucher du soleil. Et le dîner à 19 h 30.

Ce programme peut paraître chargé — et c'est vrai que ce n'est pas de tout repos ! Mais il faut savoir qu'en règle générale, dès que la mariée, le marié et leurs invités donnent le coup d'envoi de la réception, mon rôle est terminé. Beaucoup de gens l'ignorent, mais rares sont les couples qui demandent au photographe de rester au-delà de la cérémonie et des photos de groupe. Il y a toujours l'exception qui confirme la règle, comme mon troisième couple de la journée qui

veut qu'on fasse d'eux une ultime photo d'art, mais c'est grâce aux deux premiers couples si je suis à même de boucler trois mariages le même jour.

Etant donné l'heure, il n'y a pas un chat sur les routes. Je reconstitue mentalement le trajet pour aller chez Molly, en essayant de me souvenir de l'emplacement exact de sa maison. Je n'y suis pas allée souvent, car en général, je passe la chercher au studio. Mais aujourd'hui, nous avons fait exception à la règle. C'est logique, sa maison est sur le chemin de l'hôtel où nous nous rendons. Quand je pense qu'elle habite à deux pas de chez Drew ! Quelle coïncidence...

Juste au moment où je me gare devant chez elle, mon portable se met à sonner. C'est Sally.

— Allô ?

Mon Dieu, quelle voix ! On croirait que je sors du lit...

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as une de ces voix !

— Tu as vu l'heure ?

— J'espère que tu n'as pas fait la fiesta toute la nuit. Tu sais que ton week-end s'annonce difficile...

— Non, chef ! Dis-moi, tu me surveilles ou y a-t-il un élément nouveau dont tu veuilles me parler ? Si seulement tu pouvais m'annoncer que le premier mariage est annulé, que j'aie me recoucher !

— Désolée, mais il ne s'agit pas de ça. Ceci dit, j'ai quand même une excellente nouvelle : je t'ai trouvé un studio génial !

Du coup, je me redresse sur mon siège.

— C'est vrai ?

— Absolument. Hier soir, je suis allée dîner avec un vieil ami qui souhaite mettre en location un local commercial. Il m'y a emmenée après dîner : c'est un cottage aux couleurs chatoyantes, un vrai petit bijou ! On le croirait fait pour toi.

Je ne sais pas quoi dire. Je suis bien trop émue.

— Mais... c'est un peu tôt pour que je le prenne maintenant...

— Je sais, mais si je me montre très gentille avec mon ami, je pense qu'il acceptera de repousser la location à plus tard. De toute façon, les locataires actuels ne déménagent pas avant plusieurs mois. Graham m'a proposé de nous faire faire le tour du propriétaire un de ces jours. Qu'en penses-tu ?

Silence. Je suis tellement sonnée que j'ai du mal à articuler un seul mot.

— Excuse-moi... c'est... super ! Vraiment génial. Merci.

— Bonne chance pour ton deuxième mariage. C'est bien celui de Troy et Lindsay, non ? J'espère que ton matériel est prêt : appareil photo, aiguillon électronique, neurochirurgien pour une éventuelle

lobotomie ?

— Tu as raison, il faut tout prévoir. Bon, il faut que je te laisse. Je suis arrivée chez Molly.

— O.K. Je t'appelle plus tard. Bye.

— Bye.

Je raccroche. En rangeant mon portable dans mon sac à main, je note que j'ai reçu quatre messages. Au moment où je me propose de les écouter, j'entends une porte claquer. C'est Molly. Elle descend les marches de son immeuble quatre à quatre tout en enfournant dans sa bouche un morceau de toast et en enfilant un gilet sur son T-shirt bleu sans manches. Elle ouvre la portière et saute dans la voiture.

— Désolée d'être en retard, Liv. Allons-y.

— Pas de problème. Juste une seconde...

J'éteins mon portable et je le fourre dans mon sac.

— Liv ! Liv !

C'est la mariée qui m'interrompt alors que j'étais en pleine conversation avec Molly.

Je me retourne.

— Oui, Lindsay...?

Elle me fait signe de venir vers elle et son mari, près des voitures du cortège, à savoir des bennes à ordures.

Oui, vous avez bien compris, *des bennes à ordures*...

Des bennes à ordures propres comme un sou neuf (Dieu merci), repeintes en blanc pour l'occasion et garnies de guirlandes de roses en plastique... Ce couple de mariés me sort par les yeux. Mais il faut dire que le papa de la mariée est l'heureux propriétaire de toutes les bennes à ordures de la ville et que c'est papa qui paye la note. Alors...

La mariée me couine dans les oreilles :

— Troy vient d'avoir une idée géniale !

Je jette un coup d'œil au marié, un type bâti comme une armoire à glace. Sans son costume trois-pièces, je parie qu'il ressemble à l'incroyable Hulk !

Ce qui me chiffonne, c'est que Troy n'a jamais eu la moindre idée de sa vie. Alors une idée géniale, ce serait une grande première !

Lindsay nous offre un sourire éblouissant (elle s'est fait blanchir les dents pour l'occasion).

— Vous êtes prête ?

— Je suis tout ouïe !

Je fais des efforts méritoires pour avoir l'air de partager son enthousiasme.

— Alors voilà... J'ai besoin de vous pour prendre une photo là-bas.

Je les suis d'un pas prudent près du capot de l'une des bennes.

C'est alors que les mariés se mettent en position, et j'ai du mal à réprimer un cri d'horreur. Figurez-vous que Lindsay demande à son époux de venir derrière elle, puis elle soulève sa jupe et se penche en avant, les mains sur le capot du véhicule. Sa bouche articule un « Oh » de surprise, comme si son mari était en train de faire des choses que la

morale réprouve sous sa robe immaculée (je n'ose pas dire virginale) à dix-huit mille dollars !

J'en reste bouche bée, puis je reprends mes esprits en faisant mine de paraître impressionnée par la créativité de Troy.

— Il fallait y penser...!

Je prends quelques clichés en un temps record, mais le cœur n'y est pas.

— Et voilà, c'est fait !

Ça m'a pris quinze secondes.

Lindsay se redresse un peu.

— Vous pourriez en prendre d'autres, Liv ? Troy insiste pour que nous les mettions dans l'album.

J'en frissonne de dégoût. Mais le client est roi, non ?

— Bien sûr.

Lindsay reprend sa position initiale.

Je viens de faire quelques photos supplémentaires lorsque Molly se glisse derrière moi et me décoche un coup de pied discret dans la cheville.

— Il faut se dépêcher. D'autant que le tableau risque de me rendre aveugle...

Je me lève, bien trop contente de suivre le conseil de Molly.

— D'accord... Lindsay, Troy, il faut passer à autre chose. Que diriez-vous d'une photo dans la benne, Lindsay ? Sous le regard amoureux de Troy...

— Super !

Lindsay se relève d'un bond et ouvre la portière pour monter dans le véhicule. Ce faisant, elle se prend une guirlande de roses en plastique dans le talon. Elle me regarde en rigolant.

— Et maintenant, plus question de prendre d'autres photos sous ma robe. Il faut bien que je réserve quelques surprises à Troy pour tout à l'heure, non ?

Hilarant, non ?

D'ailleurs je ris ostensiblement... puis je retourne auprès de Molly, l'œil suppliant.

— Viens à mon secours !

Une main en l'air, je fais de grands gestes en jouant du pouce et de l'index, comme si je lui parlais technique... Mais je continue à lui souffler discrètement la marche à suivre.

— Après, nous irons au restaurant et tu m'enfonceras le trépied dans le cœur. Ça mettra un terme à mes souffrances. O.K.?

Molly secoue la tête en lisant le bout de papier qu'elle tient dans les mains.

— Désolée, mais ce n'est pas sur la liste des photos à faire. Pas question.

Zut. Je savais bien que j'avais oublié quelque chose... Et Molly n'est pas du genre à se laisser faire. Jamais elle ne me fera ce plaisir si ce n'est pas prévu sur sa liste ! Je dois boire le calice jusqu'à la lie en attendant le prochain mariage.

Elle me lance :

— Bonne chance ! Dès que vous aurez fini, il faudra faire quelques photos des décorations de table. Moi, je me charge des gens du cortège.

Elle m'encourage d'une petite tape dans le dos et s'en va.

Je la regarde partir. C'est un don du ciel, cette fille. Sally l'a choisie de la même façon qu'elle m'a choisie, moi. Elle s'est renseignée auprès du département photo de la section Arts de la fac et elle a testé plusieurs étudiants, leur demandant de l'aider au cours de petites séances photos où elle n'avait pas vraiment besoin d'un assistant. Molly est immédiatement sortie du lot, comme je l'avais fait avant elle (*dixit Sally...*, ce qui est gentil de sa part).

Et pourtant, j'ai vu tout de suite que Molly était différente de moi.

Sa spécialité, c'est d'amener les gens à faire ce qu'elle leur demande sans en avoir l'air. Sally et moi, nous l'avons surnommée « le petit Rottweiler »...

Ça n'a rien d'une critique, au contraire. Il faut voir ce qu'elle est capable de faire pour les photos de groupe ! Ça n'a pas l'air compliqué au départ, mais réunir dix personnes — les garçons et demoiselles d'honneur — qui viennent de descendre chacun une bouteille de champagne, et réussir à leur faire prendre la pose, c'est loin d'être évident ! Même chose pour les invités.

Oui, Molly sait y faire, et bien qu'elle ait encore une année devant elle pour compléter sa formation universitaire, Sally et moi sommes persuadées qu'elle sera un jour une star de la photo. Elle a tout ce qu'il faut pour ça : des nerfs d'acier, un sourire plaqué sur le visage en toutes circonstances et elle n'a pas le vertige. Il faut dire que dans ce métier, il nous arrive souvent de faire de l'escalade. Entre les arbres, les transfos, les murs, les échelles et les bennes à ordures, les occasions ne manquent pas.

Je termine donc les photos des mariés avec leur benne à ordures et je file à l'intérieur pour prendre quelques instantanés de la table et de ses décorations — lesquelles, soit dit entre nous, sont du même acabit que le reste... Je me demande qui leur a donné l'idée de mélanger dorures et argenteries. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, chez ces gens-là ! Je me faufile entre les tables, mon appareil à la main, jusqu'à la table d'honneur où je passe encore quelques minutes à officier, en prenant bien soin de ne rien

oublier. Et c'est lorsque je me retourne pour partir que je la vois.

L'horrible Hannah.

Elle est plantée au beau milieu de la pièce et je me demande depuis combien de temps elle est là, à m'observer. Cette femme est une parvenue de la pire espèce qui ne rate jamais une occasion de se faire mousser. C'est la sœur aînée de Lindsay et sa dame d'honneur. Si j'ose dire...

J'ai eu ma première prise de bec avec elle la première fois que j'ai rencontré Lindsay et Troy au studio. Comme elle s'était mariée l'année précédente, Hannah les accompagnait pour leur faire profiter de son expertise en matière de mariages. Je me souviens très bien du cirque qu'elle a fait à propos du devis. J'avais préparé un bon café pour tout le monde, et j'ai commencé par expliquer à l'heureux couple que s'il y avait un supplément de coût, c'était parce qu'ils avaient choisi de se marier le jour de la Saint-Valentin. Je le signale toujours à mes clients. Quand je pense que c'est Hannah elle-même qui avait insisté pour choisir cette date !

Je leur ai donc proposé les différentes options, en soulignant le fait qu'il me restait très peu de temps de libre le week-end de la Saint-Valentin, juste un créneau le samedi.

Hannah m'a regardée comme si j'étais la dernière des demeureres.

— Cela ne nous convient pas. Nous voulons que ce soit le dimanche. Le jour de la Saint-Valentin ! Le 14, quoi !

J'ai serré les dents en expliquant que c'était impossible, que j'étais déjà prise, que mes autres clients avaient réservé six bons mois avant qu'eux ne prennent la peine de me consulter.

Et vous savez ce qu'elle m'a répondu ?

— On s'en fiche. Ce sera le 14 !

Puis elle s'est emparée de mes tarifs, m'a tendu la feuille sans même y jeter un coup d'œil, et m'a dit d'un air hautain :

— Peu importe le prix, ce n'est pas une question d'argent. Notre père est le propriétaire de toutes les bennes à ordures de la ville.

Tout en parlant, elle guettait ma réaction.

Je suppose que j'étais censée être impressionnée...

J'ai donc pris un malin plaisir à lui répondre que c'était samedi matin ou rien !

Elle est partie en faisant la gueule, Lindsay et Troy sur les talons. Quelques jours plus tard, Lindsay et Troy sont repassés me voir. Seuls.

Mais revenons à nos moutons... Pour l'heure, j'ai devant moi une Hannah manifestement toujours aussi en colère, et qui se met à me détailler de la tête aux pieds.

Je me force à sourire.

— Hannah, bonjour !

— Tenez, c'est pour vous.

Elle me colle dans les mains une boîte enveloppée de papier argenté.

Je ne sais plus sur quel pied danser. Serait-ce un cadeau ? Mais en déposant mon appareil photo sur l'une des tables, je m'aperçois que tous les invités ont la même boîte posée sur leur assiette. Lorsque je l'ouvre, je me retrouve nez à nez avec l'effigie de Lindsay et de Troy sur le devant d'un T-shirt. Sous la photo, on a inscrit en lettres cursives le nom des mariés et la date du mariage. Mais attention, la photo n'est pas n'importe quelle photo ! Elle est de moi... Je l'ai prise le jour des fiançailles. Et naturellement, c'est moi qui en détiens les droits d'auteur.

Je hausse un sourcil perplexe. La voilà qui me dit :

— Regardez comme ils sont beaux ! C'est moi qui les ai préparés.

— Je vois... C'est super. Très... original.

Mais rien n'échappe à Hannah qui prend un air innocent :

— Vous savez quoi ? Vous devriez le mettre.

Je suppose que c'est une blague ?

Mais elle insiste.

— Allez-y ! Ça fera tellement plaisir à Lindsay.

Alors là, c'est la meilleure. J'empoigne le T-shirt et je le passe sur ma tête. C'est sublime... De la haute couture, moi je vous le dis !

Tandis qu'Hannah prend le chemin de la sortie, je décide de positiver. J'aurai au moins une preuve concrète à apporter au tribunal quand je les attaquerai pour violation de droit d'auteur !

Molly passe la tête par la porte et découvre la dame d'honneur.

— Ah... vous êtes là, Hannah. C'est vous que je cherchais. On a besoin de vous dehors.

Puis elle se tourne vers moi.

— Vous avez bientôt fini ? Maintenant que j'ai retrouvé Hannah, nous pouvons partir.

Je hoche la tête et je prends le chemin de la sortie. Molly s'aperçoit alors que j'ai changé de tenue, et lève le pouce en signe d'approbation.

— Dites donc... pas mal, le T-shirt !

Je m'abstiens de répondre.

Je passe la demi-heure suivante à faire des photos des demoiselles et garçons d'honneur en extérieur, plus précisément devant les bennes à ordures. Pour finir, Molly emmène tout ce petit monde vers la pelouse par laquelle on accède à la salle de réception. Je grimpe sur le capot d'une benne pour faire quelques clichés de tous les invités avec le cortège au premier plan.

Après avoir fait la toute dernière photo, Molly laisse les gens se

disperser. Les serveurs qui attendaient avec les consommations et les amuse-gueules sont aussitôt pris d'assaut.

Et là, je le vois, *lui*.

Drew.

Il est au tout dernier rang des invités. Il me fait signe et s'avance vers moi. Surprise, j'en oublie de lui faire signe à mon tour. Debout sur le capot de la benne, je le regarde sans bouger. Tandis qu'il fend la foule pour se rapprocher de moi, ma surprise laisse la place à l'ébahissement. Car Drew n'est pas seul : quelqu'un le suit.

Une grande blonde à la silhouette élancée.

— Tu pourrais peut-être descendre, maintenant, non ?

Drew rigole de me voir sur ce perchoir. Il m'offre sa main, que je saisis sans rien dire, et je saute du capot. Une fois redescendue sur la terre ferme, je me ressaisis et je remets un peu d'ordre dans ma tenue avant de me souvenir des bonnes manières.

— Euh... bonjour !

Je lève la tête et je sens mes joues devenir rouge tomate au souvenir de notre petite virée de la veille. Drew, lui, ne se démonte pas.

— Quel plaisir de te voir ici. Si je m'attendais...!

Je souris, puis je tourne la tête vers la grande perche blonde.

— Oh, excuse-moi ! Liv, je te présente Tiffany. Tiffany, voici Liv.

Il croit bon d'ajouter :

— Tiff est la cousine de Lindsay.

Tiff ?

— C'est plutôt marrant, non ? Lorsque j'ai appris que c'était toi la photographe, j'ai essayé de t'appeler sur ton portable, mais tu l'avais déjà éteint.

Je confirme. Drew continue de faire ses commentaires sur le mariage.

Quant à moi, je ne peux m'empêcher de lorgner vers la grande blonde. Qu'est-ce que Drew fiche avec cette fille au mariage de Lindsay ? Il a l'air de trouver ça parfaitement normal, mais qui est-elle ? La cousine de Lindsay, je sais, mais à part ça ?

Drew n'en finit pas de parler et moi de les regarder à tour de rôle. Je commence à me convaincre que cette Tiffany ne représente rien pour lui. Et d'ailleurs, il n'a pas eu l'air particulièrement gêné que je les voie ensemble.

— Liv...?

Je lève la tête.

— Oh... désolée.

— Je t'ai demandé si tu voulais boire un verre.

— Oui, bien sûr. Euh... une eau minérale, s'il te plaît. Merci.

Tiffany intervient.

— Et pour moi, une autre coupe de champagne.

— Je reviens.

Drew se dirige vers le serveur le plus proche. Je me retourne vers Tiffany.

— Vous... vous connaissez depuis longtemps ?

— Oh, pas mal de temps ! Je suis sa petite amie.

Elle s'interrompt et rit bêtement.

— Enfin, je devrais dire son ex ! Je crois bien que c'est notre dernier rendez-vous.

Elle glousse de nouveau.

— D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de quoi rire. C'est plutôt dommage... c'était un vrai gentleman.

Et la voilà qui se met à me confier des choses sans aucun intérêt, des confidences de gamine du genre : « J'ai déjà quelques coupes de champagne à mon actif... » Mais à ce stade, je n'écoute plus car je suis Drew des yeux. Il est en train de prendre les verres sur le plateau du serveur.

Sa petite amie... Son ex... Leur dernier rendez-vous...

Brusquement, j'ai la sensation que l'enthousiasme et la joie de vivre dont j'ai fait preuve ces derniers jours commencent à s'estomper. C'est comme s'ils quittaient peu à peu mon corps...

Tiffany suit mon regard. Elle m'envoie un coup de coude dans les côtes.

— Vous savez, au cas où vous seriez intéressée, je vous le recommande vivement...

Je lui lance un regard noir, mais elle est déjà passée à autre chose, trop occupée à accueillir Drew qui revient avec les consommations.

Drew s'étonne.

— Liv, ça va ? On dirait que tu as vu un fantôme.

Je repense à Mme Batty-Smith et à Tony.

— Mon Dieu, ça n'a pas l'air d'aller ! Tu ne te sens pas bien ? Un nouveau malaise ?

Drew commence à s'inquiéter. Il tend la main pour me toucher le bras, exactement comme hier. Et grâce à ce simple geste, brusquement, tout devient clair. Tout prend un sens.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Tout va bien, merci. Je bavardais avec Tiffany. Si tu veux savoir, elle n'a pas tari d'éloges à ton sujet...

Drew nous regarde l'une après l'autre, ne sachant que dire. J'ai comme l'impression que c'est à son tour de ne pas se sentir bien ! Il finit par dire à Tiffany :

— Peux-tu nous excuser un moment ?

La fille a l'air perplexe.

— Euh... bien sûr. Je vais en profiter pour féliciter Lindsay. Je n'ai pas encore eu l'occasion de papoter avec elle.

— Bonne idée !

Tout en lui parlant, Drew ne me quitte pas un instant des yeux.

Je pose mon verre par terre et j'attends qu'elle soit partie.

Drew se passe la main dans les cheveux.

— Désolé pour tout ça ! Je voulais t'expliquer, mais je ne pouvais pas tant que Tiff était là. Nous avons rompu il y a environ trois mois, si tant est que l'on puisse parler d'une liaison entre nous... En fait, j'ai dû sortir avec elle deux ou trois fois. Mais cette semaine, elle m'a appelé au téléphone, en larmes, parce que le mec qui devait l'accompagner au mariage lui a fait faux bond au dernier moment. Et naturellement, il lui fallait absolument un cavalier... Impossible de refuser. Tu me connais, Liv, je suis la bonne poire personnifiée ! Ça me joue toujours des tours, d'ailleurs.

Je continue de le regarder sans un mot. La voix de la raison me souffle de lui dire que ce n'est pas grave. Au contraire, ça joue en sa faveur puisqu'il a rendu service à une amie. Une ex, certes, et alors ? Oui normalement, nous devrions éclater de rire tous les deux en pensant à tout le champagne que Tiffany a bu. Il faut dire que si jamais elle en boit ne serait-ce qu'une coupe de plus, je ne réponds pas de son état !

Seulement voilà, je n'écoute pas la voix de la raison. Je continue de me taire, comme Drew l'a fait la veille au téléphone après ma rencontre avec Mike.

— Je suis, euh... vraiment désolé de ce qu'elle a pu te dire. Tiff est un peu trop... bavarde, un peu expansive. Et elle a beaucoup bu.

Je reste muette. Je n'ai pas envie de parler. Car je me retrouve tout à coup dans un schéma familial. Quand je pense à toutes ces bêtises que j'ai pu dire à Drew, hier. Comment ai-je pu me confier à ce point à quelqu'un que je connaissais à peine ? Je suis furieuse, furieuse contre Drew qui m'a fait croire qu'il était différent. Mais surtout furieuse contre moi, parce que j'y ai vraiment cru. Je me suis fait avoir, une fois de plus.

Liv, ma fille, combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Tu n'es qu'une idiote.

Franchement, comment peut-on être bête à ce point ? Ces mots que je viens d'entendre, la situation dans laquelle je me trouve, tout ça a un goût de « déjà-vu ». C'est d'ailleurs ce qui m'a fait choisir de rester célibataire. Plus question de vivre ça de nouveau !

J'aperçois Lindsay qui entre dans la salle de réception, et bien que mon travail de photographe soit pratiquement terminé, je n'en oublie

pas pour autant pourquoi je suis là.

Je stoppe net Drew qui ouvrait la bouche pour me dire quelque chose.

— Tu sais quoi ? Je crois que j'en ai assez entendu.

Drew a l'air surpris.

— Pardon ?

— Je te rappelle que tu es venu avec Tiffany, qui est persuadée que tu sors avec elle pour la dernière fois, une sorte de baroud d'honneur, et qu'elle clame à tout vent que tu es fantastique au lit... Alors franchement, inutile de m'expliquer quoi que ce soit. De toute façon, je n'ai pas envie de t'écouter ! Je suis... comment disais-tu au téléphone déjà... ah oui, *très prise*.

Je lui tourne le dos et je mets le cap sur Molly qui est en train de bavarder avec une des demoiselles d'honneur tout en rangeant le matériel.

Drew m'attrape par le bras et me fait pivoter sur place.

— Liv, attends ! Je t'assure que tu te montes la tête pour un rien !

Je me dégage d'une secousse.

— Peut-être... Mais ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Tu sais, je commençais vraiment à croire que nous... Oh, et puis, à quoi bon ? Je ferais mieux de me taire, pour limiter les dégâts... Mais je vais quand même te dire une bonne chose : ce qui est sûr, c'est que j'en ai ma claque des hommes qui se conduisent comme des salauds ! Je me suis remise sur les rangs pour toi, alors que je n'étais pas certaine d'être prête à entamer une nouvelle liaison, et tu as tout gâché. Oui, tu as vraiment tout gâché ! Tu parlais de repartir de zéro, mais je suis désolée, je ne vois rien de nouveau dans ce qui m'arrive. Tu m'as prise pour une idiote, Drew, exactement comme les autres... Et cette fois, je n'irai pas plus loin, je n'irai pas au-delà de la partie émergée de l'iceberg. J'en ai plus que marre de ce petit jeu, j'arrête...

Je fais un grand geste en direction des bennes à ordures.

— ... J'ai passé ma vie à me faire avoir par des salauds, et comme tu peux le constater, à être entourée de déchets en tout genre. Alors cette fois, je dis stop !

Drew me regarde un moment sans rien dire, puis il repart à l'attaque.

— Je sais bien que j'aurais dû t'en parler. Mais il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Tiff n'est qu'une amie. Et encore...!

— Décidément, tu fais exprès de ne pas comprendre ? J'en ai assez de tes excuses, de tes tulipes et de tes iris. De tes invitations à déjeuner, de tes « on rentre ensemble en taxi ? » et de ton petit couplet...

Drew continue de me regarder. Il a l'air de tomber des nues.

Je consulte ma montre.

— Je viens de te le dire, je suis très prise. Et pour couronner le tout, je suis en retard. Alors si tu voulais bien me laisser faire mon travail, ce serait super !

Je tourne les talons et je pars. Mais à peine ai-je fait quelques pas que j'entends Drew éclater de rire.

— Alors, si je comprends bien, c'est fini ?

Je m'arrête sur ma lancée, mais sans me retourner.

— Oui, c'est fini. Merci et au revoir !

Derrière moi, Drew s'est tu. Et lorsqu'il me parle de nouveau, sa voix est méconnaissable.

— Mon Dieu, tu veux dire que... tu parles sérieusement ?

— Absolument.

— C'est vraiment super ! Tu arrives à te tromper toi-même, Liv ! Tu es très douée.

Du coup, je me retourne.

— Liv ! laisse parler ton cœur, et écoute-moi... Si ta fichue carapace n'érige pas un mur entre nous.

Drew s'approche de moi, si près que je sens son souffle sur mon visage.

— C'est tellement simple de croire que j'ai une petite amie ! Ça te simplifie les choses, non ? C'est bien plus commode, c'est... sans risques.

Je regarde ailleurs.

— Evidemment, c'est l'idéal. Ça te donne un prétexte pour ne pas me croire, je me trompe ? Pour me rayer de ta vie comme si je n'avais jamais existé et continuer comme avant, te contenter de ta petite vie sans surprises, détachée de tout, dans un désert affectif complet...

Il s'approche encore et s'apprête à me chuchoter quelque chose à l'oreille lorsque je sens qu'on me tape sur l'épaule.

— Dites, pour quoi croyez-vous qu'on vous ait fait venir ?

Je sursaute. C'est Hannah.

— Lindsay vous a demandé de prendre quelques photos de Troy en train de mettre sa veste sur ses épaules, comme pour l'empêcher d'avoir froid. Vous êtes payée pour ça, que je sache !

Je serre les dents et rétorque.

— Pour quoi vous me payez...? Peut-être pour ma patience de sainte ?

C'est plus fort que moi. Il faut dire que ma petite discussion avec Drew m'a mise en forme !

Hannah tape du pied (chaussé de vert menthe, la même couleur que sa robe).

— Dois-je vous rappeler qui est mon père ?

Derrière moi, Drew ricane. Je pivote aussitôt pour lui lancer un regard noir. Je veux qu'il reste en dehors de ça, c'est de *mon* boulot qu'il s'agit.

Seulement voilà, Hannah en rajoute une couche.

— Sachez que c'est un homme très puissant. Il pourrait vous causer pas mal d'ennuis.

Cette fois, Drew se met carrément à rire. Il s'approche de moi et je sens chaque muscle de mon corps se tendre comme un arc.

— Attendez un peu... vous voulez dire que personne ne passera jamais plus ramasser la poubelle de Liv ?

Hannah s'interrompt, ne sachant si Drew blague ou s'il parle sérieusement.

— Pourquoi pas ?

C'est le moment que Lindsay choisit pour nous rejoindre. Elle rompt le silence la première en s'adressant à Drew :

— Qui êtes-vous ?

Je réplique aussitôt.

— Vous n'avez pas fait connaissance ? C'est le partenaire sexuel de votre cousine Tiffany.

Aussitôt, je m'en veux terriblement. J'aurais pu le présenter de mille façons différentes et il a fallu que je « choisisse » celle-là !

Drew me lance un regard appuyé.

— Appelle-moi quand tu redescendras sur terre, Liv.

Il tourne les talons et s'en va. Nous le regardons partir et disparaître au coin de la rue.

En voyant l'expression de Hannah, je me dis qu'il est temps de limiter la casse. J'oublie Drew un instant et je prends un ton apitoyé, du style « le stress des mariées, ça me connaît ».

— Désolée pour ce qui s'est passé. Je suppose qu'il a un peu forcé sur la boisson. Oh... Lindsay ! Mais vous êtes magnifique...!

Ce n'est qu'une tentative de diversion, mais il faut croire que ça marche car Hannah m'oublie pour se tourner vers sa sœur. Lindsay s'étonne :

— Moi ?

— Mais oui. Votre visage est tout rose, vous êtes superbe. Une mariée très virginale !

Je brandis mon appareil photo.

— Si nous prenions quelques photos ? Ensuite, nous mettrons la main sur Troy et sa veste...

Lindsay est excitée comme une puce et appelle son mari qui est en pleine conversation avec un groupe d'invités à une quinzaine de mètres de nous.

— Troy ! Viens voir... La photographe m'a dit que je faisais une mariée très virginale !

Tous les invités se retournent pour regarder Lindsay.

Silence de mort. Juste un ricanement dans les rangs.

Lindsay insiste...

— Parfaitement ! Elle a raison.

Je lui fais faire volte-face et je commence à la mitrailler jusqu'à ce qu'elle ait sa dose. Dès que j'estime avoir gâché suffisamment de pellicule pour l'amadouer, je mets la main sur Troy et sa veste et je les fais poser tous les deux jusqu'à l'heure tant attendue de leur entrée en scène.

Et une fois que tous les invités sont assis, je considère que ma tâche est terminée. Je suis complètement crevée.

Je traverse la pelouse et je me laisse tomber par terre, à côté de la seconde benne à ordures. Molly s'accroupit près de moi.

— Drôle de mariage, non ? Tu es prête pour le suivant ?

Je me prends la tête dans les mains.

— Liv ? Qu'est-ce qui s'est passé, tout à l'heure ? Je m'apprêtais à venir te chercher lorsque j'ai vu que tu te disputais avec ce type... Tu le connaissais ?

— Je le... enfin... je l'ai déjà rencontré une fois.

Mon ton n'appelle pas de commentaire. Molly le sent et s'abstient de poser des questions. Elle se lève et rassemble le matériel, puis m'apporte mon sac à main.

— Merci, Molly.

Je l'ouvre pour prendre un chewing-gum ou un bonbon à la menthe, tout ce qui pourrait enlever ce goût amer que j'ai dans la bouche. Mais je ne trouve rien. Au moment où je vais refermer le sac, j'aperçois mon portefeuille. J'en extrais la carte de visite de Drew que j'ai glissée dans la petite poche du fond.

Et au moment où Molly et moi quittons le parking, je jette le bristol par-dessus mon épaule. Il atterrit à l'arrière de la benne.

Fini de délirer ! Je suis enfin redescendue sur terre.

Je suis en train de déjeuner avec Molly dans un parc lorsque je vois Justine arriver.

Je manque de m'étrangler avec mon sandwich.

— Mais, qu'est-ce que tu... Comment...?

— C'est Sally qui m'a dit où j'avais des chances de te trouver.

Molly nous regarde tour à tour, éberluée. Justine lui dit bonjour et Molly se lève.

— Vous voulez que je...

— Mais non ! Restez ! Je m'en voudrais de perturber votre déjeuner, Molly.

Puis elle m'attrape par le bras.

— C'est *toi* qui vas venir avec *moi*.

Elle m'oblige à quitter la table et m'entraîne à l'autre bout de la pelouse. Lorsqu'elle décide enfin de s'arrêter, je retrouve la parole.

— Justine, tu es sûre que ça va ?

— Moi ? Très bien. Mais je me fais du souci pour toi. Pour toi et Drew.

Je regarde les balançoires au fond du parc. Naturellement, il a fallu qu'il lui rapporte sa version des faits toutes affaires cessantes !

— Cette façon de te conduire avec lui, je n'en reviens pas ! Et ne va pas imaginer qu'il a décroché son téléphone pour jouer les rapporteurs ! C'est moi qui l'ai appelé.

Je ne réponds rien, mais je sens tous mes muscles se nouer de la tête aux pieds.

— Alors ?

Je hausse les épaules.

— Alors quoi ? Que veux-tu que je te dise ? Pour l'amour du ciel, Justine... il est venu avec son ex ! Une vraie *bimbo*, persuadée que c'était son dernier rendez-vous avec lui, et qui ne tarissait pas d'éloge sur ses exploits au lit. Ça ne m'a pas plu et je n'ai pas l'intention de continuer à écouter ce genre de bla-bla !

— Je te ferai remarquer que « ce genre de bla-bla », comme tu dis,

ne vient pas de la bouche de Drew, mais de celle de la *bimbo*.

— Et alors, qu'est-ce que ça change ? C'est bien lui que ça concerne, non ? De toute façon, je m'en fous.

— Tu te fous de savoir qu'il est malheureux comme la pierre après ce qui est arrivé ?

Je détourne les yeux.

— Il s'en remettra.

— C'est vraiment sympa de ta part de te préoccuper de lui.

— Je l'ai fait. Mais maintenant, ce n'est plus mon problème. Désolée, mais je préfère penser à moi. Il a eu sa chance et il a tout gâché.

— En étant sympa avec toi ? Tu ne comprends donc pas que Drew se fiche éperdument de Tiffany ? Ça fait des mois qu'il n'a plus aucun contact avec elle. Ils sont sortis ensemble deux ou trois fois parce que son père à lui et sa mère à elle ont tout fait pour, mais c'est tout. Et puis elle l'a appelé l'autre jour, en larmes, parce que son cavalier venait de lui faire faux bond pour ce mariage. Il a eu pitié d'elle, alors il a accepté de l'accompagner, voilà tout.

Je repense à cette grande blonde de Tiffany.

— Qui pourrait refuser de rendre service à une fille pareille ? Bon, que comptes-tu me dire encore ? Que Drew essayait juste de lui remonter le moral en couchant avec elle ?

Justine est décontenancée.

— Ecoute, Liv, je ne sais pas du tout à quoi tu fais allusion. Ce que je te dis, moi, c'est qu'ils ne se voient plus. Ce n'était qu'une histoire sans lendemain.

Je soupire en fixant la pelouse.

— Bon d'accord, je ne dis pas que c'est faux. Mais le problème n'est pas là. Je te répète que je n'ai plus envie de jouer à ce petit jeu. Lorsque je les ai vus ensemble aujourd'hui, j'ai compris que je n'étais pas prête à affronter une nouvelle fois ce genre de situation. J'essaie de me protéger, tu comprends ça ?

Justine ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Une façon de me dire « Je n'en crois pas mes oreilles »...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as bien raison de vouloir te protéger.

— Que veux-tu dire ?

Je commence à avoir chaud, ici, en plein soleil. Et puis cette conversation me fatigue.

— Hier encore, tu suppliais presque Drew de te donner une seconde chance. J'ai bien dit *suppliais* ! Et maintenant, qu'est-ce que tu fais ? Tu t'empresses de prendre le large de peur d'avoir des ennuis. Tu veux vraiment que je te dise ? Tu n'es pas en train de te protéger...

La vérité, c'est que tu es morte de trouille ! Tu as peur de lui donner sa chance.

Je hausse les épaules.

— Oh, je t'en prie, Liv !

— Quoi ?

— Comment t'y prendras-tu pour le trouver enfin ?

— Quoi ? Qui ?

— Eh bien, le mec parfait ! Celui qui ne franchit jamais la ligne jaune. Le chevalier blanc dans son armure étincelante...

— On devrait pouvoir le repérer facilement dans la foule, non ? Avec son cheval et tout le reste...

Justine me lance un regard meurtrier. Je décide d'en finir une bonne fois pour toutes.

— De toute évidence, tu veux me donner ton avis. Alors vas-y, je t'écoute. Je commence à cuire, avec ce soleil. Et j'ai encore un mariage à couvrir...

Justine s'arrête une seconde, se demandant comment me présenter les choses.

— D'accord, je vais te dire ce que je pense. Dans les relations hommes/femmes, tout n'est pas toujours rose. La perfection n'existe pas. Il y a toujours des discussions, des compromis, des désaccords. Et tu le sais très bien !

Vraiment ?

— Je suis donc censée jouer les seconds rôles dès le départ ? C'est bien ce que tu veux dire ?

— Pas du tout. Mais tu ne peux pas piquer une crise chaque fois que quelque chose ne se passe pas comme tu l'entends ! Drew t'a donné une explication très convaincante, mais toi, tu as refusé de l'écouter.

— C'est mon droit, non ? Quand je l'ai vu avec Tiffany, j'ai repensé à tout ce qui m'était arrivé avec Mike. Et je me suis promis que cette fois, je serais plus prudente. Que j'attendrais...

— Nous y voilà ! Tout ce que tu sais faire, c'est attendre ! Comme si tu avais renoncé aux hommes pour un moment... et que ce moment était devenu une éternité.

Justine est vraiment énervée au point que sa voix a grimpé d'une octave. Je lève la main pour lui faire comprendre que je n'ai vraiment pas besoin de ça en ce moment. J'ai des maux de tête, je suis fatiguée... Je n'ai qu'une envie : finir mon travail et rentrer chez moi.

Nous nous toisons du regard. Justine finit par me demander :

— Quoi...? Vas-y, parle !

Après tout, pourquoi pas ? Autant en finir une bonne fois pour

toutes.

— Je ne m'attendais pas à entendre ton petit couplet sur les célibataires. Le côté « sors-toi de là, attrape le premier mec qui te tombe sous la main et surtout, ne le laisse pas partir ! » Non, je n'attendais pas ça de ta part, c'est tout.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Je n'ai jamais dit que le célibat était une tare ! Tu me fais un procès d'intention.

— A propos de quoi ?

La mâchoire de Justine se crispe.

— Ecoute... C'est de Drew qu'il s'agit. Drew est l'homme qu'il te faut, celui que tu attendais. Il est parfait... Et toi, tu prends le premier prétexte venu pour le rejeter.

— Non, c'est faux. Le « premier prétexte », comme tu dis, n'est que la partie émergée de l'iceberg. Ça aurait pu être ça ou autre chose... Plus tard, une fois que je serais plus engagée vis-à-vis de lui.

— Mais bien sûr. Une autre bonne *excuse* que tu aurais pu utiliser pour le larguer avant que ça ne devienne trop sérieux entre vous, comme tu l'as fait avec les rares mecs qui ont eu la chance de sortir avec toi depuis ta rupture avec Mike. Je n'en peux plus, Liv, il faut que ça s'arrête ! Tu es très douée pour te protéger, voilà des années que tu t'entraînes. Tu es même si bonne à ce petit jeu que je ne serais pas surprise de te voir créer une nouvelle mode...

Là, elle va un peu loin. Bon, maintenant, ça suffit ! J'ouvre la bouche, mais une fois de plus, Justine me grille sur le poteau.

— Liv, je sais que tu as la frousse de souffrir de nouveau, mais Drew n'a rien à voir avec Mike. Il est vraiment désolé de ce qui s'est passé. Pourquoi ne pas l'appeler ? Ou bien essayer de quitter le boulot plus tôt ce soir et venir à ce bal avec nous et...

Ça y est, c'est reparti ! Si elle savait ce que j'en ai ras le bol — vraiment *ras le bol* que tout mon entourage s'estime le mieux placé pour savoir ce qui se passe dans ma tête ! Tania me suffit déjà amplement.

Je marmonne entre mes dents : *Ah oui, ce fichu bal...*

— Pardon ?

J'envisage de ne plus faire aucun commentaire. Mais en voyant l'expression de Justine — son air innocent et sa façon de me faire comprendre qu'elle ne veut que mon bien —, je décide de lui expliquer une bonne fois pour toutes ce que je ressens. De faire valoir mon point de vue.

— Je pensais que j'étais sauvée, enfin... ! Que mon père me ficherait la paix, que Rachel ne chercherait plus à me caser ni toi à m'obliger à assister à ces soirées idiotes pour célibataires. J'en ai marre que tout le monde essaie à tout prix de me faire sortir. Je croyais bêtement que cette année, vous aviez fait une sorte de pacte

pour me lâcher les baskets avec la Saint-Valentin. Et même pour me laisser tranquille toute l'année... voire pour toujours. On a le droit de rêver, non ? Mais je me trompais... Il fallait que j'appelle Drew, que je sorte avec Drew, que j'aie danser avec Drew. Pourquoi ne peut-on pas me laisser vivre ma vie comme je l'entends ?

Au moment même où je prononce cette phrase, je me souviens ce que Tony a répondu à cette même question dans mon rêve, la nuit dernière : *Je ne peux pas. Et je ne rate jamais mon coup, jamais. Ne l'oubliez pas !*

Cesse de penser à lui, Liv ! Tout ça n'était qu'un rêve, me dis-je aussitôt.

J'entends de nouveau la voix de Justine.

— Tu ne comprends donc pas pourquoi nous ne te lâchons pas, pourquoi nous essayons tous de te pousser à sortir, à te caser, comme tu dis ?

Je feins l'ignorance.

— Comment veux-tu que je le sache ? Pour me pourrir la vie, peut-être ?

Mon Dieu, pourquoi faut-il que je mette toujours les pieds dans le plat...!

Justine détourne les yeux, écoeurée.

— Bon, très bien ! Si tu m'expliquais pourquoi vous faites ça ? J'adorerais l'entendre de ta bouche. J'en brûle d'impatience... Ça doit être très édifiant, presque autant que la belle histoire que vous avez servie à Drew à propos de Mike... Parce que je suis sûre et certaine que vous lui en avez parlé, alors que vous ne l'avez *jamais* rencontré !

— Pas besoin... J'ai vécu avec ce mec pendant deux années entières à travers toi ! Maintenant, je vais te dire le fond de ma pensée, te raconter l'histoire à ma façon : lorsque vous avez rompu, Mike et toi, tu as commencé à dépérir, et je pèse mes mots. Tu ne sortais plus de la maison que pour aller bosser comme une folle et puis du jour au lendemain, tu as changé du tout au tout. Pendant six mois, tu t'es mise à collectionner les rendez-vous, à t'en ruiner la santé ! Après quoi tu es entrée en hibernation pendant plus d'un an. Plus aucun rendez-vous ! Et toi, tu trouves ça normal... Mais moi, je te dis que non. Passer du jour au lendemain d'un extrême à l'autre, ce n'est pas normal ! Et voilà pourquoi ton père, Rachel et moi essayons juste de t'aider à reprendre pied avec la réalité, à prendre conscience que tous les mecs ne ressemblent pas à Mike. Et cette Saint-Valentin qui revient chaque année nous rappelle à tous que nous n'avons pas réussi à te le faire comprendre !

— Mais bien sûr, je le savais ! Comme je n'ai plus de petit ami, vous êtes persuadés que je rate quelque chose. Crois-moi, je le

connais, votre petit couplet ! Le problème, c'est que je suis persuadée du contraire, alors vous feriez mieux de laisser tomber. Je n'ai pas l'intention de sortir avec Drew ni même de l'appeler. Je n'irai pas à cette fichue soirée. Je vais rester ici, prendre un bon bouquin puis j'irai me coucher. Et demain, je me lèverai pour aller bosser...

Justine ne cache pas sa déception. Elle reste un instant sans répondre, puis nos regards s'affrontent de nouveau. Elle pointe vers moi un doigt vengeur. Jamais je ne l'ai vue aussi en colère.

— Très bien, Liv, à ta guise ! Je sais que tu as un emploi du temps très chargé... Entre le boulot, les cours d'espagnol, la gym et j'en passe, tu remplis bien tes journées. C'est génial ! Car grâce à toutes ces activités, tu n'as pas le temps de souffler ni de réfléchir à tout ce que tu perds. A la seconde chance que tu as refusé de donner à quelqu'un qui, lui, n'avait pas hésité une seconde à le faire...

Aussitôt après cette pénible conversation, je me sens terriblement mal dans ma peau.

Tous les quarts d'heure, je consulte la messagerie de mon portable.

Rien.

Enfin presque... Quelqu'un m'annonce d'une voix enjouée que dès lundi soir, j'aurai la joie d'accueillir chez moi deux pauvres vieux chats, Betsy et Shu-Shu.

Super ! A la seule évocation de leur ancienne propriétaire, je ne peux retenir une grimace : tous les rêves que j'ai faits cette semaine commencent à prendre des allures de prémonitions et ça m'inquiète beaucoup. Car il m'est de plus en plus difficile de ne pas y croire.

Je finis par cesser de consulter ma messagerie. Je prends conscience que ni Drew ni Justine ne me donneront une seconde chance.

En fin de journée, je dépose Molly chez elle. Dès qu'elle referme la porte, je pose la tête sur le volant.

Toutes ces discussions m'ont épuisée. Surtout ma prise de bec avec Justine. Il faut dire que jamais je ne me dispute avec Justine. C'est une fille facile à vivre et qui sort rarement de ses gonds !

Ce qui est terrible, c'est qu'elle avait raison sur beaucoup de points, tout à l'heure. Certaines des choses que j'ai dites à Drew étaient totalement fausses. Mais j'étais en colère et comme je l'ai expliqué à Justine, j'essayais juste de me protéger. Je suis incapable de gérer mes relations avec les hommes comme Sally et Justine savent le faire. Je n'y arrive pas. Cette semaine a été plutôt chaotique... Une sorte de grand huit ! J'ai besoin de temps pour décompresser, j'ai besoin... de Panadol.

Il faut dire que ma tête est sur le point d'exploser.

Je m'arrache à mon volant. Bon, ça suffit ! Rester assise ici à ruminer ne fait qu'empirer les choses.

Je tourne la clé de contact et je démarre.

Quatorze heures après avoir fermé ma porte, je me retrouve de nouveau devant chez moi, à chercher mon trousseau de clés dans les poches de mon pantalon. Je finis par mettre la main dessus. En tournant la clé dans la serrure d'un geste brusque, la bandoulière de mon sac à main glisse sur mon bras.

C'est le genre de chose qui m'horripile. Je me mets à jurer comme un charretier !

Ce qui a pour effet de me calmer un peu. Je remets mon sac en place et je tends de nouveau la main vers la porte. Au même moment, ladite porte s'ouvre comme par magie devant moi.

Et je me retrouve nez à nez avec Drew. En smoking.

Force m'est d'admettre qu'il est... absolument sublime.

— Bonjour.

— Salut.

Je reprends maladroitement ma clé. Zut de zut ! C'est pas vrai... Quand je repense à tout ce que j'ai pu lancer à la figure de ce pauvre Drew, tout à l'heure ! Mon cœur se met à cogner dans ma poitrine.

Je croyais que lui et Justine étaient déjà partis.

— Attends, je vais t'aider à porter tes sacs.

Il tend la main pour libérer mon bras gauche, puis le droit.

— Euh... merci.

J'écarte du pied le battant de la porte et je le suis à l'intérieur. Pour la première fois depuis des heures, mes épaules sont délestées de leur poids, ce qui me fait le plus grand bien.

Drew pose les sacs par terre, près de la table, sans un regard pour moi.

— Je ne pensais pas que tu rentrerais si tôt.

Je regarde l'heure : presque 20 heures. Je ne peux pas voir la tête que fait Drew, mais au son de sa voix, j'ai la nette impression qu'il croit que je leur ai menti — à Justine et à lui — sur l'heure de mon retour. Il doit être persuadé que je leur ai raconté des mensonges uniquement pour ne pas aller à cette soirée.

— En général, je repasse par le studio pour ranger mon matériel,

mais ce soir, j'avais trop mal à la tête. Ce doit être le manque de sommeil. Ce qui est sûr, c'est que j'ai besoin de m'asseoir !

Drew a l'air inquiet.

— Tu es peut-être déshydratée. C'est qu'il faisait sacrément chaud, là-bas ! Tiens... installe-toi.

Il me tend une chaise.

Pour ça, pas de doute... il faisait une chaleur étouffante ! Soit dit entre nous, j'ai descendu six bouteilles d'eau et je ne suis allée faire pipi que deux fois... mais je ne vais pas le crier sur les toits. Je ne vois pas l'intérêt d'en parler à Drew.

— Ça fait plusieurs jours que j'ai mal à la tête. Mais cette semaine... c'est pire que tout.

Je détourne aussitôt les yeux, sachant que Drew doit penser presque aussi fort que moi à ce qui s'est passé ce matin. Je m'efforce de cacher ma gêne en changeant de sujet.

— Attention à ne pas te mettre en retard...

— Euh... non, ça ne commence qu'à 20 heures.

Drew s'installe de l'autre côté de la table, en face de moi. Avant de s'asseoir, il déboutonne sa veste d'un geste particulièrement sexy. Il met un bon bout de temps à lever les yeux.

— Liv, je suis désolé pour ce matin, mais je t'ai dit la vérité. Au sujet de Tiff... C'était pour lui rendre service, rien de plus.

— Tu n'es pas obligé de...

— Non, mais j'y tiens ! J'ai plusieurs choses à te dire, d'ailleurs. Pour commencer, je ne veux pas que tu te fasses des idées fausses.

— Je...

— Je tenais aussi à te dire que je n'essaie pas de faire des choses derrière ton dos, ni de faire semblant. Je joue franc jeu, comme je l'ai toujours fait. Je sais que le moment est mal choisi pour en parler et que tu as eu une semaine éprouvante, notamment au boulot, mais je tiens à ce que tu saches ce qu'il en est. J'ai été très heureux de passer du temps avec toi, d'apprendre à mieux te connaître et je trouve qu'il serait dommage pour nous deux de cesser de nous voir.

— Je...

Drew passe machinalement la main sur la nappe, comme pour la défroisser.

— Alors... qu'en dis-tu ?

— Euh...

Justine arrive juste à temps pour m'éviter de répondre. Elle est en train d'attacher une boucle d'oreilles et me fait un petit signe.

— Salut.

— Salut. Tu sais que tu es superbe...

— Merci.

Elle garde les yeux baissés et se concentre sur sa boucle d'oreilles. De toute évidence, elle est toujours en colère contre moi.

— Il est temps de partir. Pas question de faire attendre les invités...

Drew se lève de table.

— Certainement pas. Si je fais attendre ma cavalière, elle risque de lâcher ses caniches sur moi. Et si jamais elle m'en veut, tu sais ce qui m'attend...

Il regarde Justine, le sourcil levé.

— Non. Dis-moi...

— Je serai privé de promenade romantique le long de la plage au clair de lune !

Justine éclate de rire.

— Quel dommage ! Imagine ce que tu pourrais rater... le plaisir de ramasser des crottes de caniche dans le sable !

Les deux compères me disent au revoir et s'éloignent en continuant à papoter. Drew me lance un dernier regard avant de refermer la porte derrière lui. Si seulement j'avais pu passer quelques minutes de plus avec lui !

Pour tout mettre à plat.

De nouveau seule, je me lève en soupirant et je vais dans ma chambre, me débarrassant de mon chemisier en chemin. Je meurs d'impatience de retirer mon soutien-gorge... C'est le plus désagréable à porter de ma collection, celui avec des baleines qui me scient la peau — et que je n'aurais jamais dû mettre une journée comme aujourd'hui. Mais à 5 h 30 du matin, je n'arrivais pas à trouver celui que j'avais décidé de porter et je me suis dit que celui-là ferait l'affaire !

Grossière erreur !

Je finis de me déshabiller, je prends une douche rapide et j'enfile le plus douillet de mes pyjamas, histoire de me consoler. Maintenant que je suis débarrassée de mon instrument de torture et que je peux enfin respirer normalement, l'avenir me semble déjà moins sombre. Je me regarde dans la glace tout en coiffant mes cheveux mouillés.

Si seulement le reste de ma vie était aussi facile à mettre en place !

Finalement, tout n'est peut-être pas aussi négatif que je le pense (comme dirait Tania...). D'autant que ma psy ne manque jamais une occasion de me dire que tout peut s'arranger, à condition qu'on le veuille vraiment. Or quelque chose me dit qu'elle n'a pas tort. Il suffirait d'une bonne discussion avec toutes les personnes concernées. Bon, voyons voir... Je pourrais inviter Justine à dîner lundi, pour faire le point. Quant à Drew..., je l'appellerai demain.

Je repasse le peigne dans mes cheveux.

D'accord, je vais l'appeler. Mais pour lui dire quoi ?

Je commencerai par lui présenter mes excuses pour toutes ces choses affreuses qui sont sorties de ma bouche ce matin sans l'approbation de mon cerveau... Mes paroles ont vraiment dépassé ma pensée, ne serait-ce que l'allusion — très élégante, je dois dire — au « partenaire sexuel de Tiffany »... Dire que Drew m'avait dit juste avant qu'il voulait qu'on continue à se voir !

Je sais que Justine a raison et que Drew mérite lui aussi une seconde chance. Tiffany est sa « casserole » à lui, comme Mike est la mienne. Mais Drew et moi, nous... nous ne sommes pas pareils. Il n'a pas vécu les mêmes expériences que moi. Tiffany n'a été pour lui qu'une passade, alors que Mike a énormément compté dans ma vie. J'ai vraiment besoin de me protéger.

Lorsque j'ai revu Mike cette semaine et qu'il m'a rendu cette visite que j'attendais inconsciemment depuis si longtemps, tout mon passé est remonté à la surface. Toute notre histoire. Et sa triste fin.

J'ai beau savoir que Drew disait la vérité au sujet de son rendez-vous sans conséquence avec Tiffany, et que ça n'aurait jamais dû changer l'opinion que j'avais de lui, inutile de me leurrer : je le vois différemment. Pas en tant qu'homme, je sais que c'est un mec bien. Mais ce qui a changé à mes yeux, c'est la place qu'il peut prendre dans ma vie. Je suis convaincue aujourd'hui que nous devons éviter de trop nous rapprocher.

Et puis il y a ce coup de fil de Sally, ce matin. Au train où vont les choses côté boulot, je risque d'être bien trop occupée pour consacrer beaucoup de temps à Drew. Car rien ne doit me distraire de mon objectif : créer mon propre studio. Or je sais très bien — les statistiques le prouvent — que cinquante pour cent des petites entreprises qui se créent se cassent la figure dès la première année. Je ne veux même pas l'envisager, ça me fiche une trouille bleue !

D'où ma position. Il faut que nous restions amis. Juste des amis.

Cette idée me rend malade car j'ai toujours détesté cette expression : « rester amis ». Elle est lourde de sens car elles renvoient à une réalité différente pour les deux parties : l'une ne veut pas s'en tenir à une simple amitié, l'autre si ! Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'une amitié sincère et sans ambiguïté soit possible ? Personnellement, je n'y crois pas. Il y aura toujours une différence dans la façon de ressentir les choses.

C'est pourtant ce que je veux pour Drew et moi : que nous soyons juste des amis.

Je finis de me coiffer et je passe dans la cuisine. Je sors un plat cuisiné du congélateur, je fais des trous dedans avec un couteau — et

sans doute un peu trop d'enthousiasme — avant de le fourrer dans le micro-ondes. Pendant qu'il se réchauffe, je bois un grand verre d'eau, puis un deuxième en repensant à la mise en garde de Drew sur la déshydratation.

Dès que le micro-ondes sonne, j'oublie mon mal de tête pour me concentrer sur mon estomac. Je verse ma sauce au saumon et au fromage sur mes pâtes mieux qu'aucun grand chef ne le ferait (il faut connaître le truc pour réussir à faire sortir toute la sauce d'un seul coup).

Puis je passe dans le salon avec mon bol et ma fourchette et j'allume la télé. Je surfe sur les chaînes jusqu'à ce que mon cerveau tombe sur un programme qui lui convient. C'est un reportage sur les animaux domestiques qui deviennent violents... Oui, c'est tout à fait le genre de truc qu'il me faut.

Je regarde des chiens, des perroquets, des rats et des furets s'en prendre à leurs maîtres ou aux amis de leurs maîtres, à leurs voisins, à leurs enfants, voire à leurs congénères. Des histoires insensées, que je n'aurais jamais pu imaginer. Celle d'un chat qui a attaqué ses maîtres pendant leur sommeil me tracasse un peu... J'aurais peut-être dû enquêter sur les antécédents judiciaires de Betsy et Shu-Shu ? Mais mon inquiétude est de courte durée. Veronica a bien dit que ces chats avaient douze ans, non ? Si elle dit vrai, ça fait un bail qu'ils ont dû renoncer à bondir pour arracher les yeux des gens ! Pour être totalement rassurée, je me dis que si je leur donne régulièrement leur ration de croquettes, ils n'auront jamais l'idée de s'attaquer à ma petite personne pendant la nuit...

Une fois l'émission terminée, j'ai droit aux gros titres des informations. Je tends la main vers mon verre d'eau, l'oreille aux aguets. J'entends qu'il est question de la Saint-Valentin... J'en manque de m'étrangler avec mes pâtes, et je suis obligée d'avalier une grande gorgée d'eau pour les faire passer. Eh oui, la Saint-Valentin, c'est demain, et aussi incroyable que ça puisse paraître, j'ai été surprise par la nouvelle. Je ne m'y attendais pas... ! Et pourtant... toute mon activité du week-end tourne autour de ce thème : toutes les photos que j'ai prises aujourd'hui, comme celles prévues pour demain. Mais sur un plan personnel, je n'avais pas fait le rapprochement.

La Saint-Valentin...

Cette année, je m'en sortirai indemne. Pas de rendez-vous arrangés, de dîners, de rencontres « fortuites » avec les fils des amis de mon père... Je suis vraiment surprise, parce que pour moi, c'est une grande première !

Encore sous le choc, je regarde le présentateur papoter avec un couple qui se propose de descendre en rappel je ne sais plus quelle falaise le lendemain et d'échanger leurs vœux pendant la descente...

Mais je ne prête pas vraiment attention à ces propos. Je remonte lentement dans le temps, année par année. Et ce faisant, j'ai la confirmation que c'est bien une grande première. La seule et unique fois que ma famille et mes amis ne m'ont pas attirée dans un piège le jour de la Saint-Valentin !

Je ne sais pas s'il faut en rire ou en pleurer. Je pencherais pour la première solution. Voilà un événement qui mérite d'être fêté, non ?

Curieusement, ça ne me dit rien.

Impossible de me réjouir, car les mots de Justine continuent à trotter dans ma pauvre tête : *Tu as ce que tu veux... Ce n'est pas bon pour toi...*

Je me penche pour attraper la télécommande et j'éteins la télé.

J'avale le reste de mes pâtes à toute vitesse, mal à l'aise. Puis je me lève pour poser mon plat dans l'évier et je prends mon livre de Dickens sur la table de la salle à manger pour me changer les idées. Lorsque je m'arrête et que je marque la page que je viens de terminer, je m'aperçois que j'ai presque fini le bouquin : il ne me reste plus qu'une cinquantaine de pages à lire. Je m'affale sur le canapé avec mon livre et je réussis à parcourir quatre pages de plus avant de laisser mes yeux se reposer, juste un moment...

Je rouvre les yeux en entendant un petit cliquetis suspect. Je regarde autour de moi, passablement nerveuse.

Tout semble normal. Je pousse un soupir de soulagement en quittant le canapé. Il est temps que j'aille me coucher dans mon lit, je me reposerai mieux.

Ce n'est qu'en faisant le premier pas dans le couloir que je vois de la lumière. Pas une « apparition », non, une lumière bien réelle. Celle du bureau. Elle se fraye un chemin par la porte entrouverte. Je stoppe net, un pied en l'air... puis je le repose par terre et je tends l'oreille.

Quelqu'un est en train de pianoter sur le clavier de mon ordinateur.

Contrairement à ce que je pensais quelques secondes plus tôt, il se passe quelque chose d'anormal. Je m'appuie contre le mur pour ne pas tomber et je plaque une main contre ma bouche. J'ai l'impression soudain de respirer très fort, bien trop fort...

Quelqu'un est en train de taper. Dans mon appartement. Or ce n'est ni moi ni Justine. Je continue à tendre l'oreille. La frappe s'arrête par intermittence, puis repart, parfois au terme d'une longue pause. Je recommence à progresser lentement, pas à pas, en continuant de prendre appui sur le mur du couloir.

Doucement, tout doucement.

Le bruit s'interrompt. Je me fige sur place.

Et c'est reparti ! *Tap-tap-tap...* Je fais encore quelques pas. Qui peut bien être dans ce bureau ? Sûrement pas Justine ni Drew. Je les aurais entendus rentrer.

Mon Dieu !

Mon estomac se tord au souvenir de ce qui s'est passé cette semaine, à commencer par les obsèques de Mme Batty-Smith, puis cet épisode dans les toilettes... les trois esprits.

Je continue de marcher à pas de loup vers la porte et je pousse doucement le battant, à peine, juste pour voir ce qui se passe.

J'aperçois un homme... Le dos tourné, il continue de pianoter sur mon ordinateur.

Encore que... s'agit-il vraiment de *mon* ordinateur ? Et de *mon* bureau ? Je ne reconnais rien. Tout est différent. La dernière fois que j'y ai mis les pieds, mon bureau était on ne peut plus normal : un plan de travail avec l'ordinateur posé dessus, une chaise pivotante, quelques étagères de rangement, un classeur...

Ils sont toujours là, mais ils ont changé de place. La pièce elle-même semble avoir changé de forme, elle est devenue vaguement ovale. Les murs ont aussi une couleur différente, c'est incontestable. Ça, pour être différente, elle est différente ! Avant, ils étaient d'une teinte crème somme toute très banale... A présent, ils étaient rouge sang, avec des cœurs dorés peints au pochoir. Il y a aussi une pendule dorée en forme de cœur à la place de l'ancienne et les rideaux blancs sont devenus rouges. Le tapis aussi a changé. Il est rouge, bien sûr.

Je suis *forcément* en train de rêver...

Car c'est exactement le genre de chose qu'on voit en rêve et qu'on a l'impression de reconnaître. Ça arrive à tout le monde, j'en suis certaine. On rêve qu'on se retrouve dans un endroit familier — la cuisine ou la salle de bains — mais l'environnement n'est plus du tout le même que dans la réalité. Vous voyez ce que je veux dire ? Ce n'est pas mon bureau, mais en même temps, c'est bien lui... Je sais que c'est lui. Je continue à parcourir la pièce du regard, sans comprendre. Mon ordinateur a lui-même vaguement la forme d'un cœur, même si les contours en sont un peu flous.

Bon, cette fois, c'est décidé : dès lundi matin, je vais voir Tania ! Je n'ai peut-être pas de tumeur au cerveau (si j'en crois Tony), mais il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond chez moi. Ce n'est pas normal.

L'homme se remet à taper et mon attention se reporte sur lui. Ses doigts s'activent sur les touches. Sa main droite quitte une seconde le clavier pour empoigner la souris et...

Attendez ! C'est une blague ?

Il est en train de regarder un film porno !

Du coup, j'en oublie toute prudence et j'entre en trombe dans la pièce en ouvrant la porte toute grande.

— Dites donc, j'espère que vous n'avez pas téléchargé un de ces trucs !

Je me souviens de la charmante MST informatique que le petit frère de Justine a laissée derrière lui la dernière fois qu'il est venu !

Il fait pivoter sa chaise pour me faire face.

Ça alors !

Dès que je le vois, j'ouvre de grands yeux ronds, comme un animal qui s'aventure sur une autoroute et qui voit arriver sur lui les phares d'une voiture. Il faut dire que le type qui est assis devant moi est

indéniablement, incontestablement, indiscutablement le mec le plus sexy que j'aie jamais vu !

Il se lève et éteint l'ordinateur.

— Je suis vraiment désolé... Je...

Il toussote discrètement.

— ... je passais le temps. Tony m'a donné quelques cours pour surfer sur Internet.

Je soupire. J'aurais dû m'en douter... Mais comment en vouloir à un mec aussi craquant ? Je m'empresse donc de le rassurer.

— Tony, dites-vous ? Bon, oubliez ce que je vous ai dit. Ce n'est pas grave...

Je sens une odeur subtile flotter autour de lui. Non seulement il est beau, mais en plus, il sent bon !

Debout au milieu de la pièce, il rajuste les poignets de sa chemise et je n'arrive pas à détacher mon regard de lui.

Il est sublime.

Mais pas du tout dans le style Hugh Grant.

Vous savez quoi ? J'ai comme dans l'idée que je vais l'aimer, ce nouveau rêve. Je vais même l'*adorer* !

Ce mec est beau comme un dieu, il sent superbon et il est nettement plus grand que Tony. Son smoking tombe parfaitement et pour couronner le tout, il porte un gardénia à la boutonnière. Pas une rose rouge, un gardénia. Quelle classe ! Comment ne pas aimer un homme qui connaît si bien les fleurs... ?

Il boutonne son veston.

— Permettez-moi de me présenter : je suis...

— ... Le Fantôme de la Saint-Valentin Présente ?

Il confirme d'un hochement de tête.

— Bien !

Je ne peux détacher mon regard de lui. J'en bave littéralement... Je finis par remarquer un truc bizarre. Au bout de quelques secondes, il change de visage. Je ne parle pas de l'expression de son visage, mais de sa tête.

Toutes les X secondes, il change de tête... Lorsque je suis entrée dans la pièce, il avait un petit côté Keanu Reeves, mais maintenant, il ressemblerait plutôt à Ben Affleck. Attendez ! Je trouve que là, il y a un air de Brad Pitt... A présent, je lui trouve une vague similitude avec Jude Law. J'essaie de repérer le moment précis où sa tête change, mais c'est impossible. La transformation se fait en douceur...

J'espère qu'il va bientôt reprendre la tête de Keanu Reeves !

— Si nous partions ?

Il fait un pas en avant et me tend le bras. Je me souviens alors que je suis en pyjama, comme le soir où Tony est venu. A côté de son smoking impeccable, je ne suis guère à mon avantage !

Au moment où je m'apprête à lui en parler, je m'aperçois que je ne suis plus en pyjama ! Je porte à présent une robe du soir crème ornée de perles, une vraie robe de soirée qui est en parfaite harmonie avec le gardénia.

— Euh... d'accord.

Je lui prends le bras. Il m'escorte jusqu'au salon et ouvre la porte d'entrée.

Cette fois, pas de Velcro, pas de saut à l'élastique depuis le balcon. Voilà un homme qui sait s'y prendre avec les femmes !

Tandis qu'il ferme la porte derrière moi, je m'enhardis, poussée par la curiosité.

— Vous avez bien un nom ? Ou faut-il toujours utiliser le titre officiel de Fantôme de la Saint-Valentin Présente ? Je trouve ça un peu inquiétant, vous ne trouvez pas ?

— Vous pouvez m'appeler James.

— James... C'est super ! Oui, c'est un joli nom.

Liv, ma fille, arrête de dire n'importe quoi ! Joue les blasées, comme si tu recevais régulièrement la visite de mecs aux allures de stars de cinéma dans ton bureau !

Si seulement...

Une fois dehors, nous rejoignons la rue, où une limousine nous attend. James ouvre la portière du côté passager et je me glisse sur le siège de cuir fauve. A l'intérieur, un verre de champagne m'est destiné.

De mieux en mieux... Je n'ai pas eu à sauter du balcon, j'ai hérité d'une tenue d'enfer sans déboursier un seul dollar, et par-dessus le marché, voilà qu'on m'offre du champagne ! Ce genre de fantôme, je sens que je pourrais en devenir facilement accro...

Tandis que James prend place à son tour dans la limousine, je note qu'il y a un seul verre de champagne. Comme je me suis déjà ruée dessus, je commence à bredouiller des excuses, mais James les balaie d'un revers de main.

— Je ne prendrai rien ce soir...

Bon, O.K. Je regarde mon verre en me demandant s'il est bien raisonnable de boire avec un mal de crâne. Je m'aperçois alors que ma migraine a disparu. Enfin ! Je lève ma main gauche : elle ne tremble plus. Je me sens bien, je dirais même que je suis en pleine forme. C'est comme si tous mes ennuis s'étaient subitement évanouis. Quand je pense à toutes les émotions que j'ai eues cette semaine, je n'hésite pas une seconde. Je trempe mes lèvres dans le verre.

— Fameux, le champagne !

James ne réagit pas. Je bois une nouvelle gorgée.

— Je ne sens même plus le goût du Rohypnol...

Il ignore mon commentaire, se contentant de hocher la tête. Il est en train de jouer avec ses boutons de manchette en argent. Je note qu'ils sont en forme de cœur.

La limousine démarre.

— Où allons-nous ?

— C'est à vous de décider.

C'est ce que Tony m'avait dit, lui aussi. Mon verre à la main, je prends le temps de réfléchir. La dernière fois, j'ai pataugé dans la boue sur le chemin de mes souvenirs et je voudrais bien rendre cette soirée plus agréable.

Attendez une seconde !

C'est bien le Fantôme de la Saint-Valentin *Présente* qui est assis devant moi, non ? Or cette année, il se trouve que je n'ai aucun problème avec la Saint-Valentin. Rassérénée, je me cale au fond de la banquette. Qui sait... peut-être que ce soir, je serai capable de suivre le mouvement ?

En attendant, je me sens très bien. Je suis confortablement installée dans cette limousine, un verre de champagne à la main et je porte une robe sublissime. Je continue de savourer le champagne par petites gorgées en regardant le paysage défiler par la vitre. Une douce chaleur m'envahit.

Je suis peut-être censée décider du lieu où nous allons, mais pour l'instant, j'ignore totalement quelle direction nous avons prise. Mon estomac fait des siennes. Ce doit être la faim. Depuis mon plat cuisiné, je n'ai rien avalé, et un petit dessert serait le bienvenu. Mais quelque chose me dit que l'objectif principal de James n'est pas de dorloter mon estomac !

Je me tourne vers lui et je repense à Tony. J'ai peut-être eu tort de ne pas croire à ces rêves, d'autant qu'ils n'ont pas cessé. D'ailleurs, si j'essaie de les refouler, ça risque d'être encore pire. Ça alors, quel jargon ! Avant de connaître Tania, jamais je n'aurais utilisé l'expression « refouler mes rêves »... Bon, il faut que j'essaie d'y voir un peu plus clair. Essayons de soutirer quelques infos à James.

Je lui demande d'une voix posée (tout en me doutant de la réponse) :

— Dites-moi, James, suis-je censée apprendre quelque chose, aujourd'hui ?

Il hoche la tête.

— A quel sujet ? La Saint-Valentin, peut-être ?

— Vous y êtes presque...

Je me penche en avant et je manque renverser mon champagne.

— Vous voulez dire... que j'apprendrai autre chose encore ?

Il hoche la tête.

Voyons, que je réfléchisse un peu. De quoi peut-il bien parler ? Je

jette un coup d'œil vers James dans l'espoir qu'il me mette sur la voie, mais apparemment, il n'en a pas la moindre intention. Finalement, je me rends compte que c'est un homme peu bavard. Il est peut-être craquant, mais affirmer qu'il brille dans l'art de la conversation serait exagéré. Je commence à me demander s'il y a du vrai dans ce qu'on dit des mannequins et autres top models, à savoir qu'ils ont un pois chic dans la tête. Qu'ils n'ont rien pour eux, en dehors de leur beauté. Qu'ils sont purement décoratifs et totalement inutiles. Je n'ai jamais voulu y croire, mais je n'en suis plus si sûre. Ce mec a pris, en l'espace de quelques minutes, l'apparence de je ne sais combien de sex-symbols, mais aucun d'eux ne s'est montré très bavard...

Je finis par lâcher :

— J'ignore de quoi il s'agit.

James ne répond pas. Je cesse de l'interroger. Il faut dire qu'il vient de reprendre le visage de Keanu (dans les films où il est particulièrement à son avantage...) Très bien, ça me va ! Je hausse les épaules et je me cale de nouveau au fond de ma banquette pour écluser mon champagne.

Le trajet se poursuit longtemps, très longtemps... La limousine n'en finit pas de rouler.

Mais comme ma coupe à champagne se remplit au fur et à mesure que je bois, ça m'est bien égal.

Une éternité s'écoule avant que la voiture ne s'arrête.

Pile devant la maison de Rachel et Ryan.

— Mais... leur maison n'est qu'à cinq minutes de chez moi !

Je ne comprends vraiment pas pourquoi nous avons mis tout ce temps. Inutile de poser la question à James, je sais déjà ce qu'il va me répondre.

— O.K., j'ai compris. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Il incline une nouvelle fois la tête avec cette majesté qui le caractérise.

Ma main cherche la poignée de la portière, mais au moment où je l'atteins, la portière s'ouvre de l'extérieur. James est au garde-à-vous pour me laisser sortir. Il y a une seconde, il était encore assis à côté de moi... Il n'a matériellement pas eu le temps de descendre et de contourner la limousine ! Ces fantômes sont vraiment fortiches.

Tout en m'extrayant du véhicule avec la grâce d'une princesse dans ma somptueuse robe du soir, j'essaie d'imiter sa façon royale d'incliner la tête et...

Je me cogne contre le plafond de la limousine.

Bof... Même pas mal ! Ceci dit, il va falloir que je songe à m'inscrire dans une école où l'on enseigne les bonnes manières. Et dans un asile de fous.

— Je suppose que nous allons entrer...?

J'emprunte le chemin qui conduit à l'entrée. J'ai une envie folle de me masser le crâne, mais je suis bien trop fière pour ça. Arrivée à mi-chemin, je me mets subitement à penser à Rachel et je stoppe net. Du coup, James me rentre dedans.

— Excusez-moi.

Je réponds d'un air absent.

— Non, c'est *moi* !

J'essaie de traquer dans mon cerveau les infos que je cherche. Nous sommes dans le présent, d'accord ? Or Rachel m'a dit que le week-end de la Saint-Valentin, elle s'absentait pour une conférence. Pour être précise, elle m'a dit qu'elle serait absente le samedi soir, mais qu'elle serait de retour le dimanche matin. Je contemple la maison, sachant que Rachel n'est pas là et je commence à me poser des questions... Il se peut que je n'aime pas ce que je vais trouver à l'intérieur. Espérons que je ne tombe pas sur Ryan en galante compagnie !

Arrivée devant la porte, je constate qu'elle n'est pas fermée à clé. Je décide de renverser les rôles et de pousser le battant pour laisser James entrer le premier. J'espère qu'il se remettra du choc ! Il a l'air de le prendre bien et n'éprouve même pas le besoin de réajuster ses manches de chemise.

Une fois dans les lieux, je reste immobile, l'oreille aux aguets. J'entends presque aussitôt des bruits de voix. Une voix d'homme et une voix de femme qui n'est absolument pas celle de Rachel. Ils se disputent. Et puis il y a un autre bruit, une sorte de... ronronnement.

J'essaie d'écouter ce qu'ils disent, mais je n'arrive pas à comprendre leur conversation. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont au rez-de-chaussée. En traversant le salon pour rejoindre la cuisine, le bruit de dispute et le ronronnement s'amplifient.

Je comprends vite pourquoi.

Ryan est dans la cuisine, un mixer à la main. Il a posé devant lui un livre de recettes et se penche en plissant les yeux pour déchiffrer le texte (car il n'a pas ses lunettes sur lui). Il jette un coup d'œil vers la télé — c'est de là que venaient les bruits de dispute — et finit par baisser le volume du son.

Puis il replonge le nez dans son livre et je l'entends marmonner entre ses dents :

— Bon, ça, c'est fait ! Ça aussi, et ça aussi. Maintenant, je dois faire tremper le pain.

Il recule, apparemment satisfait de lui et s'essuie les mains sur son jean.

Je le regarde, sidérée. Il ramasse délicatement les morceaux de pain découpés en forme de cœur et les trempe dans le bol, puis il les

dispose avec d'infinies précautions sur une plaque garnie de papier alu. Dès qu'il a terminé, il se lave les mains et les essuie de nouveau sur son jean. Puis il recouvre le plateau d'un film alimentaire et range le tout dans le frigo. Il s'attaque ensuite à la vaisselle.

Je demande à James :

— C'est vraiment Ryan ?

J'ai de nouveau droit à son hochement de tête princier.

Je m'approche pour regarder le livre de cuisine. Il s'agit d'une recette *allégée* de pain perdu. Ça prend beaucoup plus de temps que l'autre, car il faut décongeler de grandes quantités de blancs d'œuf. Je reconnais la page... Cette recette, nous l'avons préparée ensemble, Rachel et moi.

— C'est une de ses recettes préférées.

— Si je puis me permettre, les morceaux de pain sont en forme de cœur.

— Mais je vous en prie !

— Merci.

— Pas de quoi.

Agacée par sa remarque, je réponds d'un ton sec. Puis je recule de quelques pas et je regarde Ryan finir la vaisselle. Je suis vraiment surprise, je dirais même interloquée, car ce n'est pas du tout dans ses habitudes.

Ryan est le genre de mec persuadé que plus un cadeau coûte cher, plus la personne sera impressionnée et appréciera ledit cadeau. Sinon, autant ne rien offrir. Lorsqu'il a commencé à sortir avec Rachel, il l'a abreuvée des meilleurs champagnes, l'a traînée dans les restaurants les plus branchés et l'a emmenée en week-end dans des coins paradisiaques. Rachel a apprécié ses attentions, bien sûr, mais moi qui la connais bien, je sais quel est le cadeau qui lui a fait le plus plaisir de toute sa vie. Un ancien petit ami s'était donné un mal de chien à dénicher le coffret des films de Chevy Chase dont elle rêvait. Preuve que les diamants n'ont jamais été les meilleurs amis de Rachel.

Ce pain perdu... c'est un cadeau tellement banal, pour Ryan ! Et pourtant, il s'est donné beaucoup de mal pour le faire... et c'est ça le plus important. Il lui a fallu trouver la recette, acheter les ingrédients, découper des morceaux de pain en forme de cœur. Oui, c'est tout le mal qu'il s'est donné qui me surprend le plus.

Si tout cela est bien réel, alors Ryan a vraiment changé. Sans doute était-il sincère lorsqu'il m'a parlé de l'importance qu'il attachait à son couple.

Pendant que j'observais Ryan, James s'est assis à la table de la salle à manger.

Tiens, le voilà métamorphosé en Colin Firth... Pas mal.

Cette fois, c'est moi qui lui tends le bras.

— Si nous partions ?

Il hoche la tête, se lève et reboutonne sa veste pour la énième fois. Il doit user pas mal de costumes, à ce rythme-là. Il passe son temps à boutonner, déboutonner et reboutonner sa veste, et à tirer sur ses manchettes de chemise. Ça m'en donne le tournis.

Tout en m'éloignant, je jette un dernier coup d'œil à Ryan par-dessus mon épaule. Il est en train de nettoyer la cuisine en fredonnant un petit air... Je le gratifie mentalement d'un nouveau bon point.

Nous voilà repartis. Dans la limousine, je vois les rues défiler à toute allure derrière la vitre. Je repense à ce que Ryan vient de faire, et j'essaie d'imaginer toutes les idées qui ont pu germer dans la tête des gens, ce soir. Si Ryan a été capable de confectionner du pain perdu allégé en forme de cœur, d'autres ont bien dû avoir des tas d'idées originales, non ?

Cette fois, le trajet est beaucoup plus court. La limousine fait une nouvelle halte.

— Mais... c'est la maison de mon père et d'Eileen.

Notre James au pied léger réussit encore à me coiffer au poteau en ouvrant ma portière juste au moment où je posais la main sur la poignée.

— Vous, vous êtes un petit futé... pas vrai ?

En sortant, j'évite de me cogner la tête. James a l'air surpris par ma question, comme s'il ne savait pas quoi répondre. Alors je l'aide un peu.

— Contentez-vous d'acquiescer.

Il acquiesce.

Je me dirige vers la maison. Plus je m'approche, plus le ciel s'éclaircit. Le temps d'arriver sur le perron, la nuit a fait place au jour... Plus précisément à l'après-midi. Des gens s'activent un peu partout. Ils tondent leur pelouse, papotent avec leurs voisins, lavent leur voiture.

Je commence à me sentir un peu trop habillée avec ma robe de gala et mon collier de perles...

Comme la dernière fois, la porte s'ouvre aisément devant moi. Pourtant, je sais que mon père et Eileen prennent toujours bien soin de la verrouiller depuis que quelqu'un s'est introduit chez eux et a volé le porte-monnaie d'Eileen pendant qu'ils étaient dans le jardin.

J'explore les pièces une à une, James sur mes talons. Je finis par trouver Eileen dans la chambre. Assise sur le lit, elle est en train d'envelopper un cadeau, un caleçon fluo « Oui/Non »...

Ça alors !

Comme il est destiné à mon père, je tente de me convaincre que le message n'est pas explicite.

Ce « Oui/Non » me replonge inconsciemment dans mon enfance, celle des « Oui/Non » : autorisation ou interdiction de regarder un film le soir avec un bol de pop-corn, de manger des crêpes le matin...

Je m'assieds sur le lit près d'Eileen. James reste debout.

Mon père crie soudain depuis la cuisine :

— Je peux venir ?

Il me fait sursauter. Je ne l'avais pas vu en passant.

Eileen lui hurle en retour :

— Non, pas encore ! Ne t'inquiète pas, je te ferai signe.

Et elle se remet à l'ouvrage. Elle déroule deux morceaux de Scotch et les colle à chaque extrémité du paquet. Puis elle se lève pour le ranger dans le troisième tiroir de sa commode, tout au fond, à côté de ses vêtements d'hiver. Je l'entends marmonner entre ses dents :

— Tu n'arriveras jamais à le trouver ici, M. Neville Hetherington... Il faudra attendre demain matin.

Ça semble l'amuser beaucoup. Dès qu'elle a terminé, elle ouvre la porte de la chambre et passe sa tête dans l'entrebâillement.

— Ça y est, la voix est libre !

Mon père arrive, une enveloppe rouge à la bouche. Il finit tout juste de la coller.

Eileen demande :

— C'est la carte de Liv ?

Il hoche la tête et la pose sur la commode avec quelque chose d'autre. Un cœur en chocolat... Ça me fait sourire. Mon père m'offre toujours un cœur en chocolat. Quand il a terminé, il se retourne et semble se figer sur place. Eileen le regarde, un peu surprise.

— Qu'y a-t-il ?

C'est exactement la question que j'aurais posée si j'avais eu la possibilité de le faire. Car depuis son entrée dans la pièce, mon père n'a pas dit un seul mot. En général, lécher une enveloppe ne l'a jamais empêché de parler. Et Dieu sait s'il parle vite !

Il soupire.

— C'est juste cette histoire de bal qui me contrarie. J'aurais bien aimé que Liv accepte d'y aller. Ces derniers temps, elle ne sort plus. Elle se noie même dans le travail pour oublier le reste. Ce n'est pas bon pour elle.

— Tu voudrais qu'elle fasse quoi, à part aller à ce bal ?

— J'aimerais bien qu'elle sorte un peu plus avec ses amis. Justine, par exemple... Elle est très marrante, cette fille. Ça lui ferait du bien. Et si Justine pouvait réussir à lui présenter quelques beaux garçons, ce

serait encore mieux ! Mais on dirait que rien n'existe pour Liv en dehors de son travail.

— Ne t'inquiète donc pas ! Tu sais qu'elle fait des économies pour s'acheter du matériel pour son futur studio. Il se peut qu'elle n'ait pas envie de jeter son argent par les fenêtres...

— C'est ce qu'elle n'arrête pas de me dire. Mais elle n'est pas obligée d'aller dans des endroits de luxe ! Non, ce n'est qu'un prétexte.

— Elle traverse une mauvaise passe, voilà tout.

— Une mauvaise passe qui dure depuis plus d'un an, c'est un peu long, non ?

Eileen ne répond pas. Elle lui caresse l'épaule.

— Je ne demande qu'une chose, Eileen, c'est qu'elle s'en sorte. Qu'elle ne se replie pas sur elle-même. C'est tout.

— Ne t'en fais pas, elle s'en sortira, tu verras. Bon... je ne sais pas ce que tu en penses, mais après tous ces travaux de jardinage, moi, j'ai besoin d'une bonne douche. Et ce ne sera pas du luxe ! Ça te dit ?

— Pas tout de suite. Un peu plus tard, peut-être.

— D'accord.

Elle attrape son peignoir de bain et se dirige vers la porte. Là, elle marque un temps d'arrêt.

— Bien, alors j'y vais...

— D'accord, ma chérie.

Il s'assied sur le lit.

Elle revient auprès de lui et se penche pour le regarder dans les yeux.

— Allez, secoue-toi un peu ! Liv n'est pas malade, elle a simplement besoin de sortir plus souvent. Ce n'est quand même pas un drame !

— Tu as raison.

— Parfait. A présent écoute-moi bien : interdiction de chercher ton cadeau pendant que j'ai le dos tourné !

Elle lui donne une petite tape sur le genou et quitte la pièce.

Mon père rit de bon cœur. Dès qu'Eileen est partie, je me lève pour l'observer. Je n'arrive pas à croire ce que je viens d'entendre... Mon père est inquiet parce que je travaille trop, il voudrait que je sorte plus souvent. Mais c'est quand même lui qui m'a inculqué l'amour du travail, non ? Et en plus, il n'arrête pas de me répéter que les journées seront longues quand je créerai ma propre boîte !

Je me tourne vers James.

— Incroyable, non ?

Il reste silencieux (mais toujours aussi craquant...)

Brusquement, mon père se lève et passe la tête par la porte, comme Eileen tout à l'heure. Après avoir vérifié qu'elle n'était pas

dans les parages, et rassuré par le bruit de la douche, il s'approche de la commode et ouvre le premier tiroir. Celui du haut, à gauche.

Persuadée qu'il est parti à la chasse au cadeau, je me fais le porte-parole d'Eileen.

— Tu n'as pas honte ? La dame t'a interdit de fouiner !

Mais je me suis trompée sur ses intentions, car il trouve immédiatement ce qu'il cherchait. Il s'en empare et revient s'asseoir sur le lit. Puis il ouvre sa main.

J'aperçois une petite boîte, une petite boîte de velours noir. Je me penche au-dessus de son épaule tandis qu'il l'ouvre et je regarde à l'intérieur.

C'est une bague, un magnifique rubis flanqué de deux petits diamants. Le rubis est la pierre préférée d'Eileen.

— Mon Dieu ! Tu vas la demander en mariage ?

Ce que je suis bête, il ne peut pas m'entendre... En désespoir de cause, je me tourne vers James.

— Il va la demander en mariage ! Vous vous rendez compte ? Il s'est enfin décidé ! Je ne l'aurais jamais cru. Quand il a signé les papiers du divorce, il m'a toujours dit qu'il ne se remarierait jamais, et... Laissez tomber ! Vous ne pouvez pas comprendre !

— Mais bien sûr que si. C'est moi qui ai tout arrangé.

— Comment ça ? Vous dites que c'est vous qui l'avez poussé à se déclarer ?

Il hoche la tête.

Sur le coup, j'en reste sans voix. Puis je fais un pas en avant, la main tendue.

— Dans ce cas... laissez-moi vous serrer la main. Car vous venez de réussir là où j'ai échoué pendant dix ans !

James me serre la main.

Je reste plantée devant lui, un peu sonnée. James regarde avec insistance vers la porte. J'ai l'impression qu'il veut s'en aller. Dès que je me sens capable d'émettre un son, je lui demande :

— On y va ?

— Si tel est votre souhait...

— En effet...

Je me sens soudain débordante d'énergie. Après tout ce que je viens de voir, j'ai envie d'en savoir un peu plus. Je regarde une dernière fois la bague.

— Bonne chance, papa ! Encore que... tu n'en auras sans doute pas besoin. Je pense qu'Eileen a déjà préparé sa réponse depuis longtemps. Ça fait dix ans qu'elle attend ce moment, qu'elle guette chacun de ses anniversaires et chaque Noël dans l'espoir que tu fasses ta demande...

Nous partons. Je stoppe net au beau milieu du salon, sentant que

quelque chose est en train de se passer dans la chambre. Je fais demi-tour et je pique un sprint. Au moment où j'entre, mon père est en train de ranger la petite boîte dans la commode.

— Surtout, ne t'inquiète pas pour Eileen, papa. Elle ne partira pas... Je le sais.

Mon père me regarde droit dans les yeux, comme s'il m'avait entendue.

Je me retrouve une fois de plus dans la limousine. Le jour a fait place à l'obscurité. Les voisins disparaissent un à un et les réverbères s'allument. Ça me rappelle ces séquences de film où l'on voit la ville passer de l'aube au crépuscule en l'espace de trente secondes.

Je lève les yeux vers James en me demandant ce qui m'attend... A quoi ressemblera le prochain fantôme et que va-t-il me montrer ?

Je n'ai plus la notion du temps. J'ai l'impression de me retrouver chaque fois devant un jeu de cartes qu'on vient de battre et de tirer une carte au hasard — un épisode de ma vie passée, présente et... future. Cette dernière carte, je l'attends avec impatience. J'avoue que je suis très intriguée par ce que je vais découvrir...

J'ai retrouvé le confort de ma banquette de cuir fauve. Où allons-nous, à présent ? Pas la peine de demander à James, il me répétera que c'est moi qui décide (comme Tony l'a fait avant lui) ! Le mieux est de rester assise et de ne penser à rien. Personnellement, je n'ai pas l'impression de décider quoi que ce soit... ou alors c'est mon inconscient qui travaille.

Inutile de me perdre en conjectures. On verra bien.

Tandis que la limousine rejoint la route, il me vient une idée. Je me tourne vers James en faisant un geste vers la cloison de verre qui nous sépare du conducteur.

— Mais au fait, qui conduit cette voiture ?

— C'est vous, bien sûr.

— Mais non, je ne vous demande pas qui décide. Je veux savoir qui est au volant, concrètement...

James appuie sur un bouton et la vitre s'abaisse lentement.

Il n'y a personne au volant.

Je reste un long moment à fixer la place vide du conducteur avant de pouvoir dire un mot.

— Remontez cette vitre, voulez-vous ?

A partir de maintenant, je garderai mes questions pour moi. Le moment est venu de choisir notre prochaine destination. Et vite.

Je n'ai pas trop d'idées. Si on allait voir si Justine et Drew passent un bon moment, à ce bal ? Ou alors... La voiture change de file. Quand je pense que nous n'avons pas de chauffeur ! Je cesse de penser à notre prochaine destination pour regarder la route, en essayant de m'imaginer au volant.

Nous arrivons à un endroit que je connais bien. Je me tourne vers James.

— Ce carrefour-là est très dangereux. Attention au passage pour piétons !

Je sais qu'il y a eu beaucoup d'accidents.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter.

— C'est un peu tard pour ça, en effet.

Quelques minutes après, la limousine s'arrête. Merci mon Dieu.

Je baisse un peu ma vitre et j'aperçois alors le nom de l'endroit où nous sommes : *Le Choix de Cupidon*. C'est là que le fameux bal a lieu. Une fois de plus, James est plus rapide que moi pour ouvrir la portière. En descendant, je note que j'ai déjà réussi à salir ma somptueuse robe de star. Je relève le bas pour inspecter l'ourlet.

— Oh, zut !

James se penche pour toucher l'endroit sali et aussitôt, la tache fond peu à peu, comme par magie. En un instant, on ne voit plus aucune trace.

— Eh bien dites-moi, vous pourriez m'en faire économiser, des notes de nettoyage à sec !

James se contente de sourire... et de hocher la tête.

Je doute qu'il sache ce qu'est le nettoyage à sec. Sa tenue est impeccable. Pas l'ombre d'une tache sur son smoking, pas un cheveu de travers, pas le moindre bouton sur son visage.

Tiens, cette fois il a pris la tête de John Cusack. Pas mal non plus !

James se dépêche de traverser la route. Il a oublié de me prendre le bras, comme s'il était pressé d'entrer. Il était beaucoup moins impatient de voir Ryan, mon père ou Eileen !

Le bal a lieu dans un de ces grands immeubles de brique rouge qui abritent les réceptions en tout genre. A en juger le nombre de décibels, il doit y avoir un millier de personnes, là-dedans. L'entrée du bâtiment est ornée de cœurs dorés et argent. Un gigantesque Cupidon en plastique armé de son arc et de ses flèches est suspendu au-dessus des deux videurs. Je note que Cupidon porte un morceau de velours à un endroit stratégique de son anatomie. Je pense à Tony... Finalement, il a eu raison d'opter pour l'ensemble rose.

Je suis James à l'intérieur. C'est tout juste si je ne le perds pas dans le tumulte et les flashes aveuglants des spots. Dès que mes yeux s'habituent à l'obscurité, je le repère dans la foule. Il a totalement changé de comportement : lui si digne et si posé, il est tout excité d'être ici. Il paraît plus joyeux, plus vif, mais il arbore toujours son énigmatique sourire à la Mona Lisa. Je commence à me demander à quoi il joue... Mais lorsque je jette un coup d'œil autour de moi, l'explication me paraît soudain évidente.

Ici, James est dans son élément.

Ce type est bien le Fantôme de la Saint-Valentin Présente, non ? Alors comment voulez-vous qu'il n'aime pas cet endroit bourré de gens qui fêtent la Saint-Valentin et qui essaient de trouver l'âme sœur ? Que voulez-vous que James demande de plus ?

Que les rencontres assistées par ordinateur marchent *mieux*, peut-être... Mais au moins, les gens qui y ont recours font des efforts.

James s'aperçoit qu'il s'est trahi et accélère le pas. La foule s'ouvre devant lui et se referme sur son passage. J'ai beau le suivre de près, force m'est de constater que je n'ai pas droit au même traitement de faveur.

Pas drôle tous les jours d'être une pauvre mortelle !

Je me démène pour coller aux basques de James, et j'essaie de repérer Drew et Justine lorsque je reçois quelque chose dans l'œil.

— Aïe ! C'est quoi, ce truc ?

Devant moi, James est très occupé. Apparemment, il n'a rien entendu. La « chose » qui a atterri dans mon œil vient de glisser sur ma joue, je le sens. Je réussis à l'attraper : c'est un minuscule cœur rose en métal. Pendant que je l'examine, d'autres cœurs atterrissent sur ma main. Je m'en débarrasse et je lève le nez pour voir d'où ils viennent.

Le coupable, c'est James. Il a les deux mains dans les poches de son pantalon et en sort des poignées de cœurs qu'il lance dans les airs. Il s'aperçoit soudain que je l'observe et se retourne.

— Vous avez un problème ?

— Vous m'avez, pour ainsi dire, tapé dans l'œil...

— Je suis désolé... Pardonnez-moi.

Il laisse tomber le reste de ses cœurs. Il faut dire qu'il a l'air sincère.

— Euh... bien sûr.

Comment pourrait-on *ne pas* pardonner au visage d'ange et aux grands yeux bruns d'Ethan Hawke quand on est une fille normalement constituée ? En revanche, je ne peux m'empêcher de lui demander ce qu'il fabrique. Semer aux quatre vents des petits cœurs métalliques ne correspond pas à l'image que j'ai de lui.

Il marque un temps d'arrêt.

— Je... c'est pour aider les gens.

C'est la première fois que je le vois hésiter. On dirait qu'il se sent piégé, comme si je ne devais pas être au courant de ce qu'il fait. A moins... qu'il ne soit pas censé le faire ?

Je lui décoche un coup de coude.

— Dites... ce ne serait pas un aphrodisiaque, des fois ?

James a l'air choqué par ma question.

— Voyons ! Ne le prenez pas mal. Vous donnez un coup de pouce

au destin, c'est tout. Comme vous l'avez fait avec mon père et Eileen. Vous distribuez du bonheur.

— Oui, voilà. C'est exactement ça.

Je le prends par les épaules et je lui fais faire demi-tour.

— Bien, alors... allez-y ! Faites votre boulot, en bon fantôme que vous êtes. J'espère que vous êtes venu avec des cœurs plein les poches.

Tout en fendant la foule, j'attire l'attention de James sur des couples qui pourraient avoir besoin de ses services. En particulier un homme et une femme, blonds tous les deux, et qui ont l'air de s'entendre parfaitement.

— Plus tard, ils pourront même partager leur teinture de cheveux.

James répand sur eux une dose supplémentaire de petits cœurs.

— N'oubliez pas non plus ces deux-là !

Je lui montre du doigt une fille de mon âge et qui compare son profil informatique avec celui de son chevalier servant.

James les arrose littéralement de petits cœurs.

Je pars sur la gauche, dans l'espoir de trouver un autre couple digne d'intérêt et je me retrouve face à face avec Drew qui tient deux verres dans chaque main.

Je tape dans le dos de James.

— Arrêtez ! C'est Drew. Il est avec Justine.

Je viens de la repérer. Drew est en train de distribuer les consommations. Je marche vers eux, poussée par la curiosité. Je meurs d'envie de voir à quoi ressemblent leurs partenaires !

C'est sur Michelle, la fille qui accompagne Drew, la fan des caniches, que je mets le cap en premier. Elle a de longs cheveux blonds ondulés (que je soupçonne d'être permanentés) et porte une robe informe couleur lavande avec des perles autour de l'ourlet et du décolleté. Je me plante entre elle et Drew (il y a largement la place) pour laisser traîner mes oreilles. Si les dieux de l'amour ont décidé que c'était ma place, je ne pense pas être si indiscreète que ça. Je ne vais quand même pas rater la chance qui s'offre à moi de jouer à la femme invisible.

Michelle est en train de parler à Drew de son site web, du nombre de visites qu'il reçoit et du concours de photos qu'elle vient de lancer. Les gens sont invités à envoyer des photos de leur caniche déguisé en personnage connu, pour éventuellement gagner un prix. Elle envisage même d'organiser l'année prochaine un concours de ressemblance entre les propriétaires et leur chien. Près d'elle, Drew sourit et pose des questions, mais quelque chose me dit que c'est par pure politesse, et qu'il n'est pas captivé par la conversation. Ça se voit à son regard absent.

Un moment plus tard, alors que Michelle continue de vanter les

mérites de son site, je retourne auprès de James.

— Alors, vous les saupoudrez de petits cœurs, ceux-là ?

Je guette sa réponse avec beaucoup d'intérêt. Il a l'air réticent à répondre. Je lui repose la question.

— Je parle de Drew et de Michelle, bien sûr.

Il secoue énergiquement la tête.

— Non.

Allez savoir pourquoi, je me sens soulagée. Même si j'ai décidé que Drew et moi devons rester « juste amis ».

L'attention de James est attirée quelques secondes par un couple placé derrière nous. Et quand il se retourne vers moi, il arbore la tête de Robert Downey Junior !

— Super ! C'est ce qu'il vous fallait ! Surtout, ne changez rien ! Et ne prenez pas de substances illicites dès que j'ai le dos tourné. C'est très mauvais pour le teint.

Horriblement gêné, le pauvre James vire au rouge tomate.

— Laissez tomber, je plaisantais. Bon, si vous n'avez pas l'intention de faire pleuvoir des cœurs sur Drew et Michelle, que diriez-vous de ces deux-là ?

Je désigne Justine et son chevalier servant.

— Justine et Gary ? D'accord.

James déverse sur eux une pluie de cœurs et recule d'un pas. J'en profite pour me glisser près d'eux et tendre l'oreille.

Ils sont en train de se raconter des histoires de rendez-vous qui ont mal tourné. Justine parle d'un mec qu'on lui avait présenté et qui lui a posé un lapin à trois reprises. Il trouvait toujours une histoire qui tenait debout pour se justifier. Finalement, ils ne se sont jamais rencontrés et ont déclaré forfait.

Gary prend le relais avec l'histoire d'une fille qu'il a invitée un jour à dîner. Son sein droit n'arrêtait pas de pointer du nez sous sa robe. Gary a passé son temps à se demander s'il devait en parler à la fille. Mais allez lui expliquer ça... ! C'est quand même assez délicat, aussi délicat que de dire : « Tu as remonté ton collant par-dessus ta jupe »... Il a fini par lui en parler, par courtoisie. La fille a baissé les yeux vers le coupable et l'a remis à sa place. Cinq minutes plus tard, le sein reprenait le chemin des écoliers. Cette fois, Gary n'a rien dit, préférant le laisser vivre sa vie !

Au beau milieu de l'histoire, Drew et Michelle se mettent à écouter Gary. Drew est hilare.

— On voyait son mamelon ?

— Pas vraiment, mais j'avais une peur bleue de le voir apparaître.

— Et la fille n'était pas gênée ?

Dites, je trouve que Drew s'intéresse un peu *trop* à cette histoire,

non ?

— Apparemment non. Elle a dû se faire à l'idée que son sein était du genre indépendant !

Tout le monde éclate de rire, sauf Michelle qui a l'air choqué.

— C'est dégoûtant.

— Personnellement, ça ne m'a pas empêché d'apprécier mon dîner !

Nouveaux éclats de rire. Seule Michelle reste de marbre.

Je retourne près de James.

— Cette fille a besoin d'un autre verre bien tassé. Et vite.

Mais James ne répond pas. Nous restons là, à observer le groupe qui continue de papoter et de rire. Je commence à me sentir un peu triste. Comme si je ratais quelque chose (c'est bien ce que disait mon père, non ?)

— Si nous partions ? Je voudrais rentrer chez moi.

Il hoche la tête et nous regagnons la sortie, non sans difficultés. Pendant que nous nous frayons un chemin dans la foule, James continue de faire pleuvoir des petits cœurs.

Lorsque la limousine démarre, j'ai toujours un peu le cafard. James me confie, en regardant ailleurs :

— J'ai l'impression qu'ils passent une bonne soirée.

Cette fois, c'est à moi de hocher la tête.

— Je sais.

Je pense à Ryan, à mon père et Eileen, Drew et Justine... Je prends alors conscience de ce que James s'est attaché à me montrer : pour la Saint-Valentin, rien n'oblige personne à dépenser des fortunes, ni à faire des choses extraordinaires pour s'amuser. Tous les gens que j'ai vus ce soir passaient un bon moment, ils ont voulu marquer le coup ce jour-là, juste pour le plaisir. Pour montrer aux êtres qui leur sont chers toute l'affection qu'ils leur portent. C'est juste un jour un peu fou qui revient chaque année et que chacun célèbre à sa manière.

Tout le monde sauf moi. J'imagine que c'est à cause de mon job, qui met en lumière les pires aspects de la Saint-Valentin. Les excès, le côté cliquant, commercial, les bons sentiments, les Cupidon dorés surdimensionnés. Tout cela a déteint sur moi.

James a parfaitement rempli son rôle. Il m'a donné une bonne leçon. Ce soir, je me suis rendu compte que la Saint-Valentin n'était pas une épreuve, à condition de la fêter pour de bonnes raisons et avec la bonne personne. Je repense à Ryan et son pain perdu. Les ingrédients ont dû lui coûter au maximum dix dollars, mais ce dont Rachel se souviendra, c'est du mal qu'il s'est donné... et le message qu'il a voulu faire passer. Il a pris conscience que cela représenterait beaucoup plus pour elle qu'un dîner fastueux réglé d'un coup de carte

bleue.

— C'est vrai.

James... Décidément, ces fantômes ont l'art de lire dans les pensées. J'en perds le fil de mes cogitations, d'autant qu'il vient de prendre la tête de Sean Connery. Un Sean Connery jeune, certes, mais...

Je me rapproche de lui.

— C'est bizarre, vous avez des cheveux blancs. Et des rides ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je dois partir. La Saint-Valentin est bientôt finie.

Comment ça ? Je n'y comprends rien. Lorsque je me suis assoupie sur le canapé, il devait être tout au plus 21 h 30.

La limousine s'arrête. Mais c'est mon immeuble ! Il y a quelques secondes, nous en étions encore très loin.

J'attends que James ouvre la portière, ce qu'il fait d'une main tout en boutonnant sa veste de l'autre. Il ferme la portière derrière moi, puis prend congé en me faisant une bise de pure forme sur la joue. Je note qu'il a de plus en plus de cheveux blancs.

Zut ! J'aurais dû faire valoir mon point de vue sur Robert Downey Junior. Mais je n'en perds pas mes bonnes manières pour autant.

— Merci pour cette charmante soirée.

— J'ai été ravi de vous rencontrer.

Je le regarde rejoindre la limousine et déboutonner sa veste avant de s'asseoir.

Dire que, à en croire mon entourage, c'est *moi* qui ai besoin de me distraire !

Je traîne un moment dans l'allée en regardant la limousine mettre son clignotant et s'éloigner dans l'obscurité. Finalement, ce rêve n'était pas si mal que ça. Rien à reprocher à James : voilà un fantôme qui a du savoir-vivre et pour ne rien gâcher, il était d'une classe folle ! Mais à l'allure où il vieillit, il aura bientôt besoin de ciseaux pour se couper les poils du nez et des oreilles. Ce qui ne l'empêchera pas de garder ses bonnes manières et ses costumes griffés.

Au bout de la rue, la voiture tourne à droite. Je sais que je devrais monter chez moi pour essayer de prendre un peu de repos. Mais après le départ de James, je n'ai plus que mes pensées pour me tenir compagnie et je sens bien que mon euphorie commence déjà à s'émousser.

Je vais m'asseoir délicatement sur la boîte aux lettres en brique de l'immeuble, en prenant bien soin de ne pas abîmer mes perles. Je n'ai pas envie de monter tout de suite à mon appartement. Mon mal de tête n'est pas revenu, mais malgré tout, je ne me sens pas dans mon assiette. J'ai besoin de prendre le temps de réfléchir.

Je regarde la rue où la limousine de James vient de disparaître et je repense au bal. Ou plus exactement à Drew et Justine. Je me demande s'ils sont toujours ensemble, à bavarder avec Michelle et Gary, ou s'ils discutent avec d'autres gens. Peut-être sont-ils partis ailleurs.

Pas la peine de me creuser la cervelle pour comprendre la raison de mon mal-être. J'ai toujours la sensation d'avoir raté quelque chose. Si seulement j'étais sortie avec eux, ce soir ! J'aurais dû écouter les conseils de mon père.

Cela dit, après la débâcle d'hier, qui sait si j'aurais été la bienvenue...

Bon, ça suffit ! Je jette un dernier regard sur la route et je me force à monter les marches pour rejoindre mon appartement. Rêve ou pas rêve, je ne vais quand même pas rester plantée là toute la nuit.

Dans l'immeuble, tout est calme. On n'entend que le bruit sourd de mes pas dans l'escalier. J'ouvre ma porte le plus délicatement possible,

je franchis les trois pas qui me séparent du canapé et jem'affale dessus. Je comprends mieux ce pauvre Superman qui se plaint toujours de sa Kryptonite ! C'est décidé, je n'irai pas plus loin que ce canapé. Je crois que je n'arriverai jamais à atteindre ma chambre et encore moins à sauver le monde en utilisant mes super pouvoirs !

Je réussis quand même à tourner la tête pour regarder l'heure sur mon magnétoscope. 12 h 23. James avait raison, nous sommes bien le jour de la Saint-Valentin.

Je me pelotonne de nouveau sur le canapé et je ferme les yeux. Au moment précis où mes paupières se ferment, j'entends de nouveau du bruit derrière la porte. Je m'assieds et je jette de nouveau un œil sur l'horloge du magnétoscope : 12 h 24.

C'est bien ce que je pensais. Je n'ai pas pu m'endormir aussi vite. Je sais qu'il y a des gens à qui il suffit de fermer les yeux pour se réveiller huit heures plus tard, persuadés qu'ils viennent juste de s'endormir, mais tout de même !

Tiens, j'entends de nouveau du bruit. Cette fois c'est différent. J'entends grincer la poignée de ma porte.

Je repense aux paroles de Mme Batty-Smith. Trois esprits...

Méfiant, je me lève pour aller voir ce qu'il y a de l'autre côté. Lorsque la poignée de la porte recommence à grincer, je l'ouvre brusquement.

— Aaah...!

Justine et moi hurlons d'une même voix. Quelle frousse !

Après quoi nous nous présentons mutuellement des excuses.

— Désolée, Liv, je te croyais couchée.

— Désolée, mais je ne m'attendais pas à ce que tu rentres si tôt.

Justine consulte sa montre.

— Il n'est pas si tôt que ça...

Je m'efface pour la laisser entrer. En fermant la porte, je baisse les yeux et je constate que ma robe de star s'est envolée. J'ai réintégré mon pyjama.

Zut de zut ! Je l'aimais bien, cette robe.

Justine s'appuie contre le mur en se tenant la poitrine.

— Mon cœur bat à cent à l'heure. Tu m'as fais une de ces peurs ! Je te croyais endormie depuis des heures.

— Et moi donc ! Mais je n'arrive pas à dormir.

Elle se débarrasse de ses chaussures et s'affale sur le canapé en poussant un grand soupir.

Un ange passe.

— Euh, au fait... c'était comment, ce bal ?

Je m'assieds face à elle. J'ai hâte qu'elle me raconte et ce pour deux raisons : d'abord pour vérifier si tout ce que j'ai vu était bien réel

et si oui, pour savoir ce qui s'est passé après mon départ...

— C'était bien. Très sympa. On s'est bien marrés, je crois.

— Comment ça, « je crois » ?

— Non, c'était *vraiment* bien. Le mec qui m'accompagnait est super.

— Gary ?

Justine me regarde d'un air bizarre.

— Comment sais-tu qu'il s'appelle Gary ? Je ne me souviens pas te l'avoir dit.

Quelle gourde ! Elle a raison.

J'improvise.

— J'ai vu la feuille posée à côté de ton ordi. Son profil informatique.

— Ah, d'accord... Oui, il est vraiment sympa. C'est un entrepreneur en bâtiment.

— Et la fille qui accompagnait Drew ? La dingue des caniches...

Justine éclate de rire.

— Rien à dire. Mais j'ai eu ma dose de caniches pour la nuit ! Je dirais même pour le restant de mes jours.

J'ai besoin d'un autre test pour m'assurer que ce que j'ai vu était bien réel.

— Elle était habillée comment ?

Justine me regarde de nouveau d'un drôle d'air. Elle sait très bien que je pose rarement des questions sur la tenue des gens.

— Tu veux vraiment que je te dise ce qu'elle portait ?

— Oui.

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas... un truc rouge, je crois.

— Avec des perles ?

— Oui... je suppose. Pourquoi ?

Pour la seconde fois de la soirée, j'improvise.

— Oh, j'ai connu autrefois une autre fan des caniches. Elle portait toujours... des tenues rouges, avec des perles.

— Ah bon...

Justine s'absorbe soudain dans la contemplation de son décolleté. Elle plonge la main dedans et pousse un petit cri de triomphe.

— Je savais bien qu'il y avait quelque chose là-dedans ! Ça m'a gratté toute la nuit.

— Une allergie, peut-être...

— Très drôle ! Non, j'ai vu quelqu'un qui lançait ces trucs en l'air...

Elle ouvre la main et j'aperçois un minuscule cœur rose en métal.

J'en suis toute retournée. Une chose est sûre, je n'ai plus besoin de

nouveaux tests.

— Dis-moi, tu vas le revoir, ce... Gary ?

Justine hoche la tête avec enthousiasme, puis me coule un regard en coin.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, bien sûr.

Je sais qu'elle fait allusion à notre petite « discussion » de l'après-midi.

Je fais la grimace.

— Arrête ! Tu ne vois pas que je blague ? D'ailleurs, je voulais te parler de ce qui s'est passé.

— Moi aussi.

— Je suis désolée, je n'avais pas l'intention de te blesser. Ce qui se passe entre Drew et toi ne me regarde pas.

— Pas de problème. Moi aussi, je m'en veux.

— Alors... on est toujours amies ?

— Mais bien sûr !

Je marque un temps d'arrêt avant de poser la question qui me brûle les lèvres.

— Tu crois que Drew va revoir Michelle ?

Justine se laisse aller contre le canapé.

— Ça m'étonnerait beaucoup. Cette pauvre fille me fait de la peine.

Attendez, c'est une plaisanterie ? Quand j'étais dans la salle avec James, j'ai bien vu qu'elle bassinait Drew avec ses histoires de caniches.

— De la peine ? Mais... pourquoi ?

Elle se tourne vers moi et me regarde fixement.

— Tu aurais entendu Drew... il ne faisait que parler de toi. Liv par ci, Liv par là !

Je coasse.

— Moi ?

— Oui, toi. « Tu devrais voir les photos de Liv, c'est une grande photographe... » Toujours Liv, Liv, Liv ! On dirait que ton prénom est à la mode, cette saison.

Je ne trouve rien à répondre. Alors je me tais.

— Liv, je n'ai pas l'intention de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais que se passe-t-il ? Je veux dire, entre Drew et toi ?

Je hausse les épaules.

— Quand nous avons déjeuné ensemble, j'ai vraiment passé un bon moment. Et aussi à son dîner d'anniversaire. Mais quand je l'ai vu débarquer avec Tiffany, c'est comme si l'histoire de Mike et d'Amanda se répétait... J'avais déjà eu largement ma dose de déceptions amoureuses.

— Liv, j'ai quelque chose à te dire. Tu veux bien m'écouter ? Et quand je dis « écouter », ça signifie prendre la peine d'y réfléchir...

— Dis toujours.

— Je n'ai aucune intention de t'agresser comme je l'ai fait cet après-midi. Et comme je ne veux pas que tu me soupçonnes de harcèlement, ce que j'ai à te dire, je ne te le répéterai pas deux fois. Mais il faut absolument que tu l'entendes. Tu es d'accord ?

Je trouve qu'elle en fait beaucoup. Mais elle a l'air tellement sincère que je décide de lui donner une chance.

— Très bien. Puisque c'est si important à tes yeux, je t'écoute.

— Oui, ça l'est.

Silence.

— Alors ? Tu te décides ?

Justine respire un grand coup et se jette à l'eau.

— Eh bien voilà : je pense que tu devrais arrêter de vivre comme tu le fais. Tu passes ton temps à essayer d'éviter de souffrir. Je n'appelle pas ça vivre !

J'ouvre la bouche pour répondre, mais Justine me retient d'un geste.

— N'oublie pas, tu m'as promis.

Je n'ai fait aucune promesse, mais je décide quand même de la laisser continuer.

— O.K. Pour mieux me faire comprendre, je vais reprendre depuis le début. A votre premier rendez-vous, Drew m'a dit que tu lui avais servi ton éternel couplet : « Je ne plais pas aux mecs... » Il m'a demandé ce que tu entendais par là et le fait de lui expliquer m'a permis de voir les choses différemment. Ça m'a ouvert les yeux sur les raisons de tes déboires sentimentaux : en fait, chaque fois, tu anticipes la rupture. Avant même le premier rendez-vous, tu es persuadée que les mecs vont te rejeter, alors tu trouves un prétexte, n'importe lequel, pour rompre avant l'autre. Et dès que la rupture est consommée, tu es convaincue que ta théorie s'est vérifiée une nouvelle fois. Le problème, c'est que tout cela est faux. Ce qui arrive est inévitable, parce que tu refuses de faire changer le cours des choses.

Je ne fais aucun commentaire.

— Tu recommences chaque fois que tu as un rendez-vous et je te rappelle qu'à une époque, tu en as eu beaucoup ! Tu appelais ça le *crazy dating*... En fait, tu tiens une sorte de comptabilité des rendez-vous ratés et quand tu estimes que la coupe est pleine, tu cesses de faire de nouvelles rencontres, pour te protéger. Tu te dis qu'il vaut mieux attendre que quelqu'un de bien se présente. Et pendant plus d'un an, tu croises le chemin de deux ou trois types plutôt sympas, mais tu les laisses partir sous prétexte qu'il est plus facile de sortir

avec des gens qui t'intéressent vraiment. Tu te souviens de ce photographe ? Il avait l'air charmant, mais tu t'es trouvé une douzaine de bonnes raisons pour ne jamais lui proposer de sortir. Bref... plus d'un an se passe et voilà qu'un mec nettement mieux que les autres croise ta route. Drew. Alors tu sors deux ou trois fois avec lui et il se trouve que vous vous entendez vraiment bien. Mais quand vous en arrivez à la phase critique, tu prends comme prétexte un simple incident pour en faire tout une montagne et tu t'empresses de reprendre ta petite vie tranquille de célibataire.

Je ne dis toujours rien.

— La seule raison qui t'a poussée à laisser Drew prendre de l'importance dans ta vie, c'est que c'est un copain à moi. S'il avait été un parfait inconnu, tu l'aurais largué depuis longtemps. Mais Drew est un type bien, Liv. Un homme vraiment charmant. Il n'aurait jamais l'idée de te faire volontairement du mal et vous êtes faits pour vous entendre. Serait-ce si difficile de sortir encore avec lui ? Cela ne te tuerait pas, à ce qu'il me semble. Ça te permettrait de continuer à le tester...

J'ouvre la bouche, mais Justine me cloue le bec.

— C'était juste une question pour la forme... Bon, je continue. Le problème, c'est que je m'inquiète de la façon dont tu vis. Et je sais parfaitement que tout ça n'est pas mes oignons. Mais je me fais *vraiment* du souci et comme je suis ton amie, je ne peux pas te laisser faire sans réagir. Il y a des moments où il faut savoir prendre des risques, Liv. Donner leur chance aux gens, voire une seconde chance. Je comprends très bien que tu n'aies pas envie de souffrir de nouveau mais parfois, il faut accepter de faire le grand saut. Ça fait peut-être peur, mais c'est très marrant !

La moutarde commençait à me monter au nez... jusqu'à ce que Justine me parle de prendre des risques. De donner une seconde chance. Là, elle a trouvé la faille ! Car je sais très bien qu'elle avait cent fois raison, cet après-midi, quand elle insistait pour que je donne une seconde chance à Drew. Comme lui l'avait fait avec moi.

Pendant qu'elle me parle, je ne peux m'empêcher de penser à ce que j'ai vu ce soir. Mon père et Eileen... Il va la demander en mariage, même s'il est mort de trouille que les choses se répètent et qu'Eileen le quitte. Oui, il va quand même lui demander de l'épouser. En voilà un qui n'hésite pas à faire le grand saut.

Même chose avec Rachel et Ryan. Rachel a pris un risque, celui de croire Ryan lorsqu'il lui a promis de ne plus jamais la tromper. Elle a écouté ce qu'il avait à lui dire et elle a décidé contre vents et marée de lui faire confiance. Moi je ne l'ai pas cru, mais Rachel, si. Et après ce que j'ai vu ce soir, tout porte à croire qu'il était vraiment sincère. Il veut le bonheur de Rachel et il fait des efforts pour prouver qu'il

l'aime comme elle le mérite.

Si Rachel n'avait pas voulu prendre de risques, vous imaginez la suite ? Elle serait passée à côté de ce qu'elle a aujourd'hui : un mari, le bonheur, et du pain perdu allégé en forme de cœur ! En d'autres termes, tout ce qu'elle attendait de la vie.

Et puis il y a Justine et Sally. J'ai pensé à elles l'autre jour, quand je suis allée avec Sally au crématorium. Voilà deux filles qui ont pris leur destinée en main. Elles osent faire des choses que moi je n'oserais même jamais imaginer. Ce qui ne les empêche pas d'en prendre parfois plein la figure, c'est Justine elle-même qui me l'a dit. Mais elles surmontent les épreuves, quelles qu'elles soient, et continuent d'avancer.

Ça ne me ferait peut-être pas de mal de recommencer à sortir, d'accepter des rendez-vous galants...

Avec Drew, par exemple.

Je me rebranche sur Justine qui est toujours en train de parler.

— Accepter de sortir avec quelqu'un, c'est un peu comme dans un *sushi bar*. On ne peut pas se contenter de regarder défiler les bonnes choses sous ses yeux. Quand on en voit un qui nous plaît, il faut faire la démarche de tendre la main et de s'en emparer. On ne peut se contenter de l'admirer... et de le laisser passer.

Aussitôt, je me revois plantée devant le studio le jour où Drew est parti, avec sa carte dans une main et mon gâteau au fromage dans l'autre.

— Il faut y aller à fond, Liv. Et attraper ce que tu veux avant qu'une autre ne le fasse.

Devant mon regard vide, elle soupire.

— Je vais essayer d'être plus claire : ce que je suis en train de te dire, c'est que Drew *est* l'homme de ta vie. Celui pour lequel tu es censée te remettre sur les rails. C'est l'homme qu'il te faut, il est parfait ! Mais tu es tellement habituée à envoyer balader tous les mecs que tu n'es plus capable de t'en rendre compte.

J'essaie de parler, mais aucun son ne sort de ma bouche.

Justine se lève.

— Voilà, j'ai fini. Je m'inquiète à ton sujet, c'est tout. Oh ! une dernière chose ! Tu détestes la Saint-Valentin, tu dis que c'est complètement nul. Mais tu n'as plus aucune raison de le penser, pas depuis que tu as envoyé Mike sur les roses une fois pour toutes. C'est Sally qui me l'a dit. Je sais tout sur toi...

Elle se penche en avant et me regarde droit dans les yeux.

— Et tu regrettes de ne pas être venue avec nous ce soir. Je me trompe ?

Comme je suis toujours incapable de parler, je n'ai pas d'autre choix que de bouger un doigt. Mais je suis sûre qu'elle m'a comprise.

Elle me donne une petite tape affectueuse sur la tête.

— Si tu allais dormir un peu ? Il sera toujours temps de me hurler dessus demain matin. J'ai besoin de prendre une douche.

Cette fois, je parviens à hocher la tête.

Je ne retrouve ma voix que lorsque Justine quitte la pièce et se retrouve dans le couloir. Je lui crie de loin :

— J'ai passé une Saint-Valentin nulle, si tu veux savoir !

— Tu es une femme. Ça nous arrive à toutes...

Et elle se met à rire.

Comme je ne vois pas quoi répondre à ça, je reprends ma position sur le canapé pour essayer de me reposer sans perdre le fil de mes pensées. Justine a sans doute raison quand elle parle de se jeter à l'eau, de prendre des risques.

Je repense au cas qui m'intéresse... Drew et moi.

Ce qui est sûr, c'est que nous avons passé des super moments tous les deux. Et qu'il veut me revoir. Je crois que j'aimerais continuer à le fréquenter, moi aussi. Mais il y a toujours une inconnue et c'est sans doute le plus important de tout...

J'ignore si sauter dans le grand bain est la bonne solution pour moi.

Pour *nous*.

Fatiguée, et perdue dans mes pensées, je laisse mes paupières se fermer malgré moi.

Au moment même où mes cils frôlent ma joue, j'entends comme un bruissement sur le canapé d'en face. C'est sans doute Justine qui revient après avoir pris sa douche. Je note au passage qu'elle a fait vite... à moins qu'elle n'ait changé d'avis. J'ouvre les yeux et je regarde autour de moi.

Ça y est, c'est reparti ! Jamais plus je ne fermerai les yeux !

Car la femme qui se tient devant moi n'est pas Justine. Je ne l'ai encore jamais vue, mais elle se prélassait sans complexe sur mon canapé. C'est à croire qu'elle prend mon salon pour sa résidence secondaire !

Elle ne daigne même pas me jeter un regard. Moi, je ne me gêne pas pour la détailler de la tête aux pieds (ce qui n'est pas facile, vu qu'elle est allongée). Comment la décrire ? Disons que c'est le clone de Barbara Cartland. Tout y est : l'étalage de diamants à son cou, les cheveux blancs crêpés, la robe en lamé argent — aussi scintillante que moulante, et qui tire un peu au niveau de la poitrine —, l'épaisse couche de bleu sur les paupières, le blush façon années 70 et le mascara appliqué à la truelle... Jusqu'au Martini posé sur la table et à la boîte de chocolats artisanaux hors de prix qu'elle a posée sur ses genoux, déjà à moitié vide.

Oui, tout y est. Et sur *mon* canapé !

Elle tient à la main — celle qui n'est pas occupée à enfourner les chocolats dans sa bouche couverte de gloss rose bonbon —, un roman d'amour avec un magnifique spécimen de mâle en couverture...

Je la salue. Aucune réaction.

— Coucou, il y a quelqu'un ?

Toujours rien.

J'abandonne. Ou plus exactement, je feins de parler toute seule.

— Il faudrait peut-être s'abstenir d'arriver chez les gens comme ça, à l'improviste ! On pourrait au moins frapper à la porte comme le commun des mortels, non ?

C'est vrai ! Tony, je l'ai découvert sur ma table basse, et James, installé devant mon ordinateur, en train de surfer sur des sites peu recommandables !

Du coup, le clone lève un œil. Une seconde à peine avant de replonger dans son roman et ses chocolats. J'essaie de briser la glace.

— Je suppose que vous êtes le Fantôme de la Saint-Valentin Future ?

Elle hoche la tête sans me regarder, se contentant de porter à ses lèvres un nouveau chocolat. Je crois bien que c'est un chocolat croquant avec des morceaux de cacahuète... En tout cas, ça craque sous la dent.

Ce sont mes chocolats préférés !

Elle prend bien son temps pour le mastiquer sous mon nez.

— Je suppose que vous êtes venue me montrer à quoi ressemblera mon avenir ?

Si elle finit par remarquer ma présence, peut-être m'offrira-t-elle une de ses gourmandises ? Pensez-vous ! Elle hoche la tête et enfourne un énième chocolat dans sa bouche. Difficile de dire combien elle en a mangés, bien trop pour que je puisse les compter.

Je décide de l'appeler Barbara.

Voilà sa main qui replonge dans la boîte. Il ne reste plus que trois chocolats.

Ses mâchoires s'activent. Quand je pense que ce sont mes préférés... Quelle garce, celle-là !

Dès qu'elle a terminé, elle pose la boîte sur la table basse et se lève. Je la suis des yeux tandis qu'elle se dirige vers le balcon et fait glisser la porte-fenêtre. C'est seulement lorsqu'elle est dehors et qu'elle me regarde avec insistance que je comprends le message : j'étais censée prendre l'initiative de la suivre dès qu'elle a extrait son gros popotin lamé hors de mon canapé.

Bon, il est clair que cette dame fantôme n'est pas du genre bavard... Rien à voir avec Tony. Ni avec James, le fantôme élégant qui n'oubliait jamais de m'offrir son bras.

Tant pis. Je ferai avec.

Je me lève à mon tour pour la rejoindre sur le balcon et je m'arrête à un mètre ou deux de Son Altesse. Elle me décoche alors un regard hautement méprisant, comme si je n'étais rien, rien qu'une sorte de détritrus à enjamber sur son passage...

Très bien. Cette fois, c'est *décidé* : je l'appellerai Barbara.

Elle se retourne et regarde fixement le bas de sa robe : j'aperçois alors une sorte de traîne.

Je prend mon air hypocrite et je me fends d'un petit compliment,

— Oh... c'est ravissant !

Ce qui me vaut un nouveau regard dédaigneux. Puis elle fait un geste, comme pour me faire comprendre que je dois porter la traîne.

Là, je m'énerve un peu.

— Non mais vous plaisantez ? J'ai passé l'âge de jouer les demoiselles d'honneur.

Elle n'a qu'à s'en prendre à elle, elle n'avait qu'à m'offrir un chocolat !

Barbara détourne les yeux. Nous restons cinq bonnes minutes sur le balcon, sans nous regarder. C'est tête de mule contre tête de mule ! Je crois même que nous piaffons d'impatience. Toutes les deux.

Quand arrive la sixième minute, je me souviens brusquement du gadget de Tony — le Velcro — et de la limousine de James. Et ça fait tilt ! C'est en portant cette traîne que je pourrai voyager dans le futur avec Barbara. Si je ne le fais pas, je risque de poireauter un moment sur ce balcon !

Alors je ramasse la traîne.

Pschitt.

En un éclair, nous voilà transportées dans un bar.

Ça ne me fait ni chaud ni froid. Il faut dire que je commence à être blasée. Je suis presque une habituée de ce genre de virée dans le temps... Habituée, mais un peu fatiguée !

Je ne suis de toute évidence pas la seule, car la première chose que fait Barbara, c'est de s'emparer d'une noix de macadamia et d'un gros morceau de cookie au chocolat blanc dans un des bocal, sur le comptoir. Puis elle prend place à l'une des tables.

J'ai une envie folle de la rejoindre pour la cuisiner un peu sur mon avenir. Quelle place Drew y tiendra-t-il ? Mais j'ai l'impression qu'elle n'est pas d'humeur à être dérangée dans sa frénésie de cookies ! Je décide de la laisser en paix pour l'instant et je fais le tour du bar pour inspecter les lieux.

Je ne crois pas être déjà venue ici. Non, certainement pas.

Attendez ! Forcément, puisque nous sommes dans le futur !

A part nous, il n'y a que deux clients dans le bar. Un jeune couple installé près de la fenêtre et en train de feuilleter des brochures. Tout en m'approchant d'eux, je vérifie l'heure sur la pendule murale : 10 h 15. Dehors, il fait jour...

Je m'aperçois que le jeune couple est en train de feuilleter un catalogue de photos de mariage. Comme nous sommes dans le futur, ça pourrait être intéressant... Je me penche pour y regarder de plus près.

La jeune fille passe un des catalogues à son fiancé.

— Que penses-tu de celui-ci ?

Il l'ouvre... C'est celui de Geoff. Je le connais bien, c'est un bon

photographe. Mais il est hors de prix !

— Ah oui, lui... On en dit beaucoup de bien, mais par rapport aux autres, il est un peu cher, tu ne trouves pas ?

— Mmm... peut-être.

Elle remet le catalogue sur la pile et en prend un autre.

— Celle-là, elle m'a bien plu. Elle était vraiment chouette, et ses albums sont superbeaux !

Je me tords le cou pour voir de qui ils parlent.

C'est de Sally.

Le fiancé prend le catalogue des mains de sa Dulcinée.

— Tu parles de la fille à la voiture rouge ? C'est vrai qu'elle était marrante, je suis pour... Elle n'était pas aussi grincheuse que certains de ses concurrents, c'est déjà un bon point ! Ce ne sont que des photographes, après tout.

— Oui, mais qui se font payer des milliers de dollars...

— Exact. Mais quand certains sont venus nous voir, on avait l'impression qu'ils nous faisaient une faveur. Elle, elle a été très sympa, elle travaille bien et ses prix sont abordables. Beaucoup plus bas que ceux de ce Geoff, en tout cas. Si on la prenait ?

— Qu'est-ce qui motive ton choix, au juste ? Son travail, sa voiture ou sa jupe ?

Je ne peux m'empêcher de rigoler. C'est à croire que dans le futur, les jupes de Sally seront de plus en plus courtes et de plus en plus provocantes.

— Mais son travail, bien sûr !

— Si tu le dis... Bon, d'accord, ça me va.

— Son autre photographe aussi avait l'air sympa.

— Je me charge de l'appeler.

— Super !

Je ne suis pas mécontente qu'ils nous apprécient toutes les deux, Sally et moi. Mais au fait... nous sommes dans le futur, peut-être n'est-ce pas de moi qu'il parle ? J'ai beau me pencher pour essayer d'apercevoir le catalogue, rien à faire.

Maintenant que la décision est prise, la fille range toutes les brochures en papier glacé dans son sac. L'une d'elles s'en échappe et glisse par terre. La fille la ramasse et y jette un coup d'œil. Lorsqu'elle voit de qui il s'agit, elle ricane.

— Autant se débarrasser de ça !

Le fiancé jette un coup d'œil à son tour. Je ne vois toujours rien.

— Ah... oui ! Elle était plutôt barjo. Je n'avais qu'une idée en tête, me tirer vite fait.

— Et moi donc ! Cette façon de nous regarder quand nous sommes entrés, ça m'a flanqué la frousse.

Elle prend le catalogue et l'enfourne dans son sac avec le reste.

Je les trouve un peu sévères. S'agirait-il de la brochure de Trudy ? Bon, il est vrai que ce n'est pas une reine de beauté, avec ses sourcils épais qui se rejoignent. Et l'on raconte que récemment, elle a piqué une crise pendant un mariage sous prétexte que les garçons d'honneur étaient trop soûls pour prendre la pose et rester alignés.

Les fiancés passent à un autre sujet, l'échange des vœux. Je m'éloigne, car tout ça ne me concerne plus.

Je retourne auprès de Barbara. Elle a carrément posé le bocal de macadamia et de cookies sur sa table et elle vient de s'emparer du dernier.

Lorsque j'arrive à sa hauteur, elle se lève. Pas la peine de me faire un dessin, j'ai parfaitement compris qu'elle ne me donnera aucune explication. Nous allons simplement partir et vivre un nouveau moment du futur.

Je ramasse sa traîne.

J'avais raison. Un nouveau flash m'aveugle et dès que la lumière se fait moins agressive, je m'aperçois qu'il fait encore jour. Nous sommes à présent dans une rue très passante, devant ce qui est de toute évidence une boutique de prêteur sur gages. Les vitrines sont protégées par des barreaux, mais on peut voir derrière toutes sortes de marchandises : du matériel de pêche, des bijoux, des ordinateurs... D'ailleurs le nom du magasin en dit long... Sur l'enseigne au-dessus de la porte, on lit : « Cash, cash, cash ».

Barbara gravit les quelques marches qui nous séparent de la porte. Elle entre, et on entend tinter une sonnette. Je laisse tomber sa traîne pour la suivre dans le magasin.

Il ne se passe pas grand-chose, là-dedans. Apparemment, le ménage n'a pas été fait depuis un bon moment : une épaisse couche de poussière recouvre tous les objets, et Dieu sait s'il y en a. Des téléviseurs, des étuis à guitare, des chaînes hi-fi, des ventilateurs. Il suffit de demander, tout est là... avec la poussière en prime. Près de nous, un client plutôt louche s'empresse de sortir en nous voyant arriver, faussant compagnie à l'homme qui se tient derrière la caisse et qui n'a pas l'air plus *clean* que l'autre. Il est occupé à inscrire des prix sur des petites étiquettes qu'il attache aux objets placés devant lui. Des appareils photo et des objectifs pour la plupart.

Mais dites-moi, ils sont très chouettes, ces appareils photo ! C'est du bon matériel. Et les objectifs aussi.

Subitement intéressée, je m'approche pour voir à quel prix ce type les vend. Et la réponse est : pas assez cher.

Je retourne chaque étiquette au fur et à mesure qu'il les attache et je vais de surprise en surprise.

Je devrais fréquenter ces endroits plus souvent. Enfin, façon de

parler, car je crois bien n'avoir encore jamais mis les pieds dans ce genre de boutique. Ici, c'est vraiment la caverne d'Ali Baba. Juste un exemple : les deux boîtiers Nikon qu'il vient d'étiqueter sont vendus pour une bouchée de pain. C'est vraiment du vol ! Même chez un revendeur de seconde zone, on vous demanderait facilement trois ou quatre cents dollars de plus ! L'un des objectifs est tellement bradé que je m'interroge sur le vendeur : sait-il seulement qu'il s'agit d'un View-Master ?

Je cherche Barbara du regard.

— Je suppose que je ne peux rien acheter, ici ?

Elle me lance son regard méprisant numéro trois.

Bon, j'aurai au moins essayé. Acheter dans le futur, ce serait quand même très sympa. Fini les crédits ! Ou plutôt, fini les taux d'intérêt délirants ! Un coup de carte de crédit, et on est tranquille pendant cinq à dix ans.

Le type est en train d'étiqueter l'appareil photo de moyen format, celui dont je rêve. Lorsque je vois le prix, je suis à deux doigts de l'évanouissement.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? Cet appareil vaut une fortune !

Naturellement, il ne réagit pas. Il se met à transporter le matériel vers un espace spécialement aménagé en vitrine. J'ai presque envie de pleurer quand je vois la façon dont il manie ces précieux objets. Si seulement ils m'appartenaient ! Il faut être fou pour s'en débarrasser — il n'y a pas d'autre mot — à un prix pareil !

Une fois le travail terminé, il place des écriteaux pour attirer le chaland. « Nos bonnes affaires du jour... ! »

Je me retourne vers Barbara, soudain pressée de partir.

— On y va ?

Regard méprisant numéro quatre. Puis la vieille dame aux diamants se rue dehors aussi vite que sa corpulence et ses artères bouchées par le chocolat lui permettent de le faire.

Je ramasse une nouvelle fois sa traîne.

— Allez-y, on fonce !

Et c'est parti. Barbara ne perd pas de temps. Nous nous retrouvons en un éclair devant un autre magasin situé dans une rue beaucoup plus calme, et qui n'a rien à voir avec le précédent : c'est une petite boutique à l'ancienne peinte en jaune et au toit de laiton, avec une plante grimpante sur le côté. C'est très mignon. Un nid douillet et accueillant dans le soleil paresseux de ce bel après-midi.

J'entends une voix crier :

— Davo !

Il y a sûrement quelqu'un perché sur le toit. Je lève le nez. Une autre voix lui répond :

— Oui ?

— Tu peux attaquer l'autre côté ?

Je recule dans la rue pour mieux voir. Barbara ne me suit pas. J'imagine qu'elle sait déjà ce qui se passe là-haut. Et d'ailleurs, tant qu'il n'y a pas de nourriture à la clé, difficile de la faire bouger !

J'aperçois deux ouvriers en salopette blanche. Le dénommé Davo lance à son collègue :

— L'autre côté ? O.K., pas de problème !

— Deux couches devraient suffire. On pourra s'attaquer aussi au nouveau panneau... Avec cette chaleur, la peinture séchera en un rien de temps.

Davo est d'accord. Armé d'un rouleau, il se met à l'ouvrage.

Les deux ouvriers sont en train de repeindre l'enseigne du magasin. Le premier a déjà passé une première couche sur le nom de la société et en est au début de la seconde couche. Je ne peux lire que le dernier mot : « ... Photo »...

Je répète le mot tout bas, en essayant d'imaginer le début du texte. Et soudain, je me fige.

La brochure. Le prêteur sur gages. La boutique peinte en jaune. Une enseigne qui parle de Photo.

Mes genoux sont incapables de me porter plus longtemps, et j'ai envie de me laisser tomber, là, par terre. Mais je suis incapable de bouger. Quelque chose, ou quelqu'un, me retient ici, les yeux rivés sur l'enseigne. Le mot « Photo » tourne et retourne dans ma tête. Il me hante, me torture...

Je ne peux pas lire le premier mot, mais il est facile à deviner. Je lance un coup d'œil à Barbara qui me regarde à présent avec un profond dégoût. Brusquement, je retrouve l'usage de mes jambes. D'un pas mal assuré, je m'approche d'elle et je soulève sa traîne.

Nouvel éclair... Apparemment, nous ne sommes plus dans le futur car je suis revenue sur le balcon de mon appartement. Parfaitement, chez moi ! Perplexe, je laisse tomber la traîne. Je n'y comprends plus rien... Le petit voyage dans le futur est donc terminé ? Je n'ai même pas vu ce que sont devenus ma famille et mes amis. Et Drew ? Je lance un regard interrogateur vers Barbara, mais elle est partie à l'autre bout du balcon. Il est clair que je ne l'intéresse pas et qu'elle n'a pas l'intention d'éclairer ma lanterne.

Je respire longuement pour essayer de chasser cette sensation de nausée que j'ai toujours au creux de l'estomac, et je regarde autour de moi. Il y a quelque chose qui cloche, ici. Bien que nous soyons plongées dans une quasi-obscurité, je note que le balcon est un peu délabré. Ici et là, des carreaux se sont détachés. Ce qui est étrange car je ne l'avais pas remarqué jusqu'ici. Je passe pourtant pas mal de temps sur ce balcon ! Quelque chose craque sous mes pieds : un

véritable tapis de feuilles mortes. Cet endroit a besoin d'un sérieux coup de balai ! Passer un coup de jet ne serait peut-être pas une mauvaise idée, d'autant qu'une odeur nauséabonde se met à me chatouiller les narines. Ça ressemble à du pipi de chat. Beurk...

Un bruit me parvient soudain du balcon de l'étage au-dessus. Je lève la tête. On dirait qu'ils donnent une petite fête. Ça aussi, c'est bizarre, car cet appartement est en vente depuis des siècles, et j'ignorais qu'il avait enfin trouvé un acquéreur. Pendant que je suis plongée dans mes pensées, quelque chose tombe sur mon balcon (il est beaucoup plus grand que ceux des étages supérieurs). La chose atterrit pratiquement à mes pieds. C'est un paquet de cigarettes.

— Ah, zut !

Je vois de longs cheveux pendre par-dessus la balustrade, juste au-dessus de ma tête.

Une autre voix s'informe :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai laissé tomber mes clopes sur le balcon du dessous. Le paquet était presque plein.

— Alors autant faire une croix dessus ! C'est le balcon de la folle... La bonne femme aux chats. Je te conseille d'acheter un nouveau paquet, elle ne te rendra jamais celui-là.

Je me tourne vers Barbara qui consent enfin à s'approcher de moi à présent qu'il se passe quelque chose.

— Comment ça...? Pourquoi est-ce que je ne lui rendrais pas ses cigarettes ? Les gens n'arrêtent pas de faire tomber des trucs sur mon balcon : des serviettes de toilette, des cendriers, des cintres, et je leur rends toujours leurs affaires ! Au pire, je les pose bien en vue en bas des marches pour qu'ils puissent les récupérer en passant.

Barbara se contente de me regarder. Je hausse les épaules et je tends de nouveau le cou vers l'étage au-dessus, mais personne ne dit plus rien. Barbara s'éloigne de nouveau de moi. Je la suis et j'essaie de m'emparer de sa traîne, mais elle recule brusquement au moment même où je m'apprêtais à toucher le tissu. Elle me regarde fixement.

— Quoi ? Vous voulez dire que le voyage est terminé ?

Je m'attends à un regard méprisant numéro six, mais non. Barbara pointe le doigt vers l'intérieur de l'appartement. Je suis sur le point de protester, mais brusquement, je comprends... Je ne comprends que trop !

Et la sensation de nausée revient.

Au moment de pousser la porte du balcon, j'ai la chair de poule. Je sens crisser les feuilles sous mes pieds, et j'entends les gens du dessus rire...

Oui, je viens de comprendre : je suis toujours dans le futur.

Lorsque nous avons atterri de nouveau sur mon balcon, j'ai vraiment cru que j'étais de retour chez moi, en sécurité. Que mes histoires de fantômes étaient terminées et que je pouvais rejoindre mon lit et me cacher sous ma couette.

Mais je me trompais. Je suis peut-être chez moi, mais l'appartement n'est plus le même ! C'est l'appartement tel qu'il sera dans le futur, dans plusieurs années.

Les feuilles crissent de nouveau sous mes pieds. Ce balcon est d'une saleté repoussante. Il ne me donne guère envie d'entrer pour poursuivre mon exploration.

Mais je n'ai pas le choix... Les portes-fenêtres coulissent devant moi et une rafale de vent me pousse à l'intérieur. Tout est sombre, très sombre. Sur le balcon, j'avais au moins la lune pour m'éclairer, alors qu'ici, je n'ai que la faible lueur de deux bougies, l'une posée sur la table de la salle à manger, l'autre dans la cuisine. Je cherche l'interrupteur de la cuisine, mais il ne fonctionne pas. J'essaie alors la lumière du balcon, mais ça ne marche pas non plus. Quelque chose me frôle la jambe et je me mets à hurler. C'est un chat... non, deux ou trois... Attendez, non, ils sont quatre.

Mon Dieu !

Je me retourne vers Barbara qui s'est assise à la table de la salle à manger. Elle fait un nouveau geste, cette fois vers un des canapés du salon.

Mes yeux finissent par s'habituer à l'obscurité et j'aperçois une femme. Elle est assise sur le canapé et me tourne le dos. Je ne l'avais pas vue avant, dans le noir, mais à présent que je la vois, j'entends aussi un bruit étouffé, comme si elle parlait à quelqu'un tout bas. Peut-être aux chats, car il n'y a personne à part eux, ou alors elle parle toute seule. Je remarque alors qu'il y a deux autres chats perchés sur les bras du canapé. Soit six chats au total !

Six chats ?

La femme n'arrête pas de murmurer des mots incompréhensibles. Je me souviens de ce qu'a dit la fille du dessus, elle a parlé de « la bonne femme aux chats »...

Non ! C'est impossible. Ce n'est pas vrai.

Chose étrange, d'où je suis placée, j'ai l'impression que c'est Mme Batty-Smith qui est assise sur le canapé. Pas le fantôme poussiéreux des toilettes du crématorium, non, la vraie.

Celle qui est morte.

J'attrape la bougie de la salle à manger et je fais quelques pas hésitants vers le canapé. Mon cœur commence à cogner dans ma poitrine tandis que je me remémore la scène où Mme Batty-Smith m'enfonçait un doigt osseux dans la poitrine. Plus que quelques pas et je la verrai plus distinctement.

Seigneur ! C'est fou ce qu'elle lui ressemble : les cheveux coiffés en chignon, des vêtements foncés, pas gris, mais sombres quand même. Je fais un dernier pas en avant, en tenant la bougie en l'air pour mieux voir.

Je n'en crois pas mes yeux. Cet endroit est une véritable porcherie.

Le sol du salon est jonché de journaux. Rien à voir avec les journaux qu'on étale soigneusement par terre avant de donner un coup de peinture, non. Ce sont de vieux journaux, sales et à moitié déchirés.

Sans parler des chats... Car ce ne sont pas six, mais huit chats qui s'ébattent un peu partout.

Un fracas retentit dans la cuisine. Je décide d'aller voir ce qui se passe. Je franchis les derniers pas qui me séparent de la cuisine et je lève ma bougie.

J'aperçois un autre chat, à moins que ce ne soit celui qui m'a frôlé la jambe tout à l'heure. Peu importe d'ailleurs. Ce qui compte, c'est que le chat en question est debout sur la table de travail et qu'il lèche consciencieusement une des assiettes empilées dans l'évier où se promènent quelques cafards...

C'est répugnant.

La voix rauque de la femme appelle ses chats depuis le salon.

— Câlinette, Moustache, Minouche, Chipie...

Le chat de l'évier lève le nez, puis il saute de son perchoir et sort de la cuisine à pas feutrés.

Je le suis dans le salon pour voir ce que fait la femme. J'approche le plus près possible, juste ce qu'il faut.

La femme tient quelque chose à la main. Je m'approche d'un millimètre pour mieux voir. Ça ressemble à un sac de croquettes.

Je m'empresse de reculer d'un pas.

La femme susurre :

— Venez, mes chéris...

En voyant les chats se presser autour d'elle, je réprime un haut-le-cœur. Elle verse quelques croquettes dans sa main et la tend vers les chats qui se ruent sur elle comme pour lui porter le coup de grâce. Ils se bousculent, toutes griffes dehors, pour se servir les premiers.

J'ouvre des yeux ronds en découvrant la scène. Efflanqués, le poil négligé et terne, les côtes saillantes, ces chats ne donnent absolument pas l'impression d'être bien nourris. A les voir sauter ainsi sur la nourriture, il est clair qu'ils ne reçoivent pas leur ration quotidienne de pâtée vitaminée et d'eau fraîche, et qu'ils n'ont pas chaque année leur piqûre de rappel contre la grippe !

Je continue d'observer la scène jusqu'à ce que les chats soient enfin repus. Il ne reste plus une seule croquette !

La femme prodigue des caresses à ses petits protégés.

— Voilà, c'est fini. Il est temps d'aller vous coucher.

Les chats commencent à s'éloigner et la femme s'extrait du canapé avec difficulté, comme le font les personnes âgées. Je bats en retraite vers la table de la salle à manger pour ne pas me retrouver sur son chemin.

Elle reste debout un instant, brosse sa jupe d'un revers de main et remet ses cheveux en place.

Figée sur place, comme clouée au sol, j'attends qu'elle se retourne.

Barbara se glisse derrière moi au moment où la femme s'approche en traînant des pieds. Je retiens mon souffle et je lève ma bougie pour mieux voir.

Juste au moment où je suis sur le point de découvrir pour la première fois le visage de la femme, Barbara me pousse dans le dos. Je trébuche en avant, puis je relève la tête.

La femme est juste devant moi, à quelques centimètres de mon visage. La surprise m'arrache un cri, même si au fond de moi j'étais déjà consciente de ce qui m'attendait. Mais je n'arrive toujours pas à en croire mes yeux.

La femme qui me fait face, c'est *moi* !

Moi.

Je recule pour la laisser passer et je tombe à la renverse. Je cherche le mur à tâtons pour m'éloigner le plus loin possible de cette horrible apparition et de Barbara. J'ai une soudaine envie de vomir et je plaque ma main contre ma bouche pour stopper la nausée. Une fois par semaine, ça suffit ! Je continue de battre en retraite jusqu'à ce que je me retrouve prisonnière dans un coin de la pièce. Là, impossible de m'échapper.

Barbara me suit de près.

Moi !

C'est impossible... Je secoue la tête, refusant l'évidence. Ça ne peut pas être moi !

Je lève la tête vers Barbara.

— Ça ne peut pas être moi !

Elle me regarde sans bouger d'un cil. Je répète sans arrêt en martelant les mots :

— Ce n'est pas moi. Je ne suis pas comme ça. Ça ne peut pas être moi. Je ne vous crois pas. C'est impossible !

Barbara me fourre un livre entre les mains. Je reconnais son livre, un roman sentimental avec le bellâtre en couverture.

— Quoi ? Je...

Au moment où je m'apprête à retourner le livre côté couverture,

Barbara me l'arrache des mains pour me présenter de nouveau le dos du livre. Je la regarde d'un œil hagard, mais elle m'oblige à regarder en pointant la page du doigt. Ça y est, je viens de comprendre : elle veut que je lise le texte de présentation. Mais bien sûr, c'est évident... elle me donne l'ordre de le lire à haute voix.

Je pose ma bougie par terre et, les mains tremblantes, j'approche le livre de mon visage.

— *Lorsque Liv et son partenaire Mike se séparent, et que lui retourne auprès de son ex-femme et de son fils, Liv est désespérée. Elle finit par se convaincre de recommencer à sortir, mais très vite, elle se met dans la tête que les hommes ne sont pas faits pour elle et qu'elle perd du temps à accepter des rendez-vous. Elle décide donc de rester célibataire et d'attendre que l'homme idéal croise son chemin. Elle tente de se convaincre qu'elle consacra son temps à faire des choses qui l'intéressent, et notamment son projet de studio photo. Mais au lieu de s'enrichir de cette nouvelle expérience, elle se met à défendre farouchement son indépendance. Elle se renferme sur elle-même, refusant de croire au bonheur que de nouvelles rencontres pourraient lui apporter si elle acceptait de les laisser pénétrer dans son monde à elle. Parviendra-t-elle à surmonter ses peurs pour ouvrir ses bras et son cœur à ce que la vie peut lui offrir ? Seul le temps pourra le dire...*

Ma lecture terminée, je retourne lentement le livre.

Le bellâtre a disparu.

Quant au rose de la première de couverture, il a viré au gris. On y voit l'image de la bonne femme aux chats dans un salon plongé dans l'obscurité. Et entourée de chats. Je retourne de nouveau le livre côté texte.

Est-ce bien moi ? Est-ce ainsi que je suis condamnée à vivre ? Ce n'est pas possible...

Je me tourne vers Barbara pour en avoir le cœur net.

— Est-ce bien moi ?

Barbara hoche la tête.

— Mais non, c'est faux ! Je refuse de vous croire. Ça ne peut pas être moi.

J'ai toujours les yeux rivés sur le livre. Je repense au couple du café, et à leur brochure. Ça devait être la brochure de mon studio. La photographe un peu bizarre, la fille barjo, c'était moi. Je repense aussi au prêteur sur gages et à tout ce magnifique matériel de photo. Il est évident que c'est moi qui m'en suis débarrassé... Et ce studio peint en jaune, c'était le mien, celui dont Sally m'a parlé. J'ai fini par le prendre... puis par le perdre.

Tout ça, c'était *mon histoire* ?

Je voudrais me rebeller, affirmer pour la énième fois à Barbara que ce n'est pas moi, mais comment ne pas croire tout ce que j'ai vu ? Je

sentaient bien confusément que Mme Batty-Smith et moi avions quelques points communs, mais de là à finir notre vie de la même façon ! C'est en tout cas la leçon que James voulait me donner, que tous ces fantômes veulent me donner...

Attendez un peu ! Je ne suis peut-être pas si folle que ça, après tout ! Oui, il se pourrait bien que j'aie raison. Cet avenir qui est censé être le mien, peut-être est-il encore temps de lui échapper ? Ce que j'ai vu n'arrivera que si je ne change pas de comportement... *Mais si je changeais ?*

J'attrape Barbara par le bras.

— Cet avenir, est-ce que je peux le modifier ? Si je mène une nouvelle vie à partir d'aujourd'hui, ai-je la possibilité de changer tout ça ?

Barbara ne dit rien, s'empressant de détourner le regard.

— J'ai besoin de savoir ! Dites-le-moi !

Je suis presque en train de l'implorer. S'il le fallait, je serais prête à me mettre à genoux...

J'attends anxieusement la réponse.

Mais Barbara reste muette.

Je lui lâche le bras et j'essaie d'interpréter les pensées qui se bousculent dans ma tête. C'est de mon avenir qu'il s'agit, je dois bien être capable de le changer ! Si je refuse de devenir comme elle, comme cette créature, ça doit bien être possible, non ? Si au lieu d'adopter son style de vie, je décide de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés, ma vie ne pourra pas ressembler plus tard à la sienne, c'est logique. C'est comme ces feuilles de chou étalées par terre... si je ne laisse jamais traîner une seule page de journal sur mon tapis, ça changera tout. Même chose pour les assiettes dans l'évier. Si je fais ma vaisselle tous les jours, je ne laisserai jamais les assiettes s'empiler comme je viens de le voir.

Idem pour les chats. Si je n'en prends pas...

C'est alors que je me souviens de Betsy et Shu-Shu. Zut, trop tard !

Encore que, deux chats... ce n'est pas le bout du monde. C'est normal. Les gens normaux ont deux chats. Deux, ça ne pose pas de problème.

Il *faut* que je puisse changer. Peu importe que tout ça soit un rêve ou non. Si je prends l'engagement vis-à-vis de moi-même de changer de vie, je ne pourrai pas finir comme elle. C'est décidé, je vais changer.

Je refuse de finir comme elle.

Je vais même tout changer. Pas question de devenir cette photographe dont parlait le couple, dans ce bar. Ni d'abandonner mon matériel à un prêteur sur gages, ni de renoncer à mon beau studio. Je

refuse de devenir une marginale aigrie.

C'est décidé !

Je regarde de nouveau Barbara.

— Je vais changer, je le promets. Dès aujourd'hui ! Je comprends ce que vous essayez de me dire, vous, James, Tony et Mme Batty-Smith... Je vais prendre des risques. Je ne laisserai passer aucune occasion de rencontrer des gens nouveaux, d'aimer et d'être heureuse.

De vivre.

— Oui, je vais... me jeter à l'eau.

L'alarme du radio-réveil de ma table de nuit me tire de mon sommeil. Je répète, la voix encore pâteuse :

— Oui, j'assumerai les risques. Je vais sauter dans le grand bain.

Je ne sais pas très bien ce que je dis. Je roule sur le côté pour regarder l'heure.

6 h 42.

Nom d'une pipe ! 6 h 42 ? Je m'assieds dans mon lit. Il faut que je passe chercher Molly à 7 heures et le trajet dure dix minutes au bas mot. Mon réveil doit sonner depuis un bon bout de temps !

Je m'apprête à sortir du lit quand une voix s'insinue dans ma tête. Elle parle de *changement*...

Tout me revient brusquement à la mémoire.

Mme Batty-Smith.

Tony.

James.

Barbara.

Moi projetée dans le futur.

Et pour finir, mes propres paroles : « Je vais changer, je vous le promets. »

A présent, je peux enfin me lever. Je répète tout haut « je dois changer », bien que personne ne soit là pour m'entendre.

J'aperçois mon profil devant le miroir et je me tourne face à la glace.

— Je dois changer. C'est ma dernière chance, la dernière chance de m'en sortir.

Les yeux rivés sur mon pyjama de travers et mes cheveux en pétard, j'ajoute à voix basse :

— Et ma dernière chance avec Drew.

Cette seule idée me donne la chair de poule.

Parce qu'à présent, je sais enfin pourquoi j'ai fait tant d'histoires à propos de la Saint-Valentin. Oui, j'ai enfin compris le message que les

fantômes voulaient me faire passer. Et pas seulement eux... Justine a tenté elle aussi de le faire, tout comme Sally, à sa manière. Sans oublier Tania qui, à chacune de nos séances hebdomadaires, a tenté de m'enfoncer cette vérité dans le crâne.

J'ai envie d'une relation de couple comme celle que j'ai vécue avec Mike. Mais chaque fois qu'une occasion s'est présentée, je me suis protégée d'une éventuelle rupture en prenant les devants, en tuant dans l'œuf tout ce qui pouvait me faire croire à une liaison. Je me suis mis dans la tête que l'amour était fait pour les autres. Oui, tout a été ma faute. A ce petit jeu, je n'ai eu besoin de personne pour m'aider.

Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de voir le schéma se reproduire. Je veux que mon histoire avec Drew ne s'arrête pas là.

Je le souhaite de toutes mes forces.

Quand je pense à tous les efforts déployés par mes proches pour m'ouvrir les yeux ! Mon père, Rachel, tous les êtres qui me sont chers et qui comptent dans ma vie.

Sans oublier Tony. Car tout ce qui m'arrive est l'œuvre de Tony. Il est apparu dans ma vie et dans mes rêves comme un éclair rose, pour disparaître aussi vite qu'il était venu. Tony m'a forcée à réfléchir, et sans lui, j'aurais peut-être laissé Drew au bord de la route. Il s'est débrouillé comme un chef, ce brave Cupidon ! Il s'est lancé à lui-même un défi, celui de *me* convaincre en abolissant les barrières entre passé et avenir. Et il a gagné.

Attendez voir... Juste une minute !

Je repense à mon escapade de la nuit dernière et tous les détails me reviennent à la mémoire. Le soupçon me gagne.

Je revois très nettement le dernier fantôme, Barbara. Celle qui m'a fait voir ce que je risquais de devenir, dans mon salon, avec mes chats. Or il se trouve que je viens de finir la nouvelle de Dickens — *A Christmas Carol* — dans laquelle le héros, Scrooge, finit par aimer Noël à la fin de l'histoire. C'est la même tactique qu'a utilisée Cupidon avec moi. Il m'a volontairement fait peur.

Ce Tony, quand même !

Il a tiré la sonnette d'alarme pour la célibataire que je suis.

Mais suis-je vraiment dupe ? Suis-je vraiment persuadée que si je ne sors pas avec Drew, je deviendrai ce sac de croquettes ambulant que j'ai vu cette nuit ? Que je perdrai mon boulot, mon matériel de photo, cet adorable studio et que les gens parleront de moi comme d'une folle ?

Non. Je n'y crois pas une seconde.

— Tony ! Attends un peu que je t'attrape...

Je ne peux m'empêcher de rire en voyant la tête que je fais dans la

glace. Bon, d'accord. Même si je ne crois pas un mot de ce que Tony m'a concocté pour me convaincre, il faut bien reconnaître que ce petit bonhomme est très fort ! Il sait appuyer là où ça fait mal et quels que soient les stratagèmes utilisés pour m'amener à ne plus détester la Saint-Valentin et à ne plus nier mon attirance pour Drew, il l'a fait pour la bonne cause... et ça a marché.

Car une chose est sûre : que la « bonne femme aux chats » soit ou non une vue de l'esprit, je suis bel et bien obligée aujourd'hui de prendre un risque. En fait, c'est maintenant pour moi une évidence : pas question de laisser Drew m'échapper. Cette fois, j'irai jusqu'au bout. Je vais saisir ma chance et m'y accrocher, comme l'a fait mon père en demandant à Eileen de l'épouser, ou Rachel en faisant confiance à Ryan. Comme Drew l'a fait en me donnant la possibilité de repartir de zéro.

Oui, c'est décidé. Je vais sauter dans le grand bain la tête la première. Au risque de me casser le cou. Une fois que j'aurai fait le grand saut, j'ignore si je serai capable de nager comme un poisson. La seule certitude, c'est que je *dois* le faire.

Bon, si j'arrêtais de parler toute seule devant mon miroir ? Je suis devenue cinglée ou quoi ? Je ne vais tout de même pas croire que tout ça est vrai, que Cupidon existe ? Qu'il n'a pas cessé d'œuvrer pour booster un peu ma vie amoureuse ?

Ça ne va pas être simple de faire avaler ça à Tania.

6 h 47. Nom d'un chien ! Il faut *absolument* que je change... pardon, que je *me* change.

Je passe à l'action. J'ouvre la porte de mon armoire et je m'empare de la première tenue présentable qui me tombe sous la main, une jupe de coton noir et un chemisier de lin rouge à manches courtes. Puis je fonce vers ma commode pour prendre un soutien-gorge. Impossible de mettre la main sur ma petite culotte noire.

Je regarde de nouveau l'heure : 6 h 49. J'ai beau fouiller dans tous les coins, pas de petite culotte.

Eh bien, tant pis ! Je m'en passerai.

J'ai des choses plus importantes à faire, ce matin. D'autant que si je connais bien les hommes, mes chances seront encore meilleures sans elle ! J'en arrive même à me demander si tout ça ne serait pas encore un coup de Tony.

Bon, maintenant, ça suffit !

6 h 50 !

J'opte pour une culotte rose (après tout, ma jupe n'est pas si courte...). Pas le temps de prendre une douche. Je fonce dans la salle de bains, j'attrape un gant et je fais une toilette rapide. Puis je coiffe

mes cheveux en queue-de-cheval. J'applique un peu de crème hydratante teintée, du gloss à lèvres et du mascara. Bon, j'espère qu'on verra que j'ai fait un effort.

Je reviens en coup de vent dans ma chambre pour m'habiller.

6 h 54.

Il faut absolument que je file. Maintenant. Sinon, je n'aurai pas le temps.

Mes chaussures ! J'ai oublié mes chaussures.

Je trouve la paire que je veux en bas de mon armoire et je tente de les enfiler en marchant... mais l'équilibre est plutôt instable !

Me voici dans le salon (propre, sans chats et sans journaux). J'attrape au vol mon sac à main, mes clés, mes appareils photo — c'est bizarre, ils me paraissent presque légers, ce matin —, j'agrippe mes lunettes de soleil et je cours comme une dératée jusqu'à ma voiture. Je range mon matériel dans le coffre et je grimpe sur mon siège.

La voiture démarre tout de suite et je sors du garage en marche arrière. *Tu sais que je t'aime, toi ?* Il me vient à l'esprit que ma voiture ne m'a jamais joué de mauvais tour. Mais si ça devait arriver un jour, ce serait forcément... maintenant. Seulement voilà... elle est partie au quart de tour. Je l'adore !

Aujourd'hui, j'adore tout le monde.

Je quitte l'allée sur les chapeaux de roue et je fonce en direction de la maison de Molly.

6 h 56.

J'ai droit à tous les feux rouges, mais je m'en fiche. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Oui, j'ai retrouvé le sourire, et j'ai bien l'intention de le garder. A un feu rouge, le mec de la voiture d'à côté ouvre des yeux ronds en voyant ma tête. Je repars en lui faisant un petit signe et en jouant du klaxon. Pas un de ces coups de klaxon rageurs, non, juste pour lui dire bonjour en passant...

J'en suis aux trois quarts de mon trajet lorsque je trouve ce que je cherche.

Je freine à mort, j'attrape mon portefeuille dans mon sac et je saute de la voiture. Le jour de la Saint-Valentin, on peut se permettre de dépenser un peu d'argent, non ? D'autant que j'en ai pas mal à rattraper ! Et puis, à quoi sert l'argent si ce n'est à faire plaisir aux gens qu'on aime ?

— Euh... trois douzaines, s'il vous plaît !

— Mais bien sûr, ma belle. Je les mets ensemble ?

— Oui, ce serait super.

La femme se dirige vers sa petite table pliante et se met à l'ouvrage.

Je passe d'un pied sur l'autre en la regardant faire. Je voudrais

qu'elle se dépêche, qu'elle enveloppe le tout plus vite que son ombre... Comme je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre, je vais à la pêche à la monnaie dans mon portefeuille. Zut, je n'ai qu'un billet de cent dollars ! Je le lui tends au moment même où elle colle le dernier bout de ruban adhésif.

— Mon Dieu, un billet de cent ! Je ne sais pas si j'ai la monnaie. C'est qu'il est encore tôt, et...

Je lui colle le billet entre les mains.

— Pas de souci, gardez la monnaie ! Il faut que je file.

Je fonce vers ma voiture sans penser une seconde qu'il me reste en tout et pour tout cinq malheureux cents en poche !

7 h 03.

Ça y est, je suis en retard. Très en retard. Il faut d'abord que j'aille chercher Molly avant de passer... à la suite du programme.

Je la trouve en train de poireauter sur le trottoir. Je lui ouvre la portière.

— Je commençais à m'inquiéter. Tu n'es jamais en retard, et il est...

Je regarde l'heure.

— Je sais, monte. Je dois encore faire un arrêt.

Molly me regarde d'un air de reproche.

— A l'hôtel, j'espère ? Nous sommes censées prendre les photos au plus tard à 7 h 30.

— Nous y serons, ne te tracasse pas.

Je fais demi-tour et je remonte la rue à toute allure.

— Ce n'est pas par là, tu te trompes de route !

J'ignore son commentaire et je me concentre sur la conduite. Je tourne au coin de la rue, puis je m'arrête brutalement. J'attrape mes trois douzaines de roses rouges sur la banquette arrière, je m'extrais de la voiture et je pique un sprint vers le trottoir d'en face.

Molly se penche par la vitre.

— Hé... que fais-tu ? Mais où vas-tu... ?

Je cours jusqu'à la porte d'entrée de Drew et j'appuie sur le bouton de l'Interphone. Une fois, deux fois, une troisième fois pour me porter chance. Après, je commence à frapper.

A tambouriner.

J'entends enfin un bruit de pas. C'est à cet instant seulement que la panique me gagne. Et maintenant, je fais quoi ? Qu'est-ce que je vais lui dire ? Et si jamais il me dit d'aller me faire cuire un œuf, moi et mes sautes d'humeur ?

La porte grince.

Zut de zut !

Je pivote sur place et je regarde du côté de la voiture. Et si je partais en courant ? Molly me regarde sans comprendre.

Trop tard.

La porte s'ouvre en grand. Je me retourne lentement. Drew est en boxer et en T-shirt blanc, les cheveux en bataille, l'air hagard. Je l'ai connu plus élégant, mais peu importe.

Car brusquement, en le voyant, je me rappelle très précisément pourquoi je suis ici : pour rattraper le temps perdu !

Drew me fixe sans comprendre.

Et moi... eh bien...

J'ose enfin. Je fais le grand saut.

Je gravis la dernière marche qui me sépare de lui et je l'embrasse.

Et devinez quoi ? Il ne me parle pas de mes sautes d'humeur, il ne me dit pas d'aller me faire cuire un œuf. Non, il me rend mon baiser.

J'entends le sifflement d'approbation de Molly dans la voiture.

— Ça alors !

Mais je n'y prête pas beaucoup attention. J'ai tellement mieux à faire... Ce baiser matinal (il n'est que 7 heures) est tout simplement délicieux !

Quand je décide que ça suffit, je fais un pas en arrière et je lui tends les roses.

— Tiens, c'est pour toi. Et peu importe si ça fait un peu vieux jeu d'offrir des fleurs, je m'en fiche. C'est la Saint-Valentin et ce jour-là, tout ce qui est un peu nunuche est permis ! Je dirais même que c'est obligatoire...

Bouche bée, Drew me débarrasse de l'énorme bouquet. La surprise le rend muet. Il contemple les fleurs sans comprendre.

Je lui explique alors ce que j'ai derrière la tête.

— Ecoute, il va falloir que je file. Je suis censée faire des photos dans une chambre d'hôtel... depuis cinq minutes !

Je lui tourne le dos et je commence à courir comme une folle vers la voiture. Mais à mi-chemin, je me dis que je ne peux pas partir comme ça. Demi-tour, je reviens en petite foulée.

Drew n'a pas bougé d'un pouce. Il est toujours là, la bouche ouverte, à me regarder. Je l'attrape par la main.

— Alors, tu viens, oui ou non ?

Je commence à le traîner derrière moi, mais je me rends subitement compte qu'il y a un petit souci.

— Tu pourrais peut-être enfiler une tenue vite fait...

— Une tenue...?

— Oui, n'importe quoi, mais dépêche-toi ! Je suis déjà horriblement en retard.

Drew commence à émerger. Le voilà qui fonce à l'intérieur et revient une minute plus tard en jean, une chemise et une casquette à la main.

— Allons-y !

Je l'empoigne de nouveau par la main et nous courons vers la voiture sans nous retourner.

Lorsque je grimpe sur mon siège et que Drew se glisse sur la banquette arrière, Molly n'en revient toujours pas.

— Attendez un peu, c'est bien vous qui étiez au mariage de la fille du magnat des ordures, non ?

Le regard de Drew croise le mien dans le rétroviseur.

— Euh... oui, en effet.

Il tend la main et se présente à Molly pendant que je démarre pour rejoindre la route. Je m'arrête au croisement, totalement déboussolée.

— Molly, où va-t-on, déjà ?

— Aux Terraces ! Tu es sûre que ça va ? Tu commences par être en retard et voilà que tu ne te souviens plus de l'endroit où nous allons... J'espère que tu te rappelles au moins le nom des gens que tu es censée prendre en photo, ou dois-je te rafraîchir la mémoire ?

Je mens pour avoir l'air d'une pro devant Drew.

— Pas la peine, merci !

C'est quoi leurs noms, déjà ? Je me creuse la cervelle tout en conduisant. Il ne s'agit pas de Kirsty et de Shaun, ça, j'en suis sûre. Ce sont les suivants sur la liste. Alors voyons voir un peu, c'est... Bon sang, Liv, un petit effort ! Ça y est, j'y suis.

Je lance triomphalement :

— Ils s'appellent Ina et Ben.

— Bien. C'est déjà un début.

Molly coule un regard vers Drew.

— Vous savez, elle n'est pas toujours comme ça. Ce sont sûrement les senteurs de roses qui la font disjoncter.

— Molly !

Nous bavardons pendant le trajet. J'ai de nouveau droit à tous les feux rouges. On dirait qu'ils se liguent contre moi ! Par moments, Molly s'interrompt pour me regarder d'un drôle d'air et je sais très bien ce qu'elle pense « C'est qui, ce type ? Et qu'est-ce qui t'a pris de l'emmener avec nous ? » Mais j'aurais du mal à lui répondre... pour la bonne raison que je ne sais pas du tout ce qui m'a pris ! Je n'ai aucune

idée de ce que je vais faire de lui aujourd'hui. En revanche, j'ai une petite idée de ce que j'aimerais faire...

— Liv, c'est là !

Molly me montre du doigt le parking que j'ai bien failli rater. Je freine à la dernière seconde.

— Désolée...

Je gare la voiture et je déverrouille le coffre, puis je sors en coup de vent pour relire en vitesse la fiche sur le couple que nous allons voir. Juste au cas où j'aurais oublié quelques détails importants.

Molly a déjà chargé les appareils photo sur son épaule.

— Liv ! Il faut y aller, maintenant.

Elle se cache derrière la porte du coffre pour que Drew ne la voie pas et me chuchote à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu vas faire de *lui* ?

Je hausse les épaules tout en continuant à lire mes notes.

— Je trouverai bien une solution.

Ah, voilà, j'y suis ! *Mariage sur la terrasse, petit déjeuner buffet, photo de groupe avec tous les invités et les copains de fac.*

Molly me tire par la manche.

— C'est bon, j'arrive !

Je fourre la fiche dans la housse de l'appareil qu'elle me tend et j'emporte le tout.

Drew est descendu de voiture et s'approche de moi.

— Prêt ?

Je m'aperçois qu'il a oublié de fermer un bouton de sa chemise. Prise d'une impulsion subite, je m'empresse de réparer l'oubli. Je ne me rends compte qu'à la dernière seconde de ce que je suis en train de faire.

— Désolée !

— Il n'y a pas de quoi.

Son œil pétille.

— Un petit déj, ça te dit ?

— Et comment !

Je me tourne vers Molly.

— J'ai une idée. Quel est leur numéro de chambre ?

— Les demoiselles d'honneur ont la 508 et la mariée la 509. A l'heure qu'il est, ils doivent déjà être tous dans la 509.

Parfait. C'est bien ce que je pensais.

Nous nous dirigeons vers les ascenseurs pour nous rendre au cinquième étage. Je consulte ma montre. Il est 7 h 37 et nous sommes arrivés à bon port sans encombres. Pas mal, pas mal du tout.

Nous galopons dans le couloir recouvert de moquette, et je frappe à la porte de la 509. Au moment où elle s'entrouvre, j'attrape Molly

par la main.

Elle anticipe ma question.

— La mariée s'appelle *Ina*... Tu es sûre que tu te sens bien ?

Je hoche la tête et je me tourne vers Drew, l'air implorant.

— Tu peux attendre ici un instant ?

Il me fait signe que oui. La porte est maintenant grande ouverte et je passe en mode pro — *oui, je suis photographe de mariages et je me charge de tout*. Mes yeux de photographe aguerrie repèrent immédiatement la mariée sur le balcon. Elle est en train de se faire maquiller et porte toujours des rouleaux sur la tête.

Ouf ! Tout va bien se passer.

Je traverse la chambre en saluant au passage les demoiselles d'honneur, les coiffeurs et tous ceux qui se sont regroupés dans la pièce. Puis je me dirige vers le balcon en m'efforçant de reprendre ma casquette de professionnelle.

— Ina !

Le maquilleur arrête d'officier.

Ina me regarde et mon cœur chavire. Cette mariée-là n'est pas heureuse, c'est moi qui vous le dis !

En constatant les dégâts, je demande au maquilleur s'il a du mascara qui résiste à l'eau.

— Mais c'est du waterproof ! Le problème, c'est qu'il lui faut un minimum de temps pour sécher.

Il me fait une mimique dans le dos d'Ina, l'air de dire « Regardez-moi ce travail...! »

Il n'a pas tort.

— Attendez une seconde...

J'appelle une des demoiselles d'honneur qui arrive en trotinant, prête à rendre service.

— Vous avez libéré la chambre 508 ? Il n'y a plus rien ?

— Plus rien. Nous ne devons la libérer qu'à 13 heures, mais comme nous ne reviendrons pas après la cérémonie, nous avons apporté toutes nos affaires ici.

Je pousse un soupir de soulagement.

— Super ! Ça ne vous ennuie pas de me donner la clé ? Je pourrais avoir besoin de stocker... du matériel.

J'ose à peine regarder la fille. C'est que je ne me reconnais pas. Une pro comme moi ! Mais il y a urgence et mon « matériel » est en train de poireauter dans le couloir.

— Pas de problème.

Elle file chercher le badge posé sur la commode.

— Je reviens tout de suite.

Je vois Molly hocher la tête sur mon passage. Je sais très bien ce qu'elle pense. *Est-ce que tu vas te décider à me dire ce qui se passe ici ?*

Drew attend patiemment dans le couloir. Il se contente de lever un sourcil étonné en me voyant ouvrir et fermer la porte en coup de vent derrière moi. Mais avant que je puisse lui expliquer quoi que ce soit, il me pousse contre le mur pour m'embrasser. Tandis que nos lèvres se soudent, je n'ai qu'une chose en tête : pourquoi ai-je tant attendu ?

En fait, je suis totalement incapable de réfléchir. Avec son corps pressé contre le mien, je sens mes genoux se dérober. Voilà ce qui s'appelle agir en gentleman ! Il a compris que s'il ne me retenait pas d'une main ferme, je risquais de tomber par terre...

Lorsque je reprends mes esprits, et la notion de l'heure, je brandis le badge entre nous. D'une voix rauque, je parviens à articuler :

— J'ai réussi à trouver une chambre.

Drew se met à rire.

— Tu n'as pas honte ? Sache que je ne suis pas un garçon facile.

Il s'interrompt.

— Quoique... finalement, je crois que si ! En fait, je suis un garçon très facile.

Je me plante devant la porte d'à côté et je fais glisser mon badge. La petite lumière verte s'allume et j'entre.

— Si tu nous commandais un bon petit déjeuner ? Je reviens juste après la cérémonie.

Nous ne restons qu'une minute et demie dans la chambre, mais quand je me retrouve dans le couloir, je suis obligée de tourner ma jupe de quatre-vingt-dix degrés pour qu'elle reprenne sa position initiale.

Autant vous dire que j'attends ce petit déjeuner avec impatience !

Mais je dois d'abord penser au mariage. Et de côté-là, ça ne s'arrange pas. En une demi-heure, la situation a même nettement empiré.

Je photographie les demoiselles d'honneur entre les mains de leur coiffeur et de leur maquilleur... et je les entends parler d'Ina à voix basse.

Puis je les photographie en train de remonter la fermeture à glissière de leur robe, de vérifier que leur rouge à lèvres est bien mis... et de reconforter Ina.

Je les photographie tandis qu'elles traînent sur le lit, fin prêtes... en attendant Ina.

Cette fois, nous attendons tous Ina.

La mariée s'est enfermée dans la salle de bains !

Il nous reste dix minutes avant que le papa ne débarque pour conduire sa fille devant l'autel. Molly me chope par le bras et m'emmène sur le balcon pour être sûre que personne ne nous entende.

— Elle a vraiment pété les plombs.

— Oui, merci, j'avais remarqué.

Tout le monde nous regarde.

Molly insiste.

— Tu pourrais peut-être faire quelque chose ? Tu as déjà dû voir des cas de ce genre.

Elle a raison. Je crois que le moment est venu en effet d'avoir une petite conversation avec la future mariée.

— Bon, d'accord. J'ai l'impression qu'elle ne sortira jamais d'elle-même, et le temps presse. J'y vais.

— Dans la salle de bains ? Mais elle n'ouvre à personne !

Tout le monde a les yeux braqués sur moi.

Je frappe à la porte.

— Ina ? C'est moi, Liv. Vous pouvez me laisser entrer ?

— Non ! Je ne veux pas qu'on me photographie.

— Je ne prendrai pas mon appareil avec moi, c'est promis. Je veux juste discuter un peu.

A vrai dire, il ne me serait jamais venu à l'idée d'entrer avec mon appareil photo. Les circonstances ne s'y prêtent pas vraiment.

On entend le bruit de la serrure qui s'ouvre. Je fais signe à Molly en lui montrant le lit.

— Vite, la robe !

Elle s'empare du cintre et me confie le tout. J'ouvre la porte et j'entre.

Ina paraît remarquablement calme pour une fille qui s'est enfermée dans la salle de bains et qui refuse d'en sortir un quart d'heure avant la cérémonie.

J'observe le reflet de son visage dans le miroir. Elle est coiffée, ce qui est déjà un bon point. En plus, elle a cessé de pleurer. Génial ! Ça résout le problème de maquillage. Oh ! mon Dieu ! Je note que sous sa robe de chambre blanche en coton, elle a enfilé des dessous qui lui compriment la taille. Ça doit être très tendance.

Je l'observe en réfléchissant à ce que je pourrais bien lui dire. En général, je comprends assez vite comment fonctionnent les futurs époux — s'ils sont sérieux ou non, s'ils sont plus préoccupés par la cérémonie que par les liens sacrés du mariage... Et je peux décider si j'ai envie ou non de convaincre la mariée de prendre ou non la tangente. Mais le cas d'Ina et de Ben est différent, je ne les ai vus qu'une fois. Ça s'annonce assez mal...

C'est alors que j'aperçois quelque chose du coin de l'œil.

Un truc rose.

Je lève la tête... et qui vois-je, allongé sur le porte-serviettes de la douche ? Tony ! Il me fait un clin d'œil en levant le pouce et me chuchote :

— J'adore votre boulot, ma belle.

Puis son image devient floue et disparaît peu à peu. Seuls les contours conservent leur couleur rose.

Parfait ! Je sais au moins ce qu'il me reste à faire.

— Ina, asseyez-vous !

J'ai pris un ton très directif et, joignant le geste à la parole, j'abaisse l'abattant des toilettes. Elle obéit. Bien, allons tout de suite à l'essentiel.

— Ina, est-ce que vous l'aimez ?

Elle me fait signe que oui en fixant le plancher.

— Vous êtes sûre ?

Cette fois, elle me regarde droit dans les yeux.

— Oui. Je crois que... Je suis juste un peu nerveuse.

— Naturellement. C'est tout à fait normal. Mais il vous attend, Ina. Il est déjà là-bas.

Je pense une seconde à Drew qui m'attend dans la pièce à côté.

Ina lève la tête et contemple le plafond, comme si elle avait le pouvoir de l'apercevoir sur la terrasse.

— Il attend que vous descendiez l'allée pour le rejoindre, il meurt d'impatience de vous voir. J'en suis sûre et certaine.

Elle hoche la tête.

Bon, c'est le moment d'abattre mon atout. Je regarde la robe qui occupe pratiquement la moitié de la salle de bains.

— Il est très impatient de vous admirer dans votre somptueuse robe de soie ivoire et de vous épouser. Vous, Ina ! Il vous aime comme un fou.

Apparemment, ça fait tilt.

J'ignore pourquoi, mais mes « petites conversations » — toujours un peu fleur bleue — ont l'art de les convaincre. Ça marche à tous les coups.

Elle se lève.

— Vous dites qu'il est déjà là-bas ?

— Oui.

— ... et qu'il m'attend. Pour m'épouser.

— Et je parie que vous brûlez d'impatience, vous aussi.

— C'est vrai !

Je m'empresse de faire glisser la fermeture à glissière de la robe.

— Alors il serait peut-être temps d'enfiler votre robe ? Ensuite, nous ferons une petite retouche de rouge à lèvres... et votre père sera là.

Elle enlève son peignoir et enfile la robe. Je remonte la fermeture et je fouille dans les troussees de maquillage que j'ai sous la main pour trouver un rouge à lèvres dans les tons rosés. Ce n'est pas celui que le

maquilleur a utilisé, mais à ce stade, ça n'a pas grande importance. Elle en applique une couche, presse les lèvres pour le fixer et passe à la seconde couche. Pendant ce temps, j'ai réussi à dénicher un collyre et j'en distille quelques gouttes dans chaque œil pour faire briller son regard.

Puis je la fais reculer d'un pas, devant le miroir.

— Tenez, regardez-vous !

Elle est magnifique. Comme toutes mes mariées.

Pour la première fois depuis mon arrivée, Ina sourit.

— Surtout ne bougez pas !

J'ouvre la porte et je tombe nez à nez avec Molly.

— C'est bon ! Le papa est là ?

Molly va le chercher. Je lui tends la main en faisant les présentations.

— Bonjour ! Liv Hetherington. Je suis la photographe d'Ina.

Il me serre la main et fait un geste vers la salle de bains. Je vois à son visage qu'il est contrarié et je m'empresse de le rassurer.

— Tout va bien ! Si vous veniez vérifier vous-même ? Je dois monter à l'étage supérieur pour prendre des photos du marié. Je compte sur vous pour me rejoindre dans dix minutes très précisément.

Il consulte sa montre.

— Très bien.

Je le laisse entrer dans la salle de bains et je m'empresse d'aller me faire voir ailleurs. En fermant la porte derrière moi, je crie :

— Rendez-vous là-haut, Ina !

— Allons-y !

C'est Molly. Elle tient la porte de la chambre grande ouverte.

Je me rue dans le couloir en traînant Molly derrière moi. Nous passons devant les chambres 508, 507 et 506... et c'est plus fort que moi, je fais demi-tour en laissant la pauvre Molly faire le pied de grue devant l'ascenseur. Je frappe avec insistance à la porte de la 508. Dès que Drew apparaît, je lui saute dessus et je l'embrasse sans qu'il ait le temps de placer un mot.

— Je reviens tout de suite !

Et me voilà repartie.

Lorsque les portes de l'ascenseur se referment, Molly me regarde, incrédule.

— J'allais vous conseiller de prendre une chambre, tous les deux. Mais apparemment, c'est déjà fait.

La cérémonie se déroule comme sur des roulettes. Si tous les mariages pouvaient se passer aussi bien ! Je me lance dans ce que je sais faire de mieux, les photos.

Je photographie les invités, la famille, le marié et ses garçons d'honneur. Rien n'échappe à mon objectif !

Molly me suit de près pour me passer les accessoires dont j'ai besoin, changer de pellicule ou d'appareil et attirer mon attention sur ce qui pourrait échapper à mon œil de lynx.

Dès que j'ai terminé, nous nous mettons à l'écart et nous essayons de nous faire aussi discrètes que possibles (ce qui n'est pas une mince affaire quand on transporte une tonne de matériel.)

Nous attendons Ina.

Soudain, je l'aperçois.

Elle et son père attendent, cachés dans un coin, pendant que quelqu'un donne le signal de jouer au quatuor à cordes.

Molly me chuchote à l'oreille :

— Ouf ! Elle n'a pas tout annulé... Dis-moi, ils n'ont pas lésiné sur les chérubins dorés !

Je regarde à mon tour. Effectivement, il y en a à la pelle. Mais ça n'a aucune importance.

— Du moment que ça leur fait plaisir, c'est l'essentiel.

Molly me regarde de nouveau d'un drôle d'air.

— Décidément, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, aujourd'hui !

— Pourquoi me dis-tu ça ?

— Tu n'es pas comme d'habitude. Avant, tu étais plutôt remontée contre la Saint-Valentin.

— Je sais. Comment t'expliquer... Il y a quelques petites choses que je vois d'un œil nouveau. Et c'est le cas pour la Saint-Valentin.

— Toi ? Vous avez changé d'avis sur la Saint-Valentin ? Toi qui te faisais l'ardente défenseuse du célibat...?

Les gens commencent à tourner la tête vers nous. Il faut dire que

sa voix porte.

— Chut...! Moins fort.

— Désolée. C'est que... tu...

— Je sais. Pas la peine de me rebattre les oreilles avec ça.

Je me retourne pour voir où en est la mariée. Ina et son père devraient s'avancer d'un moment à l'autre, à présent. Je réussis enfin à voir le visage d'Ina : elle semble heureuse. Sereine. Comme si l'incident de la salle de bains n'avait jamais eu lieu. Qui sait, il n'a peut-être pas eu lieu... Si je ne dis à personne ce qui s'est passé, c'est comme si ça n'était pas arrivé, n'est-ce pas ? Je me penche vers Molly qui n'a pas dit un mot depuis qu'elle a découvert que je ne détestais plus la Saint-Valentin. Elle doit être en état de choc.

— Veux-tu que je te livre une de mes recettes ?

— A propos de quoi ?

— Sais-tu comment je fais pour savoir s'ils sont prêts ou non à franchir le pas ?

— Tu parles des futurs mariés ?

— Oui.

— Aucune idée. C'est quoi, la recette ?

— Il suffit de regarder le visage de la mariée lorsqu'elle arrive devant l'autel et qu'elle se retrouve pour faire face son futur époux.

Molly a l'air étonné, je dirais même sceptique.

— Comment peux-tu... ?

Elle s'interrompt au milieu de sa phrase car le quatuor à cordes se met à jouer. Le père d'Ina accompagne sa fille jusqu'au bout de l'allée.

La preuve est faite, devant Molly.

Si ce n'est pas de l'amour qui se lit sur le visage d'Ina, qu'est-ce que c'est ?

— Je crois que maintenant, je peux prendre le relais.

Molly me prend l'appareil des mains tandis qu'un serveur commence à faire le tour des invités avec un plateau d'amuse-gueules.

J'émerge de mon brouillard.

— A moins bien sûr que tu ne préfères rester pour m'aider à ranger le matériel ? Il nous reste une petite heure pour...

J'ai déjà filé. Lorsque la porte de la chambre 508 s'ouvre, j'ai le sourire aux lèvres — ce même sourire que j'ai vu tout à l'heure sur le visage de la mariée, et que j'aime tant photographier. Je ne parle pas de dents blanchies pour l'occasion et mises en valeur par un fond de teint à cent dollars le tube, mais d'un sourire naturel qui vient du cœur et qui irradie...

— Tu arrives juste à temps. Je viens de te commander quelques crêpes, me lance Drew.

A quoi bon lui dire que lorsque j'ai parlé de petit déjeuner, ce n'était pas de crêpes dont j'avais envie ? Non, je ne peux pas. Parce que c'est la Saint-Valentin et que j'ai un emploi du temps très chargé. Le temps presse !

Cela dit, il me reste cinquante-six minutes et trente secondes devant moi et j'ai mieux, bien mieux à faire que de manger des crêpes...

Croyez-moi, j'ai ma petite idée !

Titre original : HATING VALENTINE'S DAY

Traduction française : F.M. J. WRIGHT

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposées du Groupe Harlequin

© 2005, Allison Rushby. © 2007, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7581-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

JE HAIS LA SAINT-VALENTIN



La Saint-Valentin, j'ai horreur de ça. Et pour cause : c'est le jour qu'a choisi Mike, mon fiancé, pour m'annoncer que tout était fini entre nous. Avouez que question délicatesse, on peut trouver mieux ! Cette année, je mets donc un point d'honneur à ne pas célébrer la « fête des amoureux ». D'ailleurs j'ai vraiment mieux à faire : ranger mes placards, trier mes relevés bancaires, et me lover confortablement dans mon canapé avec mes deux chats pour rattraper tous les épisodes de *Sex and the City* que j'ai ratés. Donc, avis aux copines : inutile de chercher un ami d'amis qui n'aurait personne avec qui passer la Saint-Valentin – ce genre de plan galère ne m'intéresse plus ! Sauf, bien sûr, si le célibataire en question a un petit air à la Keanu Reeves. Et dans ce cas, les filles, vous pouvez toujours me joindre sur mon portable...



Romancière, épouse et mère à temps plein, Allison Rushby est une femme hors norme. Originaire du Queensland, cette Australienne au talent prometteur nous livre, avec *Je hais la Saint-Valentin*, son deuxième roman pour Red Dress Ink.